Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/letroubadourguil00guil

LE TROUBADOUR

GUILHEM MONTANHAGOL

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

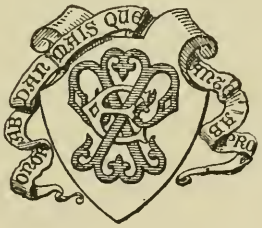
1re SÉRIE. TOME IV.

LE TROUBADOUR
GUILHEM MONTANHAGOL

PAR

JULES COULET

AGRÉGÉ DES LETTRES
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
ET DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
45, RUE DES TOURNEURS, 45

1898

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
MAY - 9 1955
LIBRARY
18918

PRÉFACE

Ce petit livre sort de l'enseignement donné à la Sorbonne par M. Antoine Thomas & lui est dédié. C'est lui qui, en 1893, voulant consacrer une de ses conférences de philologie romane à des exercices critiques, proposa à ses auditeurs l'étude des poésies de Guilhem Montanhagol : on devait préparer les matériaux d'une édition qui serait publiée en commun. Malheureusement, des trois membres de cette conférence deux, MM. Poux & Collinet, furent bientôt, par l'approche des examens, mis dans l'impossibilité d'y prendre une part active. Puis, M. Thomas lui-même, pris par d'autres travaux, dut renoncer à la collaboration & me laissa le soin d'achever l'œuvre entreprise. Mais, s'il ne put s'en occuper comme il l'aurait voulu, jamais il ne s'en est désintéressé. Il m'a souvent dirigé, conseillé, corrigé, &, s'il n'a pas voulu que ce livre qui lui doit tant portât son nom, c'est pour son élève un devoir de l'inscrire en tête de ces pages

comme un témoignage de reconnaissance & d'affection.

Le plan de cette édition est le suivant : on s'est efforcé d'établir le texte des poésies de Montanhagol, puis, autant qu'il était besoin, de les expliquer, enfin d'y relever tout ce qui pouvait intéresser soit l'histoire du temps, soit celle de la langue & de la poésie provençales.

Nous avons collationné nous-même tous les manuscrits de Paris, & nous avons pu obtenir les collations des manuscrits d'Italie[1], à l'exception de celles des trois pièces contenues dans le manuscrit de Modène (*d*)[2]. Une courte notice en tête de chaque pièce établit non un classement tout à fait rigoureux de ces manuscrits, mais les rapports que nous avons cru découvrir entre eux & qui nous ont guidé dans l'établissement du texte. Quant à l'orthographe, nous avons suivi, sauf quelques légères modifications[3], celle de *C* qui contient presque tou-

1. En particulier, nous sommes reconnaissant à M. Pio Rajna, le savant professeur de Florence, d'avoir bien voulu, à la demande de M. Thomas, collationner pour nous les pièces contenues dans le manuscrit *J*. — Pour le manuscrit *D*, nous avons utilisé la copie qu'en a faite Lacurne Sainte-Palaye & qui est conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal (n° 3096).

2. On est d'accord pour reconnaître l'insignifiance de ce manuscrit qui n'est qu'une copie de *K*; c'est ce qui nous a permis de le négliger. Cf. Groeber, *Die Liedersammlungen der Trobadors*, p. 472.

3. Par exemple, nous avons toujours représenté les sons *l* mouillée & *n* mouillée par la notation *lh*, *nh*. Nous avons écrit *onor*, *erba*, &c., au lieu de *honor*, *herba*, &c.; & au lieu de *homs*, *hom*, nous avons écrit la forme invariable *om*.

tes les pièces & qui, tant par sa date que par l'origine de son auteur, doit présenter un état de la langue assez voisin de celui qu'a connu Montanhagol [1]. Trois pièces seulement ne se trouvent pas dans *C*; nous avons, sans trop de rigueur, conformé leur orthographe à son système. On trouvera, du reste, jointes aux variantes de texte les variantes purement graphiques les plus importantes.

Nous n'avons pas cru devoir modifier pour la publication des pièces l'ordre dans lequel les donne Bartsch [2]; s'il y a quelque intérêt à les considérer dans leur ordre chronologique, ou à comparer les pièces de même genre, l'étude qui les précède y suffira. Au lieu de rejeter le commentaire à la fin du volume, il nous a paru préférable de joindre à chaque pièce les notes & éclaircissements qui nous semblaient nécessaires. On trouvera peut être que nous avons péché par excès. Notre excuse est que nous avons tenu à expliquer entièrement le texte que nous venions d'établir ou tout au moins à faire voir comment nous l'entendions nous-même. Ceux qui savent combien il est difficile de lire les poésies des troubadours nous sauront gré d'avoir cherché à fixer le sens des poésies que nous publiions; c'est à eux que nous dédions les traductions que nous

1. Cf. Goeber, *op. cit.*, § 95.
2. Cf. *Grundriss zur Geschichte der provenz. Litteratur*, p. 144.

PC
3330
.G87

en avons faites & qui ne prétendent qu'à être exactes. Mais, de plus, en l'absence d'une syntaxe & d'un lexique de la langue des troubadours, plus complets que les travaux de Diez & de Raynouard, c'est un devoir pour tout éditeur de relever toutes les particularités de syntaxe ou de vocabulaire du texte qu'il publie &, par là, de préparer des matériaux que d'autres, plus tard, sauront utiliser. C'est le but que nous nous sommes proposé en faisant suivre notre texte d'un *Glossaire*, que nous avons cherché à faire complet & précis.

En terminant, je crois devoir remercier M. le Doyen & MM. les Professeurs de la Faculté des Lettres de Toulouse qui, sur la recommandation de M. Thomas, ont bien voulu accueillir ce travail & en autoriser la publication dans la *Bibliothèque méridionale*. En particulier, j'exprime toute ma reconnaissance à M. A. Jeanroy qui, très obligeamment, s'est chargé d'en surveiller l'impression & a bien voulu en revoir les épreuves.

Paris, 15 mars 1898.

INTRODUCTION

ÉTUDE SUR GUILHEM MONTANHAGOL

Ceci n'est pas la première notice consacrée à Guilhem Montanhagol. Tous les historiens de la poésie provençale le mentionnent, & nous disent de sa vie & de son œuvre ce qu'eux-mêmes ont pu en apprendre[1]. Malheureusement, les éléments d'une biographie précise leur font presque entièrement défaut, & de l'œuvre même, ils ne connaissent qu'une très faible partie. Aussi, se bornent-ils pour la plupart à analyser les quelques pièces qu'ils ont lues & à répéter, sans critique, les renseignements, insignifiants ou faux, du biographe provençal & les erreurs conscientes, voulues, du fameux Jehan de

1. Bastero, *Crusca provençale*, p. 87 ; — Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*, p. 195 ; — Papon, *Voyage littéraire de Provence*, II, p. 215, & III, p. 443 ; — Millot, *Hist. littér. des troubadours*, III, p. 92 ; — Raynouard, *Choix*, V, p. 202 ; — *Hist. littér. de la France*, XIX, p. 486 ; — Diez, *Leben und Werke der Trobadors*, 2te aufl., p. 464 ; — Balaguer, *Hist. pol. y literaria de los trovadores*, IV, p. 248.

Nostre Dame, le très indigne historien des poètes provençaux.

Nous avons, en effet, pour Montanhagol comme pour beaucoup d'autres troubadours une *vie* anonyme, écrite en provençal. Elle est contenue dans la partie du manuscrit 2814 de la Riccardiana (a), que l'on s'accorde à considérer comme une copie du recueil formé au treizième siècle par Bernart Amoros [1].

« Guilhem de Montanghaguout, dit-elle, fut un chevalier de Provence. Il fut bon troubadour, grand ami des dames, aima dame Jausserande du château de Lunel, & fit pour elle beaucoup de belles chansons. »

Que l'auteur en soit Bernart Amoros ou tout autre, celui qui l'écrivit connaissait sans doute bien mal l'œuvre du poète, car il ne fait allusion qu'à ses poésies amoureuses, sans mentionner les pièces politiques, morales, sociales, les *sirventes*, plus nombreux & au moins aussi importants que les chansons de Montanhagol. Celles-ci même, il les suppose plus qu'il ne les connaît. Il ignore à coup sûr celles [2] où le poète loue les nobles dames qui furent Esclarmonde, Guise & Algaye, sans cela dirait-il, comme il feint de le croire, que Montanhagol consacra tous ses soins à chanter Jausserande de Lunel? En fait, la seule pièce qu'il semble connaître est cette première chanson : *A Lunel lutz*, &c., où il est bien question de Jausserande de Lunel, sans toutefois

1. Cf. Bartsch, in *Jahrbuch f. rom. u. engl. Litterat.*, XI, p. 19.
2. Cf. les pièces V, VI, VII, VIII, IX & XI.

que l'éloge qu'on y fait d'elle apparaisse vraiment comme l'hommage d'un amant chantant celle qu'il aime. On dirait que la *vie* provençale a été écrite, d'après cette seule pièce, par un scribe désireux de suivre l'usage & qui voulut accompagner d'un semblant de biographie l'unique chanson de Montanhagol contenue dans le chansonnier qu'il composa. Il supposa que le poète avait écrit d'autres vers, ce qui était vraisemblable; qu'il fut *gran amador,* ce dont il ne savait rien, & qu'il ne composa que des *chanzos* dédiées toutes à la même Jausserande, ce qui était une double erreur. Il lui attribua comme pays d'origine la Provence, ce qui, malgré le vague du renseignement, se trouve être faux; enfin, il l'appela *Guilhem de Montanghaguout,* ce qui ne fut jamais son nom.

Nostradamus connut[1], sans doute, cette biographie, car nous la retrouvons tout entière au milieu des imaginations dont il orne la vie de notre poète[2]. Lui aussi nous dit qu'il fut amoureux de Jausserande *du* Lunel, & il ne fait que transcrire le biographe provençal quand il ajoute : *à la louange de laquelle il feist maintes bonnes chansons.* Plus loin, il invoque l'autorité imaginaire du moine de Montmajour pour assurer que *ce poète entre les damoyselles estoit grandement desbordé en toutes ses actions.* Et c'est bien uniquement pour servir

1. Cf. Bartsch, in *Jahrbuch f. rom. und. eng. Litterat.*, t. XIII, p. 35, & P. Meyer, *Les derniers troubadours de la Provence*, p. 206.

2. Nous publions en appendice la biographie de Jehan de Nostre Dame. Cf. *Appendice*, III.

de commentaire à ce que le biographe disait du goût de Montanhagol pour les dames, puisque cela vient contredire l'éloge que Nostradamus faisait plus haut de *ce bon poète excellent en savoir & honesteté, exemplère de vrai censeur, en toute sa vie benin & modeste.* Aussi bien s'agit-il en réalité de deux personnages, l'un poète dont il reproduit, en l'amplifiant, la biographie, l'autre grand seigneur qu'il pare de toutes les vertus & auquel il attribue par surcroît la gloire littéraire du premier. C'est qu'en effet, d'après le titre même de son livre, il se préoccupe moins de raconter l'histoire des poètes provençaux que *de montrer l'ancienneté de plusieurs nobles maisons tant de Provence, Languedoc, France, que d'Italie & d'ailleurs;* & en particulier il s'agit moins pour lui de nous faire connaître Guilhem Montanhagol que de glorifier une des grandes familles de Provence, celle des d'Agoult, seigneurs de Sault. Il lui suffit d'un rapport assez lointain dans la forme des noms pour transformer Guilhem Montanhagol en Guilhem d'Agoult, & attribuer à l'antique maison, déjà vantée pour son illustration, ses offices & ses possessions, la gloire d'avoir produit *un bon poète en rithme provençale.* Il y avait eu, en effet, un Guilhem d'Agoult[1], mais Nostradamus ne le connaissait sans doute pas plus

1. Sur Guilhem d'Agoult & sur la famille d'Agoult en général, cf. César de Nostradamus, *Hist. & chronique de Provence*, Lyon, 1624, p. 134; Guy Allard, *Histoire généalogique des familles de Bonne..., d'Agoult*, &c., Grenoble, 1572, pp. 74 & 89; De Maynier, *Hist. de la principale noblesse de Provence*, Aix, 1719, p. 19.

que nous. Il lui compose cependant une biographie aux dépens de Montanhagol, fait de lui l'amant de Jausserande &, en même temps, invente pour l'amie du grand seigneur une généalogie aussi illustre que fantaisiste. Il crée pour lui le titre de *premier & principal gentilhomme de la maison du roi d'Aragon*, le pare de toutes les qualités physiques, de toutes les vertus, fait de lui un poète moral &, s'efforçant de grandir l'importance de son œuvre, transforme un des *sirventes* de Montanhagol en un traité didactique sur *la maniera d'amar dal temps passat*. Il est vrai que le véritable Guilhem d'Agoult a vécu dans la seconde moitié du douzième siècle, au temps de l'empereur Frédéric Ier, & Nostradamus est obligé de reconnaître qu'il est mort environ l'an 1181. Il est vrai encore que, dans les poésies dont on lui fait honneur, plus d'une allusion paraît leur attribuer une date bien postérieure. Mais Nostradamus se tire aisément d'embarras : les allusions que fait le poète à un empereur Frédéric ne peuvent s'appliquer qu'à l'empereur Frédéric Ier; s'il est question, ici ou là, d'un roi d'Aragon, ce ne peut être que d'*Ildephons premier du nom, prince de Provence & comte de Barcellone*, qui vécut au même temps que Guilhem d'Agoult. Pour le surplus, Nostradamus feint d'ignorer tout ce qui pourrait renverser sa chronologie. Et ainsi, quoiqu'il connaisse de notre poète plus de pièces que le biographe provençal [1], sa *vie* est de

1. Les allusions contenues dans sa biographie supposent qu'il connait les pièces I, V, VI, IX, X.

parti pris plus erronée, plus fantaisiste. Nous l'aurions moins longuement examinée si certains n'avaient pas refusé de reconnaître sous son nom d'emprunt le véritable Montanhagol[1], si d'autres, par contre, n'avaient pas cru à l'existence de deux poètes[2] & si, peu ou prou, tous les historiens de la littérature provençale n'avaient pas accueilli comme de l'histoire véridique ces inventions de Nostradamus. Diez seul a su de parti pris écarter cette tradition de légendes mensongères; en l'absence de tout document direct, il a étudié l'œuvre du poète, relevé toutes les allusions à des faits ou à des personnages historiques, afin d'établir une base solide pour sa biographie & de fixer avec son origine le temps où il vécut. Malheureusement, à lui non plus l'état de publication des textes ne permit pas de connaître toutes les poésies de Montanhagol, & il fut réduit à pressentir la vérité plutôt qu'à l'établir. Mais il a indiqué la méthode à suivre, & cette notice sur le poète, placée en tête du premier recueil complet de ses poésies, sera presque uniquement une étude de son œuvre; plus favorisés que Diez, peut-être pourrons-nous aller plus loin dans la voie qu'il a tracée &, replaçant plus exactement l'homme & l'œuvre dans leur milieu, mieux apprécier la valeur de l'un & de l'autre.

1. Chasteuil-Gallaup, trompé par le nom de d'Agoult, dit que Nostradamus ne parle pas de notre poète. Cf. Chabaneau, in *Revue des langues rom.*, XXVIII, p. 72.

2. En outre de la notice sur Guilhem Montanhagol, l'*Histoire littéraire de la France*, t. XIV, p. 209, en consacre une à Guilhem d'Agoult, poète provençal.

I. — *La vie de Montanhagol.*

La première question à résoudre est celle de savoir comment s'appelait vraiment notre poète. Si, en effet, l'on relève les noms qui lui sont donnés par les différents chansonniers, on est frappé de leur variété & des déformations que l'ignorance des scribes a fait subir au nom véritable. Dans un (D), il est appelé *Montagnagout*, dans un autre (f) *Montaniha agout*, & c'est sans doute d'après une tradition voisine que le biographe provençal, & après lui Raynouard, Diez, Bartsch, l'ont appelé *Guilhem de Montaignagout* ou *de Montagnagout*. Le scribe de F l'appelle *Montagnagot*, forme que l'on retrouve légèrement altérée dans le nom que lui donnent les deux manuscrits E & T : *Guillem de Montanago*. Dans I & K, il est appelé tantôt *Montagnaçot* & tantôt *Montaignaçot*. Enfin, dans le plus grand nombre des manuscrits, on trouve une grande variété de formes : *Montainhagol* (M), *Montaignagol* (A), *Montanagol* (J), *Montangnagol* (U), *Montannagol* & *Motanagol*[1], toutes assez rapprochées de *Montanhagol*, commun à C & à R, & qui paraît bien être le véritable nom. Ces deux manuscrits sont, en effet, ceux qui, par leur date & l'origine de leur auteur, se rapprochent le plus de notre

1. Ces formes se rencontrent parfois dans C à côté de la forme *Montanhagol*.

poète[1] ; ils ont dû, mieux que des scribes étrangers, conserver un nom qui leur était plus familier. C'est aussi *Montanhagol* que l'appelle Sordel, chaque fois qu'il s'adresse à lui dans leur *partimen*[2]. Enfin, dans le *planh*[3] que son beau-frère, Pons Santolh, composa sur sa mort, il semble bien, si l'on accepte la restitution partielle proposée pour le vers 7 :

Senh' En [*Guilhem Mon*]tanhagol qu[.....*en*]

que nous ayons là encore le vrai nom du poète. Si maintenant l'on cherche à se rendre compte de sa formation, il apparaît bien clairement qu'il se décompose en *Montagnag-ol*, *Montagnac-ol*, & comme il ne saurait être question du suffixe diminutif *-ol*, il faut admettre que nous avons là un nouvel exemple de l'emploi de ce même suffixe comme suffixe ethnique, marquant l'extraction, l'origine[4]. *Montanhagol* signifie étymologiquement *qui est de Montagnac*, & nous avons ainsi, encore que bien vague, dans le nom même du poète, une indication sinon sur son origine, du moins sur celle de sa famille. Ainsi apparaît l'erreur des scribes qui, ne compre-

1. Cf. Groeber, *Liedersammlungen der Trobadors*, §§ 16 & 95.
2. Cf. la pièce XIV.
3. Publié à l'*Appendice*, n° II.
4. Cette extension postérieure du sens de *-ol* = *-olum* est assurée par des mots comme *espagnol*, *romagnol*, *cévenol*, qui, tous, indiquent l'origine, la provenance. Mais primitivement ce suffixe ne se trouvait que dans des mots ayant en latin un *e* ou un *i* en hiatus avec le suffixe. Le fait qu'on le trouve dans des mots comme *cévenol*, *montanhagol*, où il n'y a pas d'*i* en hiatus, nous prouve que cette extension du suffixe *-ol* est relativement recente. Pour *Montanhagol* en particulier, on peut songer à l'influence analogique d'un mot de même racine comme *montanhol*, qui, lui, présente bien l'*i* en hiatus.

nant pas la valeur du mot, appelaient le poète Guilhem *de* Montanhagol, & l'inutilité de la trop ingénieuse hypothèse de Papon qui, ne trouvant pas de localité du nom de *Montanhagol* ou *Montanhagout*, faisait naître le poète à Puiagut (au diocèse de Sisteron), dont le nom aurait été traduit en son équivalent Montanhagout.

En dehors de son nom, nous ne connaissons sur sa vie même rien de précis. L'absence de tout document ne nous permet pas de décider de quel Montagnac ce nom conserve le souvenir, & à vrai dire cela importe peu, puisque cela ne nous dirait pas où naquit le poète. Nous ignorons de même la date de sa naissance & celle de sa mort. Peut-être, cependant, n'est-il pas impossible de déterminer, à défaut des dates précises de sa vie, l'époque à laquelle il a appartenu, de découvrir sinon la ville, du moins son pays d'origine, & cela par l'étude de ses poésies.

Un premier renseignement, fort vague il est vrai, nous est fourni par une de ses chansons[1]. Le poète y fait allusion à la croisade de l'empereur Frédéric, & au fait qu'étant entré à Jérusalem, il s'en couronna roi lui-même[2], aucun prêtre n'ayant voulu sacrer un prince anathématisé. Nous pouvons donc affirmer que la pièce est postérieure à 1229, mais c'est tout, & il nous est impossible de préciser davantage. La première des poésies de Montanhagol

1. Cf. la pièce IX.

2. « Si cum triet si ad emperador,
« Senes temor, ja Fredericx antan. » (IX, 19.)

que nous puissions dater avec quelque approximation est un *sirventes*[1] dirigé contre l'Inquisition & les excès qu'elle commet dans les états du comte de Toulouse. La pièce est adressée au comte lui-même & est destinée à le mettre en garde contre les agissements du clergé : « Qu'il lui souvienne, dit le poète, de ce que les clercs lui ont fait & qu'il se garde d'eux désormais[2]. » Ce comte, c'est évidemment Raymond VII, & c'est à l'humiliation du traité de Meaux que Montanhagol fait allusion. Ce *sirventes* est donc, lui aussi, postérieur à 1229; mais de combien? Établie en principe dès 1229, en vertu même du traité, l'Inquisition ne fonctionna vraiment que du jour où Grégoire IX la confia aux Frères prêcheurs ou Dominicains (avril 1233). Or, si les attaques de Montanhagol s'adressent au clergé en général, elles visent en particulier les Frères prêcheurs[3]. « *Maintenant*, s'écrie-t-il, ils se sont faits inquisiteurs[4] » ; & cela même nous prouve que c'était bien un fait récent. Un peu plus tard, en 1237, les Franciscains furent adjoints aux Frères prêcheurs « afin de tempérer leur rigueur par leur mansuétude[5]. » Or, comme si le poète parle bien de la robe noire du clergé séculier & du froc blanc des Dominicains[6] il ne fait aucune allusion aux

1. Cf. la pièce IV.
2. Cf. *Ibid.*, 47.
3. « e mero mal clerc e prezicador. » (IV, 5.)
4. Cf. *Ibid.*, v. 19.
5. *Histoire gén. de Languedoc*, VI, p. 701.
6. Cf. la pièce IV, v. 35.

Franciscains, il semble bien avoir écrit avant qu'ils aient pris part à l'Inquisition. La pièce se placerait donc entre 1233 & 1237, & comme de plus elle paraît de peu postérieure à 1233, on la daterait avec assez de vraisemblance soit de 1233 même soit de 1234.

Quelques années après, nous avons la trace d'un séjour de Montanhagol en Espagne, auprès du roi d'Aragon Jacques Ier. Y a-t-il un rapport entre ce fait & les attaques qu'il avait dirigées contre l'Inquisition? Fuyait-il ses colères, comme tant d'autres Toulousains qui passèrent les Pyrénées & s'en allèrent avec Jacques Ier à la conquête de Valence? Ou bien venait-il simplement chercher à la cour d'Aragon la protection que tant d'autres troubadours y avaient trouvée[1]? Ce qui paraît sûr, c'est qu'il était dans l'entourage de Jacques lors de la prise de Valence (1238) & qu'il eut sa part des libéralités du conquérant. Le *Ripartimiento*[2] mentionne plusieurs donations faites à Montanhagol & destinées à récompenser soit la valeur du combattant, soit

1. Tourtoulon, *Jacme I le Conquérant*, II, 459, & Milá y Fontanals, *Trovadores en España*, pp. 196 sq.

2. Cf. *Registrum donationum regni Valentie* (Bibl. Nat. O b 33). Nous y relevons les passages suivants relatifs à notre poète :

P. 201 : « G. de Montaynagol, III. jovatas in Pala. XVI. Kl. Sept. Et II. favecatas pro orto in Boatela. » — P. 203 : « G. de Montaynagol : domos de Sahat Almoadel & ortum & II. jo. in Pala & II favecatas pro orto in Boatela XIV. kl. Sept. » — P. 229 : « Montaynagol : domos de Rogeyal judeo circa balneum apud Figeram. IV. id. jan. 1239. » — P. 527 : « Montanagol. de Mahomet Vegip, Guirad nomine. » — Enfin, p. 618, il semble bien que nous ayons cité une fois de plus le nom du poète déformé en *Montannagol*.

plus probablement le mérite du poète. Il y a, en effet, d'autres noms de poètes dans ce même document : c'étaient sans doute des troubadours que ce *Péret de Vera* & cet *Assaltus de Vasacz*[1], inconnus par ailleurs, qui y figurent avec le titre de *joculator*, & le *G. Figuera*[2] qu'il mentionne n'était peut-être autre que le troubadour Guilhem Figueira, originaire du Toulousain, ennemi lui aussi de Rome & du clergé & que le souci de sa sécurité avait amené en Espagne. Il est tout naturel[3] que Jacques ait voulu récompenser le poète, si surtout, comme il le paraît, sa poésie était goûtée & son nom populaire en Aragon. Ramon Muntaner, racontant le règne de Pierre d'Aragon, cite deux vers qu'il attribue à Montanhagol[4] &, s'il n'est pas bien sûr qu'ils soient de lui ou de Peire Cardenal, cela nous prouve qu'on le citait, qu'on le connaissait presque

1. Cf. *Ibid.*, pp. 188 & 213.

2. Cf. *Ibid.*, p. 349.

3. Il y a d'autres exemples de pareilles donations. Après les batailles de Bénévent et de Tagliacozzo, Charles d'Anjou donna plusieurs châteaux à Sordel. Cf. de Lollis, *Sordello*, p. 61.

4. Cf. Milá y Fontanals, *Los trovadores en España*, citant Muntaner, p. 173, note, & R. Muntaner, *Chronica o descripcio dels fetz e hazanyes del inclyt rey Don Jaume*... Barcelona (1562). Cap. XXXVII, f° xxix :

« Per que a cascu vaja lo cor a aço que Munteyagol deya

« Prop a la guerra qui la ha el mig del seu
« E pus prop la ha qui la ha en son consell. »

Ces deux vers, assez obscurs du reste, appartenaient-ils à une pièce de Montanhagol aujourd'hui perdue? Ou lui sont-ils faussement attribués et sont-ils une altération des vers de Peire Cardenal :

« Prop a guerra qui l'a en miech son sol
« E pus prop l'a qui l'a a son coyssi. »

(P. Cardenal, *Las amairitz*. . in Appel, *Chrestom.*, n° 78.)

autant que P. Cardenal, le poète favori du roi Jacques Ier.

Il ne resta cependant pas en Espagne; s'il n'y était venu chercher qu'un refuge contre les rigueurs de l'Inquisition, l'initiative prise dès 1237 par le Saint-Siège de modérer le zèle des inquisiteurs[1] put le déterminer à repasser les Pyrénées. Il revint en France, sans doute peu après l'expédition de Valence, & ses poésies attestent qu'il y fut le témoin des événements qui, de 1240 à 1250, achèvent la ruine de la nationalité méridionale. Deux pièces de Montanhagol semblent être contemporaines du divorce de Raymond VII & de ses projets successifs de mariage avec les deux filles du comte de Provence, Sanche & Béatrix. C'est d'abord son *partimen* avec le troubadour Sordel & c'est sa chanson bien connue : « *A Lunel lutz*, &c. » Le *partimen* doit être jugé par le comte de Provence[2] & cela nous indique qu'il est antérieur à la mort de Raymond Bérenger, c'est-à-dire à 1245. Il ne peut, d'autre part, avoir été composé avant 1240, car jusqu'à cette date les deux comtes de Toulouse & de Provence sont en guerre continuelle, & Montanhagol, que nous savons par ailleurs avoir été tout dévoué à la cause de Raymond VII, n'aurait pas fait l'éloge qu'il fait là de son ennemi[3]. Cette pièce suppose que des rapports

1. Cf. *Histoire gén. de Languedoc*, VI, p. 701.
2. Cf. la pièce XIV, 73 sq.
3. « Sordel, le rics coms prezatz
« On es fis sabers triatz,
« Proensals jutge..... » (XIV, 73.)

d'amitié se sont établis entre les deux cours & que le poète a pu connaître la Provence, ou tout au moins son comte & son entourage. Or, nous savons que, de 1241 à 1245, le divorce de Raymond VII & ses projets de mariage amènent un rapprochement entre les deux ennemis. Les rapports deviennent fréquents entre Toulouse & la Provence; Raymond VII lui-même vint plusieurs fois dans le Bas-Languedoc pour se rencontrer avec Raymond-Bérenger. En particulier, une entrevue les réunit à Montpellier en 1241 : on y décida, d'accord avec le roi d'Aragon, le divorce du comte de Toulouse, & nous savons que Sordel y vint accompagner son protecteur, le comte de Provence[1]. Est ce à cette occasion que Montanhagol, venu peut-être avec Raymond VII, fit sa connaissance & que nous devons leur *partimen* ? Nous ne saurions préciser, mais l'on voit qu'on peut, avec vraisemblance, le dater des années 1241-1245.

C'est probablement à la même époque & aux mêmes circonstances qu'il faut rapporter la composition de la chanson : « *A Lunel lutz*, *&c.* » Nous ignorons quelle était cette Jausserande dont elle dit les louanges, mais elle atteste des rapports de Montanhagol avec Lunel & son seigneur, elle est adressée à un Guiraut Amic[2] que nous connaissons par ailleurs, & cela nous permet d'entrevoir quand elle fut composée. Le seigneur de Lunel était vassal du

1. De Lollis, *Sordello di Goito*, p. 51.
2. Cf. la pièce I, v. 17.

comte de Toulouse pour le château de Calvisson, mais ses possessions s'étendaient de l'autre côté du Rhône[1], & c'est à ce voisinage de la Provence qu'il dut de servir souvent d'intermédiaire entre son suzerain & Raymond-Bérenger. Nous voyons, en effet, que Raymond Gaucelm V, seigneur de Lunel, assiste à l'entrevue de Montpellier; en qualité d'arbitre, il y décide, avec le roi d'Aragon & Albeta de Tarascon, le divorce de Raymond VII[2]; on le retrouve ensuite mêlé aux négociations relatives à son mariage avec Sanche, puis avec Béatrix de Provence[3]. Nous avons moins de renseignements pour Guiraut Amic, mais nous savons que les Amics, seigneurs du Tor, possédaient à titre héréditaire depuis 1209 la charge de *connétable des comtes de Toulouse, marquis de Provence*[4]. Lui aussi se trouvait donc naturellement désigné pour le rôle d'intermédiaire entre Raymond VII & le comte de Provence. N'est-il pas curieux de trouver dans la même pièce la preuve de relations entre ces deux agents du comte de Toulouse & Montanhagol? Ne peut-on pas penser qu'il les connut à l'occasion des négociations mêmes qui exigèrent souvent la présence de Raymond VII en Bas-Languedoc, & n'est-il pas vraisemblable de rapporter cette chanson aux années 1241-1245[5]?

1. Cf. *Histoire gén. de Languedoc*, XII, p. 302.
2. Cf. De Lollis, *Sordello di Goito*, p. 51.
3. Cf. *Histoire gén. de Languedoc*, III, pp. 733, 776.
4. Cf. *Ibid.* III, p. 796, & VII, 128.
5. Déjà O. Schultz (in *Zeitschrift. f. rom. Philol.*, XV, p. 233) avait, mais sans en donner de raisons positives, indiqué pour cette pièce les dates presque concordantes de 1237-1244.

Du même temps est un *sirventes*[1] relatif à cette révolte de 1242, où Raymond VII s'était laissé entraîner par l'appât d'un mariage avec la fille du comte de la Marche, & qui devait échouer si piteusement. Il est écrit pendant la lutte & les allusions qu'il contient sont assez précises pour nous permettre de le dater presque avec certitude. Déjà Raymond a vu plusieurs de ses alliés l'abandonner : l'instigateur de la révolte, le comte de la Marche, a le premier négocié sa paix avec le roi de France (26 juillet 1242), & après lui les comtes de Foix & de Rodez[2]. Il continue la lutte cependant; il est encore permis d'espérer, pourvu que les Anglais ne se laissent pas abattre par leurs insuccès & sortent de leur inaction pour combattre avec leur allié[3]. Si, comme nous le croyons, on est autorisé à voir là une allusion au découragement des Anglais après Taillebourg & Saintes (21-23 juillet), la pièce, évidemment antérieure à la soumission de Raymond lui-même (20 octobre), aurait été composée au mois d'octobre ou de septembre 1242[4].

Un autre *sirventes*[5] fait allusion au mariage de Béatrix de Provence avec Charles d'Anjou : « La Provence, s'écrie le poète, s'appellera désormais terre de la trahison, car elle a changé un noble &

1. Cf. la pièce n° III.
2. Cf. III, v. 17 & sq.
3. Cf. *ibid.*, v. 41 & sq.
4. Sur la chronologie de cette *campagne du Poitou*, cf. l'article de Bémont in *Annales du Midi*, t. V, p. 289.
5. Cf. la pièce V.

vaillant seigneur pour un mauvais, & à cela elle perd son honneur[1]. » Plus loin, il espère en une alliance du roi d'Aragon & du comte de Toulouse pour arrêter l'insolence des Français[2], & celà nous prouve que la pièce est antérieure à la mort de Raymond VII. Elle se place donc entre 1246 & 1249, & peu après peut-être le mariage de Béatrix (janvier 1246), si l'on en juge par l'émotion du poète, qui semble nous le présenter comme un fait tout récent.

A la même époque paraît encore appartenir un *sirventes* moral[3], d'un caractère tout général & que rien ne permettrait de dater si nous n'y relevions une ou deux allusions à des personnages connus par ailleurs. Une des deux *tornadas* est adressée à l'*emperaire*[4], c'est-à-dire à Frédéric II, qui meurt en 1250. D'autre part, si l'éloge que le poète y fait de Roger de Comminges se rapporte bien au rôle que celui-ci joua dans l'affaire de 1242 & à sa fidélité à servir Raymond VII[5], nous pouvons, sans chercher à préciser davantage, placer la composition de cette pièce entre 1242 & 1250.

Un groupe assez curieux dans l'œuvre de Montanhagol est formé par quatre pièces[6] adressées au roi de Castille, datant à peu près du même temps & qui semblent supposer un séjour du poète à la cour

1. Cf. la pièce V, v. 11 sq.
2. Cf. *ibid.*, v. 22 sq.
3. Cf. la pièce XI.
4. Cf. *Ibid.*, v. 46 sq.
5. Cf. *Ibid.*, v. 37 sq.
6. Cf. les pièces II, X, XII, XIII.

d'Alphonse X. Dans l'une (X), probablement la plus ancienne, Alphonse X est appelé le *reis joves*[1], ce qui paraît bien la faire remonter aux premiers temps de son règne, peut-être à 1252. Deux autres (II & XIII) sont adressées au *rey castelan*[2] & ne contiennent aucune allusion à l'élection d'Alphonse à l'empire : elles semblent donc être antérieures à 1257. Enfin, la quatrième (XII) fait directement allusion à cette élection[3] & parle comme d'un fait présent de l'invasion mongole qui, en 1258, épouvanta l'Europe[4]. C'est aussi la dernière des pièces que nous avons conservées de Montanhagol.

Il ne reste plus, en effet, en dehors de celles que nous venons d'énumérer, que trois pièces[5]. L'absence de toute allusion à des faits précis ne nous permet pas, il est vrai, de fixer directement l'époque précise de leur composition ; mais, s'il était permis de les rapprocher des pièces déjà datées où se trouvent les mêmes noms & de tirer une induction de ce rapprochement, on devrait les rapporter à des dates antérieures[6]. Les noms d'Esclarmonde & de Guise, mentionnés par les pièces VI & VII, se retrouvent dans des pièces que nous avons cru pouvoir attribuer à la période 1242-1250[7] ; & si Algaye

1. Cf. X, 58.
2. Cf. II, 53, & XIII, 49.
3. Cf. XII, 41.
4. Cf. « Mas er veno sai deves Orien
« Li Tartari. » (XII, 6.)
5. Cf. les pièces VI, VII, VIII.
6. Cf. VI, 36, & VII, 49.
7. Cf. V, 40, & XI, 50.

n'est citée que dans la pièce VIII[1], il semble que la dame avec laquelle elle partage les hommages du poète ne soit autre que l'*amia* chantée dans la pièce II, qui, elle, se place entre 1252 & 1257.

La dernière date certaine de la vie du poète est donc 1258. Quant à sa mort, le *planh* qu'elle inspira à Pons Santolh ne renferme aucune allusion qui nous laisse voir quand elle arriva.

Telle est la chronologie probable de l'œuvre de Montanhagol. Toutes les pièces que nous avons de lui se placent entre les années 1233 & 1258. Il appartient donc au second tiers du treizième siècle : quand il commence à chanter, l'âge d'or de la poésie provençale est depuis longtemps passé, & après lui, les poètes & les œuvres se font de plus en plus rares. Il est un des derniers troubadours, & il nous aidera peut-être à comprendre le rapide déclin du lyrisme provençal.

Ce qui ressort encore de ces déterminations, de ces rapprochements de dates, c'est que sa vie fut peut être plus variée & plus remplie que ne le laissait supposer le biographe provençal. Il semble qu'on y distingue plusieurs phases; nous le trouvons d'abord à Toulouse occupé à dénoncer les excès de l'Inquisition. Il va ensuite en Espagne & reste quelque temps auprès du roi d'Aragon. Puis il revient en France & suit de près les événements où périt la nationalité méridionale. Enfin, après 1250, il re-

1. Cf. VIII, 55 sq.

passe en Espagne, va à la cour du roi de Castille, où il reste au moins jusqu'en 1258 & peut-être jusqu'à sa mort. Il faut renoncer à découvrir le lien qui unit ces différentes époques & à reconstruire sur ces seules données toute la vie de Montanhagol. Ce qui nous frappe cependant, ce sont les nombreux rapports qui le rattachent à Toulouse. En effet, à le suivre tantôt ici & tantôt là, en Aragon & en Castille, en Provence & dans le Toulousain, on pourrait, en l'absence de toute donnée précise, se demander quel était son pays d'origine. Mais en réalité, malgré cette dispersion de sa vie, malgré l'origine provençale que lui attribue sa biographie, il est bien, ainsi que l'avait entrevu Diez[1], originaire de Toulouse. Sa haine de l'Inquisition, la colère qu'excitent en lui ses abus, son soin à mettre Raymond VII en garde contre les clercs, l'émotion, l'indignation qui l'animent semblent bien indiquer qu'il est Toulousain[2]. S'il va auprès du roi d'Aragon, c'est pour peu de temps. Il revient dès qu'il le peut à Toulouse, où il reste jusqu'à la mort de Raymond VII & l'établissement de la domination française. Tout ce qu'il nous dit des événements de cette époque, les sentiments que lui inspirent la révolte de 1242[3] & le mariage de Béatrix de Provence avec Charles d'Anjou[4] révèlent un ennemi des Français, un Toulousain tout dévoué à la cause

1. Diez, *Leben und Werke*, 2 aufl., p. 464.
2. Cf. la piece IV.
3. Cf. la pièce III.
4. Cf. la pièce V.

nationale. Enfin, s'il retourna un jour en Espagne, si même nous ne savons qu'il en soit jamais revenu, c'est que peut-être, après la mort de son comte, le Toulousain, devenu Français, n'était plus une patrie pour Montanhagol. Toutes ces démarches, ces allées & venues, s'expliquent dans l'hypothèse de son origine toulousaine. La plupart des noms que nous avons relevés ou que nous relèverons dans son œuvre sont ceux de personnages qui ont eu des rapports avec le comte de Toulouse. Nous savons enfin qu'il avait épousé la sœur de Pons Santolh [1], un autre troubadour qui, lui, était bien de Toulouse. Et si, sans doute, rien de tout cela ne nous prouve positivement l'origine toulousaine de Montanhagol, l'ensemble de ces faits fortifie singulièrement la tradition conservée par le manuscrit C, qui appelle parfois notre poète : *Guilhem Montanhagol de Tholoza.*

Bien des questions se posent encore. On voudrait savoir quelle était sa famille, quels rapports l'unissaient au comte de Toulouse, quel rôle il eut dans les événements de son temps. Malheureusement, ni dans ses poésies ni ailleurs nous n'avons de témoignage positif. Rien, en tout cas, ne vient confirmer la tradition que voudrait accréditer le

1. Cf. *Appendice*, II. — Ce Pons Santolh, dont le nom mal lu est parfois devenu *Pons Saurelh* ou *de Saurel*, ne nous est du reste connu que par la rubrique dont le manuscrit *C* fait précéder son *planh* sur la mort de Montanhagol. L'hypothèse de la *Biographie Toulousaine* (Paris, 1823, tome II), qui en fait un des sept mainteneurs de la Gaie Science, ne repose sur aucun fondement.

biographe provençal, quand il l'appelle un *cavallers* de Provence & paraît lui attribuer une naissance noble. Il semblerait, au contraire, qu'il fut de petite naissance. Dans une de ses chansons [1], il blâme les dames qui ne veulent aimer que leurs égaux & croiraient déchoir en agréant les hommages d'un soupirant de condition moindre. Il supplie sa dame de bannir de telles pensées : « Amour, lui dit-il, veut que vous aimiez, non selon le rang social, mais le plus fidèle, même s'il est de moindre noblesse [2]. » Il n'eût certes pas songé à attaquer la « *ricor* » des nobles dames, ni à désarmer celle de son amie, si comme tel troubadour, Folquet de Romans, par exemple, il eût été d'une bonne maison [3]. Notre supposition se trouve en partie confirmée par le fait qu'il épousa la sœur d'un de ses confrères en poésie qui, lui, assurément n'était pas noble. Il chantait dans ses vers les grandes & nobles dames, mais quand il voulut se marier, il épousa une femme de condition plus humble &, sans doute, plus rapprochée de la sienne.

Certains voudraient cependant faire de Montanhagol une sorte de grand personnage dont le comte de Toulouse aurait recherché les avis & qui aurait joué un rôle important dans les événements dont il parle. Si l'on en croyait Balaguer [4], Monta-

1. Cf. IX, 25 sq.
2. *Ibid.*, 14 sq.
3. Cf. Zenker, *Folquet de Romans*, p. 31.
4. *Op. cit.*, pp. 248-270.

nhagol aurait été l'âme & l'organisateur de la ligue de 1242 ; tout ce qui arriva dans les années 1240-1245 : divorce, projets de mariage de Raymond VII, serait son œuvre. Il le fait *conseiller* du comte de Toulouse & invoque une charte d'Arles de 1240, dans laquelle Montanhagol figurerait avec ce titre. Malheureusement, il oublie de désigner plus exactement ce texte, qu'il n'a sans doute jamais vu, & son affirmation n'est pas plus fondée que quand il nous dit que Montanhagol fut excommunié & le comte lui-même pour avoir fait du poète son conseiller[1]. En réalité, le nom de Montanhagol ne figure dans aucune charte du temps, & tout ce que nous pouvons dire d'après la lecture de ses poésies, c'est qu'il s'intéressa vivement aux événements contemporains & qu'il les vit, sans doute, d'assez près. Mais sa seule qualité de troubadour, qui lui assurait une place dans l'entourage immédiat du comte de Toulouse, suffit à nous l'expliquer, sans qu'il soit besoin de faire de lui un conseiller & un politique de profession.

Telle est la biographie, très incomplète & rudimentaire de Montanhagol, que l'étude de son œuvre nous permet d'établir. Ce que nous savons de plus sûr, c'est qu'il s'appelait Guilhem Montanhagol, qu'il était de Toulouse, qu'il y épousa la sœur d'un autre troubadour, Pons Santolh, & qu'il vivait dans

1. M. Paul Meyer a déjà montré (*Romania*, X, p. 405) la confiance qu'il faut avoir dans les affirmations de Balaguer, en qui semble revivre un peu de l'esprit de Nostre-Dame.

le second tiers du treizième siècle. Nous savons encore qu'il était auprès de Jacques Ier, roi d'Aragon, au temps de la conquête de Valence, & il semble bien qu'après 1250 il alla vivre à la cour du roi de Castille. Mais la plus grande partie de sa vie s'écoula dans le Toulousain, auprès du comte Raymond VII, à la cause duquel il resta fidèlement attaché. Il vit la fin de l'ancienne maison de Toulouse & de la nationalité méridionale. Il assista à l'établissement de la domination française & du pouvoir religieux, sous l'oppression desquels la poésie provençale allait bientôt disparaître. Et c'est parce que nous allons trouver dans son œuvre la trace profonde de ces deux grands faits qu'elle conserve une véritable valeur.

II. — *L'Œuvre de Montanhagol.*

Dans le *planh* que lui a inspiré la mort de son beau-frère, Pons Santolh fait le plus grand éloge de Montanhagol & de son œuvre. « Vous fûtes, lui dit-il, un homme comme on en voit peu, sage, juste. sachant mettre votre vie en harmonie avec les sages maximes que vous énonciez... Vous fûtes vraiment, & à bon droit, le chef, le père des troubadours;... avec vous meurent le Savoir,... l'Intelligence, la Raison & la Mesure[1]. » Et, dans la pensée de Pons Santolh, avec Montanhagol, c'est bien la

1. Cf. *Appendice*, II, v. 17 sq.

poésie tout entière qui est morte. Mais peut-on accepter comme un jugement véritable un éloge dont les circonstances expliquent & excusent l'exagération? Nous avons déjà, & ceci est un témoignage moins suspect, trouvé dans un passage de Muntaner la preuve que Montanhagol était connu en Espagne[1]. Nous savons aussi que, vers le milieu du quatorzième siècle, il était encore considéré en Italie comme un des bons troubadours. Dans un poème italien de ce temps-là, consacré aux amours de Héro & de Léandre & intitulé *la Léandréïde* se trouve un épisode directement inspiré du *Purgatoire*, où l'ombre de Dante apparaît pour encourager l'auteur dans son dessein & fait défiler devant lui les plus grands poètes latins, italiens & provençaux. En tête de ces derniers marche Arnaud de Marueil, qui prend la parole en provençal pour présenter les poètes qui l'entourent. Il en énumère un certain nombre & ajoute :

> Mas com font l'aur en fuec amssi saffine
> Guillerm [de] Montagnagol, Per Vidal,
> Monge de Montaudon, Pons de Capduoill
> Richaut de Berbecil, chascun trop val[2].

L'auteur, inconnu du reste, de la *Léandréïde*, semble donc mettre notre poète sur le même plan que quelques-uns des plus célèbres troubadours, & comme nous voyons par ailleurs qu'il connaît bien la littérature provençale[3], nous pouvons attacher

1. Cf. *supra*, p. 22.
2. Livre II, chant VIII, in *Memorie dell' Istituto veneto*, VI, 2e part., pp. 468 sq.
3. Thomas, *Francesco da Barberino & la littérature provençale en Italie au Moyen-âge*, p. 94.

quelque valeur à son jugement. Il nous est à tout le moins permis d'en conclure que, cent ans après sa mort, Montanhagol apparaissait encore aux yeux d'un Italien comme un des noms considérables de la poésie provençale.

Son œuvre, telle du moins qu'elle nous est parvenue, est pourtant des moins étendues : quelques chansons, quelques *sirventes*, un *partimen ;* en tout, quatorze pièces, dont encore l'une lui est contestée & attribuée à Peire Rogier. Il est vrai que rien, ni dans les manuscrits, ni dans la pièce elle-même, ne justifie cette attribution[1], & nous pouvons continuer à considérer comme étant bien de

1. Si, en effet, la table qui, en tête du manuscrit C & le *Breviari d'Amor* (α) attribuent la pièce IX : *Ou mais a om de valensa*, à Peire Rogier, & si la première strophe est donnée par P sans nom d'autres, le manuscrit C lui-même est d'accord avec J pour l'attribuer à Montanhagol. Or, l'autorité de P n'est pas considérable &, d'autre part, l'accord de C reg. α ne prouve rien contre la double affirmation de C & de J. Il est, en effet, certain que le *Breviari* a utilisé pour ses citations non pas C, mais les sources de C, &, d'autre part, que les tables de C ont été dressées non d'après C, mais d'après ces mêmes sources de C. (Cf. Groeber, *Die Liedersammlungen der Troubadours*, §§ 127 & 95.) C reg. & α représentent donc la même tradition, & leur accord ne peut prévaloir contre la double autorité de C & de J, qui, s'ils représentent des traditions voisines, conservent cependant chacun leur indépendance. (Cf. les rapports constatés entre ces manuscrits dans les pièces VII, X, XI, XIII, & Groeber, *op. cit.*, § 108-109.)

L'étude de la pièce elle-même nous montre encore qu'il est bien difficile de l'attribuer à Peire Rogier. Aucun des noms mentionnés par elle ne se retrouvent dans les poésies authentiques de P. Rogier qui, toutes, semblent se rapporter à Ermengarde de Narbonne. Au contraire, le nom de *Guiza* se retrouve dans une autre pièce (VI) de Montanhagol ; nous l'avons vu aussi ailleurs (IX) faire l'éloge de l'empereur Frédéric II ; de plus, ce qui est dit du *Coms Cumenges* ne s'explique pas de la part de P. Rogier. Enfin la pièce, reportée à la fin du douzième siècle, perd tout son sens : elle n'est plus une arme de combat contre l'influence de l'Inquisition ; c'est seulement la plainte banale d'un troubadour sur l'avarice des grands.

Montanhagol les quatorze pièces que Bartsch [1] a réunies sous son nom.

Il est même probable que nous n'avons pas là toutes les poésies composées par Montanhagol. Déjà dans un passage de Muntaner [2] nous avons relevé deux vers attribués à notre poète, qui, si l'attribution est exacte, appartenaient à une pièce aujourd'hui perdue. En outre, si l'on en croyait Balaguer [3], il aurait composé plusieurs *sirventes* contre l'Inquisition, dont un seul nous aurait été conservé. Mais c'est encore là, de sa part, une affirmation arbitraire & qu'il faut écarter, quoique le fait en lui-même soit très vraisemblable. Nous sommes de même amenés à supposer l'existence de poésies d'un autre genre qui ne sont pas représentées dans ce qu'il nous reste de l'œuvre de Montanhagol. Nous trouvons en effet, dans le *planh* de Pons Santolh, un passage où, s'adressant à la Vierge Marie, il la prie d'être miséricordieuse au poète : « Je vous supplie, lui dit-il, de regarder comme votre créature celui qui a dit vos louanges [4]. » Il semble bien qu'il s'agisse là d'éloges consacrés à la Vierge par Montanhagol. Il aurait donc, en plus de ses chansons &

1. Cf. Bartsch, *Grundriss zur Gesch. der prov. Litteratur*, p. 141.
2. Cf. *supra*, p. 22.
3. Cf. Balaguer, *op. cit.*, IV, 248 sq.
4. Cf. *Appendice*, II, vv. 53-54. C'est tout à fait par erreur que Lowinsky, *Zum geisttichen Kunstliede in der altprov. Litter.* (Berlin, *Dissert.*, 1897), p. 45, a suppose d'après ce même passage l'existence de chansons pieuses, non de Montanhagol, mais de Pons Santolh. Toute la pièce montre que c'est pour notre poète que Pons Santolh implore la Vierge & il parle des chansons pieuses de Montanhagol comme d'un titre à sa miséricorde.

de ses *sirventes*, composé des pièces en l'honneur de la Vierge, comme en feront, au siècle suivant, les maîtres & les lauréats du collège *del Gai Saber*. Et, par là, son œuvre aurait, non seulement plus d'étendue, mais encore plus de variété.

Telle qu'elle est cependant, elle reste fort précieuse & assure à Montanhagol une place considérable dans l'histoire de la poésie provençale. Tout d'abord il semble, en effet, que nous y relevions des traces d'un talent personnel. Non que Montanhagol se distingue par une recherche exagérée de la forme, qu'il se plaise aux combinaisons rares de mots ou de mètres & qu'il aime les énigmes du *trobar clus*. Au contraire, c'est à peine si, çà & là, nous rencontrons quelques jeux de mots & de rimes, toutes recherches assez vénielles & qui sont communes à tous les troubadours. Rien de rare non plus, ni de particulièrement compliqué dans sa versification. Toutes ses pièces, à l'exception de trois[1], se ramènent à des formules métriques assez simples & souvent employées avant lui. Il ne semble pas s'être piqué d'en inventer, ni d'en employer toujours de nouvelles, & la même lui sert parfois pour deux poésies[2]. Il est vrai que, même lorsqu'il emprunte une formule déjà connue, il cherche le plus souvent[3] à la faire sienne par l'emploi de vers diffé-

1. Ce sont les pièces II, XII & XIV.
2. Cf. les pièces I & XIII.
3. Seules, les pièces I, IV, X & XIII, reproduisent, avec la formule, des mètres & des rimes déjà employés.

rents ou de rimes à lui propres. Enfin il méprise les obscurités savantes d'un Elias Cairel ou d'un Arnaud Daniel. Il n'y a rien, en effet, dans ses poésies, d'énigmatique ou d'inexplicable. Tout autant que le texte nous en a été bien conservé, nous sommes toujours en présence d'un sens clair & qui se découvre de lui-même. Montanhagol semble écrire pour être compris du plus grand nombre. Mais la clarté n'est pas le seul mérite de son style. La passion lui fait parfois trouver l'expression forte, & parfois aussi son imagination paraît lui suggérer le mot qui peint, qui fait voir. Une pièce curieuse à ce point de vue est sa chanson : « *Non estarai per ome que·m casti.* » Nous y trouvons deux comparaisons empruntées soit directement à la tradition populaire, soit indirectement à des auteurs antérieurs. L'une est fournie à Montanhagol [1] par le souvenir de la cité dont les habitants étaient devenus fous à l'exception d'un seul, qui, au contact des autres, dut, lui aussi, le devenir; & l'on sait que c'était le sujet même d'une *nouvelle* de Peire Cardenal [2]. Sans doute, ce n'est chez Montanhagol qu'une comparaison, tandis que chez P. Cardenal c'est la pièce elle-même & ce qu'il importe de développer. Cependant, si à la narration longue à plaisir & délayée de ce dernier on oppose la manière de Montanhagol, qui resserre en une strophe toute l'histoire, sans rien omettre d'essentiel, en lui donnant peut-être

1. VIII, 19-25.
2. Cf. P. Cardenal, *Una ciutat fo no sai cals.*

plus de sens & plus de portée, nul doute qu'on ne reconnaisse à notre poète des qualités de ramassé, de vigueur & de force. De même si, après avoir lu dans Marie de France la fable *dou cerf ki vit ses cornes en l'iaue*[1], &c., on la relit dans la même pièce de Montanhagol, traitée aussi sous forme de comparaison, on est heureusement surpris d'y voir :

L'ombra dels bans en la fon bandeiar[2],

le cerf avec ses *secs pes* & ses bois *delgat*, tout le pittoresque enfin & toute la vie qui manquait à la moralité froide & sèche de Marie de France. Et il se peut bien que notre poète n'ait pas inventé ces traits, qu'il les ait trouvés dans une tradition antérieure, mais c'est déjà un grand mérite d'en avoir connu le prix & de les avoir conservés. Nous relèverions encore çà & là des expressions qui semblent bien personnelles à Montanhagol, mais il serait imprudent de trop s'engager dans cette voie. La publication des textes est encore trop imparfaite pour nous permettre d'apprécier ce qu'il y a d'original, de particulier dans le style de chaque troubadour. Et puis ont-ils eu la même conception que nous de l'originalité de la forme? Ne semblent-ils pas, au contraire, avoir recherché pour leurs sentiments, pour leurs idées personnelles, l'expression sinon banale, du moins conventionnelle? Au surplus, nous pouvons laisser dans l'indétermination

1. Cf. *Marie de France*, ed. Roquefort, II, pp. 169-170.
2. VIII, 38.

ce côté du talent de Montanhagol : son mérite & sa valeur sont ailleurs.

Son grand mérite, en effet, c'est de nous aider à faire revivre une période importante de l'histoire de la France méridionale & de représenter pour nous une époque curieuse de la poésie provençale. Si nous parcourons les *sirventes* de Montanhagol, ce qui nous frappe, c'est la netteté des allusions, la précision des faits &, pour tout dire, le caractère d'actualité de ces pièces. Sans doute, nous retrouvons chez lui beaucoup de ces traits, de ces développements communs à tous les troubadours ; nous aurons même souvent l'occasion, au cours de notre commentaire, de faire des rapprochements d'expressions ou d'idées. La première strophe de son *sirventes* sur la révolte de 1242 exprime la joie qu'éprouve le poète à voir la guerre déchaînée [1], & non seulement c'est la même idée, mais ce sont presque les mêmes expressions que nous retrouvons dans une pièce de Bertran de Born. Cette idée aussi que tout allait bien mieux dans l'ancien temps, après avoir fourni plus d'un développement aux troubadours antérieurs, sert aussi à Montanhagol quand il veut blâmer l'indignité de ses contemporains, la lâcheté des nobles [2], la perfidie des amants [3], & elle lui fournit le début de son *sirventes* contre l'Inquisition [4]. Il traite à son tour le thème cher à tous les

1. III, 1 sq.
2. V, 1 sq., 30 sq.
3. X, 43 sq.
4. IV, 1 sq.

troubadours, que le premier devoir du riche est la libéralité [1]. S'il se plaint des clercs, c'est pour leur reprocher ce que leur a reproché tout le moyen âge, leur feint détachement des biens temporels & leur cupidité réelle [2]. Mais, pas plus chez Montanhagol que chez les autres troubadours, la présence de ces idées générales, de ces lieux communs, ne doit nous faire illusion. Ils ne servent que de supports à des idées, à des développements plus particuliers, & c'est peut-être une gaucherie de les laisser ainsi subsister au premier plan ; mais cela ne doit pas nous faire nier ni méconnaître la part d'actualité qu'ils nous masquent.

Nous avons déjà vu que deux des *sirventes* (III & V) de Montanhagol se rapportent au grand fait historique qui, à quelques années d'intervalle, met les deux comtés de Toulouse & de Provence, toute la France méridionale, sous l'influence & sous la domination françaises. Les allusions qu'ils contiennent nous ont même paru assez précises pour nous permettre de les dater avec vraisemblance. Ce qui les caractérise, c'est l'attachement à Raymond VII, qui personnifie la patrie méridionale, c'est la haine des Français & c'est enfin l'obstination à espérer un salut qui ne viendra pas. « Comte de Toulouse, dit le poète, plus j'examine les puissants, plus je vous vois au faîte de l'honneur, & je souhaite que Dieu m'accorde son amour, aussi vrai que votre noble va-

1. XI, 19 sq.
2. IV, 37 sq., & XII, 17 sq.

leur s'élève par-dessus la plus haute[1]. » Il connaît pourtant les défauts de son héros, il le sait faible de caractère[2], il doit le mettre en garde contre les dangers qu'il ne voit pas[3]; & cela fait honneur à sa clairvoyance, mais n'ébranle pas sa fidélité. Contre les Français qu'il exècre, il excite les Anglais, en leur montrant leurs possessions menacées[4], il appelle le secours du roi d'Aragon, le vainqueur des Turcs, & qui aurait vite raison des vaincus des Croisades[5]. On dirait que plus le triomphe des Français est prochain, plus le poète s'obstine à espérer. En 1242, alors que la plupart des conjurés ont déjà fait leur paix avec le roi de France[6], que les Anglais négocient & restent inactifs[7], que le roi d'Aragon ne sort pas de la neutralité[8], Montanhagol espère en la vaillance de Raymond. En 1246, après le mariage de Béatrix, quand la Provence est déjà devenue française, il espère encore : Jacques Ier n'aurait qu'à s'allier à Raymond, à déclarer la guerre aux Français; leurs progrès seraient arrêtés & le Midi resterait libre[9]. Cet espoir, Montanhagol n'était pas seul à l'avoir : il était celui de Raymond VII lui-même, qui, jusqu'à sa mort, avait cherché, soit par un mariage, soit par un coup de

1. III, 9 sq.
2. III, 14 sq.
3. IV, 47-48.
4. III, 41 sq.
5. III, 33 sq., & V, 15 sq.
6. Cf. III, 17 sq.
7. Cf. III, 43 sq.
8. Cf. III, 33 sq.
9. Cf. V, 21 sq.

force heureux, à rendre nulles les stipulations du traité de Meaux, & il avait dû le communiquer à tous ses sujets.

Un plus grand nombre de *sirventes* de Montanhagol se rapportent à l'autre grand fait de cette époque : l'établissement de l'Inquisition & la transformation qu'elle opéra dans la société méridionale. Ce qui, en effet, nous intéresse surtout, c'est moins la sévérité avec laquelle il y juge l'arbitraire de ces clercs qui se sont faits inquisiteurs

Et jutjo aissi com lur plai [1],

ou les déclarations d'orthodoxie, de respect pour une Inquisition juste & charitable [2], dont il s'entoure pour désarmer les colères de ceux qu'il attaque, que la netteté avec laquelle il aperçoit la tactique du clergé, & qu'il en veut surtout à la vie luxueuse & artistique qui avait fait la gloire de tout le Midi. L'Inquisition proscrit d'abord le luxe des vêtements, décrète

Qu'aurfres a domnas no s'eschai [3],

défend

Que om per pretz no do ni fassa be [4],

c'est à-dire que l'on soit libéral, que l'on encourage les poètes, & nous entendons que c'est la poésie

1. Cf. IV, 20.
2. Cf. IV, 21 sq.
3. IV, 29.
4. IV, 7.

même & la civilisation méridionales qui sont menacées. Quelques années plus tard (1242-1250), l'Inquisition se relâche de sa rigueur; elle tolère les beaux vêtements & Montanhagol le constate :

E ja melhur' om e gensa
En raubas e en guarnir
E en manta captenensa
E's vol om trop gent tenir [1].

Mais les libéralités nécessaires à la vie courtoise & cette vie courtoise elle-même restent toujours interdites,

Mas en dar ni en servir
No vey far melhuramen [2].

Les riches gardent leurs richesses; ils ne veulent plus se montrer galants ni généreux, & si Montanhagol feint d'en accuser leur perversité [3] & leur avarice, en réalité c'est bien l'esprit général, le *segle* qui est le coupable & l'Inquisition qui l'a créé. Elle a enseigné à tous l'amour des richesses : clercs & laïques, seigneurs & vassaux sont en luttes continuelles [4]; l'avidité est leur seul mobile, & de là résulte un état de malaise dont souffre la société & que déplore Montanhagol. C'est qu'il sent bien que, mieux que les Français du Nord, l'Inquisition travaille à la destruction de cet esprit, de cette civilisation qui avait eu dans la poésie des troubadours son expression la plus brillante.

1. XI, 28 sq.
2. Cf. XI, 32-33.
3. Cf. XI, 10 sq.
4. Cf. XII, 1 sq.

Il n'y avait plus, en effet, dans cette société tout entière soumise à l'influence du clergé, de place pour les troubadours & pour leurs chansons. Ils avaient jusqu'alors chanté l'amour courtois, l'amour en dehors du mariage. L'Inquisition les considéra comme les agents de la dissolution des mœurs, grâce à laquelle l'hérésie s'était propagée ; & comme elle condamnait les pratiques de l'amour courtois, elle dut aussi en proscrire l'expression. La chanson d'amour de Bernard de Ventadour, désormais tenue pour immorale & dangereuse, devait fatalement disparaître. C'est là surtout ce qui explique la rapide décadence du genre. Au siècle suivant, il n'y a plus de chanson d'amour ; le seul amour qu'il est permis de chanter, c'est l'amour de Dieu & de la Vierge Marie.

Il dut pourtant y avoir des résistances, des efforts tentés pour prolonger la vie du genre. Il semble qu'au lendemain même de l'établissement de l'Inquisition on ait essayé de désarmer sa rigueur, en essayant de concilier la doctrine de l'amour courtois avec l'austérité de la morale chrétienne. On la modifie, on l'épure, on fait de l'amour un principe de vertu conciliable avec l'amour de Dieu. Et c'est parce que nous trouvons dans les chansons de Montanhagol des traces de cette tentative qu'elles sont la partie la plus curieuse & la plus importante de son œuvre. Si, en effet, on ne les jugeait que sur les sentiments exprimés, si surtout on y recherchait la marque d'un amour réel du poète, on en ferait assez

peu de cas. Montanhagol ne fut pas, semble-t-il, un poète de l'amour. Si l'on excepte une chanson [1] où le poète supplie sa dame de l'aimer & où vraiment il y a comme un accent personnel, c'est à peine si les autres sont des chansons d'amour. Parfois il y fait bien l'éloge de sa dame ou de l'*amia*[2], mais le plus souvent il y loue Esclarmonde, Guise, Algaye ou Jausserande, & ce qu'il dit d'elles est plutôt l'hommage d'un poète reconnaissant que d'un véritable amant. Pour l'expression de ses sentiments, il adopte la forme & le vocabulaire traditionnels. Nous retrouvons chez lui la description obligée du printemps avec les détails ordinaires, la douceur du temps nouveau, les fleurs & le chant des oiseaux[3]. Il se sert pour peindre sa dame des traits qu'ont employés tous les troubadours : l'éclat du teint, les yeux *vairs*, les sourcils gracieux[4]. Les qualités qu'il loue en elle sont celles aussi qu'ils ont louées : la raison, la noblesse, la loyauté. Nous retrouvons chez lui des protestations d'amour qui sont communes à tous les troubadours & à tous les amoureux de tous les temps, à savoir qu'il aime sa dame plus que tout au monde[5], qu'il méprise pour elle l'amour des autres dames[6], & qu'il mourra s'il n'est pas agréé[7].

1. Cf. la pièce IX.
2. Cf. II, 32 sq.; VI, 3, 7, 8, 23; VII, 19, 41 sq.; VIII, 50, 58; IX, 9, 17, 23, 33, 39.
3. Cf. II, 1 sq.
4. Cf. II, 41 sq.
5. Cf. IX, 34.
6. Cf. IX, 35.
7. Cf. II, 49.

Il dit encore que c'est amour qui l'inspire[1], qu'amour le rend joyeux, qu'il veut faire partager aux autres son bonheur[2], & qu'amour lui donne la mission d'égayer, de réjouir les esprits[3].

Mais cela n'est plus une phrase conventionnelle : c'est un trait précis, une allusion au changement apporté par l'Inquisition dans l'esprit du temps. Montanhagol revient plusieurs fois sur cette idée que l'on oublie les maximes du temps passé. Les riches sont devenus pervers &, de même que la libéralité, ils oublient le devoir d'aimer[4]. Les dames, de leur côté, n'aiment plus comme autrefois ; elles hésitent à accueillir les hommages de leurs soupirants, leur opposent des difficultés, des retards[5], n'osent plus se confier à l'amour[6]. Il en est même qui s'offensent d'être aimées & considèrent l'amour comme un péché[7]. Ce n'est donc plus le thème souvent traité de la malice & de la tristesse du temps présent que le poète oppose avec regret au passé heureux & brillant, c'est la peinture des progrès faits par les idées du clergé dans les esprits. Si, en effet, il a interdit toutes les manifestations de la vie courtoise, il a dû surtout s'attaquer au principe même, l'amour, qu'il a déclaré mauvais & contraire à la morale chrétienne. Dès lors, personne n'ose

1. Cf. VII, 15.
2. Cf. VIII, 1-2.
3. Cf. VIII, 28-29.
4. Cf. VI, 4 sq.
5. Cf. II, 24 sq.; VII, 25 sq.; IX, 5 sq.
6. Cf. VI, 15 sq.
7. Cf. VII, 33 sq.

plus aimer; l'amour est menacé de disparaître & avec lui, l'honneur, la valeur, toutes les vertus qu'il inspirait & la poésie même qui l'exprimait.

Montanhagol, lui, reste fidèle à son culte; il sait qu'amour le rend joyeux, le rend meilleur, & il plaide sa cause devant ceux qui l'oublient ou le combattent. Aux riches, aux nobles dames qui n'osent plus aimer, il dit que l'amour n'est pas un péché[1]; aux clercs, que le véritable amour est un principe de vertu. « Amour, leur dit-il, n'est pas un péché, mais une vertu qui fait les méchants bons & rend les bons meilleurs[2]. » Car l'amour réclame un cœur pur; on n'est digne d'amour que si l'on sait se garder des fautes[3], si l'on n'est pas également indifférent au bien & au mal[4], & l'amour va à la vertu. Mal placer son amour, aimer qui ne mérite pas de l'être, c'est se déshonorer[5]. Ce qu'on doit aimer, ce n'est ni le rang, ni la richesse, mais la sincérité d'un cœur vraiment épris[6]. L'amour va à la vertu & a pour mission de protéger cette vertu[7]. Montanhagol se propose, avant tout, de veiller sur l'honneur de celle qu'il aime. Qui agit autrement, & par ses désirs passionnés met en péril la bonne réputation de sa dame, est indigne du nom d'amant[8].

1. Cf. II, 13.
2. Cf. II, 14 sq.
3. Cf. VIII, 7-8.
4. Cf. VIII, 9.
5. Cf. VIII, 46 sq.
6. Cf. IX, 14 sq.
7. Cf. IX, 17-18.
8. Cf. X, 10 sq.

Car l'amour doit, par essence, être pur &, comme le dit expressivement le poète, rester chaste :

Quar d'amor mou castitatz [1].

Cette seule formule suffit à mesurer la distance qui sépare une telle conception de l'amour de la conception traditionnelle & qu'avaient exprimée les troubadours antérieurs. Car, si assurément rien ne prouve que l'amour chanté par Bernard de Ventadour ou Guiraud de Bornelh fût surtout un amour sensuel, rien non plus ne laisse supposer qu'il est, par nature, chaste. C'est donc toute une nouvelle théorie de l'amour qu'expose Montanhagol, & vraiment curieuse. On l'avait déjà remarqué : déjà M. Thomas [2], relevant quelques-uns des traits cités plus haut, considérait notre poète comme le représentant d'une doctrine nouvelle &, plus récemment encore, M. de Lollis [3], à propos de certaines poésies de Sordel, appelait l'attention sur la nouveauté des idées exprimées & sur leurs rapports avec certaines affirmations de Montanhagol.

Il opposait, lui aussi, cette conception de l'amour à celle des autres troubadours & l'expliquait comme une sorte de raffinement, d'épuration qui substituait à l'amour « traditionnel » de l'âge classique, l'amour purement « idéal » qui, transformé encore, serait devenu plus tard l'amour mystique des lyriques ita-

1. Cf. II, 18.
2. *Op. cit.*, pp. 54-55.
3. Cf. De Lollis, *Sordello di Goito*, pp. 77-79.

liens[1]. Le propre de cette nouvelle doctrine serait d'exclure tout élément naturel, réel, de l'amour : le poète ne parle plus de la personne même de la dame aimée & son amour peut s'adresser, non plus uniquement à la femme mariée, mais encore à la jeune fille[2].

Sans doute, nous sommes d'accord avec M. de Lollis pour constater la nouveauté de cette conception, encore que le mot d'*idéale* ne nous semble pas la caractériser assez par opposition à la conception « traditionnelle » de l'amour, de son aveu aussi « éthérée & impalpable. » Mais pour lui cette transformation résulterait à la fois d'un besoin de raffiner, d'un effort pour faire mieux que l'âge précédent & d'une tendance mystique[3]. Et c'est précisément ce que l'étude de l'œuvre de Montanhagol ne nous permet pas d'admettre. Autant que nous pouvons le connaitre, il nous apparaît comme un esprit clair & pondéré, ennemi de toute recherche de pensée & de forme. S'il aime sa dame, il l'aime comme les troubadours ont toujours aimé, pour sa beauté, pour sa *fresca color* ses *uelhs vairs*, & ses *cils delgatz*[4], mais en même temps, il déclare que son amour est pur de pensée mauvaise, que d'amour procède la chasteté[5], & cela non pas parce qu'il veut raffiner, mais uniquement afin de désarmer la rigueur des

1. De Lollis, *ibid.*, p. 80.
2. De Lollis, *ibid.*, p. 80.
3. De Lollis, *ibid.*, p. 77.
4. Cf. II. 41, sq.
5. Cf. II, 18.

clercs. Un tel amour peut s'adresser à la jeune fille comme à la femme mariée, puisqu'il respecte l'une & l'autre. Celui des autres troubadours ignorait la jeune fille, & ce que devait surtout lui reprocher l'Inquisition c'était de sembler être un amour adultère. Des deux traits que M. de Lollis signalait comme caractéristiques de la nouvelle doctrine l'un est donc à rejeter (l'amour « chaste » ne fait pas abstraction de la personne physique) & l'autre a une signification toute différente. En réalité, cette transformation, qu'on nous représente comme une fantaisie d'artistes voulant renchérir sur leurs prédécesseurs, était avant tout une nécessité; pour que la chanson d'amour pût vivre, il fallait qu'elle s'accommodât aux exigences du pouvoir religieux. Les troubadours ne pouvaient désormais chanter qu'un amour conforme à la morale chrétienne, ignorant des désirs mauvais & par essence vertueux & chaste.

Du reste, nous avons ailleurs une autre preuve du pouvoir exercé par l'Inquisition sur les idées du temps. Il y a, en effet, dans l'œuvre de Montanhagol, deux pièces curieuses, *sirventes* ou chansons morales, qui expriment comme l'idéal de la vie courtoise[1]. Le principe en est toujours l'amour, car lui seul inspire la valeur. Mais cet amour est au-dessus des entraînements de la passion. Le véritable amant ne connaît pas la *desmesure;* il sait aimer avec mesure & Dieu bénit cet amour[2]. Ainsi faisaient,

1. Cf. les pièces X & XIII.
2. Cf. X, 28-36.

dit Montanhagol, les vrais amants du temps passé. Ceux qui s'écartent de ces maximes sont de mauvais amants & il les réprouve. Par là, notre poète semble vouloir rattacher sa nouvelle doctrine à celle de l'âge classique, & condamner les amours des troubadours & des amants afin d'innocenter l'amour lui-même & la poésie. Mais ce qui est plus curieux, c'est le prix tout à fait exceptionnel qu'il attache à cette vertu qui semble devenir l'unique règle de la vie courtoise. Ce qui jusqu'alors l'avait dirigée, c'est l'amour de *pretz* & de *valor*. Il s'agissait, en toute circonstance, de faire mieux ou autrement que les autres, de se distinguer sans avoir égard au bien ou mal : cette recherche du *pretz* ou de la *valor* était avant tout le triomphe de l'orgueil & de la *desmesure*. Sans doute, il y avait bien un correctif à cette expansion de la personnalité : de tout temps les troubadours avaient dit qu'il n'y avait de *cortezia* que quand cet amour du *pretz* était réglé, dirigé, contenu dans de justes limites par la raison. La vraie *cortezia* consistait essentiellement dans l'union du *pretz* & de la *mezura*[1]. Mais comment réaliser cet accord nécessaire de deux principes aussi opposés? L'expérience avait dû montrer que l'un allait souvent sans l'autre, &, en tout cas, un tel idéal avait quelque chose d'aventureux qui devait le rendre suspect aux yeux de la morale chrétienne. C'était exciter une passion sans être sûr de pouvoir la diri-

1. Cf. Jeanroy, *De nostratibus medii ævi poetis*, &c., p. 52.

ger uniquement vers le Bien. La *meẓura* venait-elle à manquer, on était en proie à l'exagération des désirs, aux entraînements de la passion & à toutes leurs conséquences. Si quelques âmes d'élite pouvaient se proposer cet idéal, il restait pour la grande masse ou inaccessible ou trop dangereux, & c'était ce que devait condamner le clergé. Aussi, quand Montanhagol veut donner les principes de la vie courtoise, il propose un idéal plus humain & plus chrétien. La vertu qu'il loue par-dessus toutes, c'est encore la *meẓura*. Mais cette mesure n'est plus la vertu négative qui garde des excès, c'est une vertu positive & qu'il faut rechercher pour elle-même. Non seulement elle règle, mais elle inspire les autres vertus : le clergé peut reconnaître en elle non seulement l'ennemie des passions, mais le principe de la domination de soi, de la modération, de l'humilité, de l'indulgence & de toutes les vertus chrétiennes dont il recommande la pratique. Rien, dit Montanhagol, n'est plus estimé qu'elle ; car elle donne à chacun la conscience de ce qu'il est & de ce qu'il doit aux autres[1]. Elle règle l'emploi des libéralités & empêche qu'elles n'aillent aux mains de gens indignes[2]. La modération, l'indulgence, la loyauté, le discernement, la mesure, telles sont les vertus que l'on acquiert par elle[3] ; enfin, elle doit s'allier à la crainte de Dieu[4]. Ce n'est donc pas

1. Cf. XIII, 2-3.
2. Cf. XIII, 25 sq.
3. Cf. XIII, 41 sq.
4. Cf. XIII, 43.

seulement l'amour, mais la vie courtoise tout entière que les poésies de Montanhagol nous montrent transformée. La nouvelle doctrine de l'amour n'est à vrai dire qu'une forme du changement survenu dans l'esprit du temps. On ne peut l'expliquer l'une sans l'autre. Elles sont la conséquence de la domination du pouvoir religieux. La théorie de l'amour chaste, comme le nouvel idéal de la vie, est née d'une idée morale et religieuse.

Telles sont les idées nouvelles que nous trouvons non seulement chez Montanhagol, mais encore chez Sordel, chez Bertolome Zorzi & chez d'autres troubadours contemporains. On sait quelle fut leur fortune : elles devinrent un thème répété jusqu'à la satiété par les troubadours postérieurs. Plus tard, nous retrouvons, dogmatiquement exposées dans le *Breviari d'amor,* l'idée du pouvoir ennoblissant de l'amour, celle de l'excellence de la mesure, &, comme l'a remarqué M. de Lollis, l'amour mystique des lyriques italiens n'est que la théorie de l'amour chaste légèrement transformée[1]. Mais, qui a eu le premier cette idée de transformer la conception classique de l'amour? Montanhagol, chez qui nous venons de trouver la doctrine nouvelle, l'a-t-il vraiment créée? M. de Lollis, relevant chez Sordel des idées semblables à celles de Montanhagol, nous dit qu'elles étaient celles du temps même, & que cette nouvelle conception de l'amour était commune à

1. Cf. De Lollis, *op. cit.*, p. 80.

tous leurs contemporains[1]. Cependant, il cite lui-même quelques vers du troubadour Granet dans lesquels les idées nouvelles sont très nettement raillées[2]; & ce qui ressort de là c'est donc, non pas qu'elles étaient celles de tout le monde, mais qu'il y avait encore des poètes qui leur préféraient l'ancienne conception de l'amour. Sordel lui-même n'a pas toujours chanté l'amour chaste, & M. de Lollis est obligé de reconnaître qu'il y a encore en lui un élément de sensualité par lequel il se rattache à la tradition classique[3]. De l'aveu même de Montanhagol, il y a de son temps encore des amants qui ne se conforment pas aux nouvelles maximes[4], de faux amants, comme il les nomme, & des poètes coupables pour glorifier leurs fautes[5]. Il combat les uns & les autres, mais cela même nous prouve que les idées qu'il exprime ne sont pas acceptées par tous & qu'elles sont encore des idées nouvelles. Il semble, au contraire, avoir eu conscience d'être un novateur, & c'est avec une certaine fierté qu'il revendique pour sa poésie le mérite de l'originalité : « Les anciens troubadours, dit-il, n'ont pas tant parlé de l'amour, jadis au beau temps joyeux, que nous ne puissions

1. Cf. De Lollis, *op. cit.*, p. 77.

2. « E d'en Sordel sabem tuit son usage
« Qe ben ama ses jausimen s'amia
« E non vol pas qel veinha d'agradage
« Qel colc ab si, qe vergoinha i penria. »
(Granet, in Mahn, *Gedichte*, 107.)

3. De Lollis, *op. cit.*, p. 78.
4. Cf. X, 43 sq.
5. Cf. XIII, 35 sq.

faire encore après eux de belles chansons nouvelles & agréables [1]... Et mes chansons sont bien nouvelles puisque je dis ce qu'on n'a jamais dit. Car Amour me donne ma science & m'inspire si bien que si la poésie n'était pas, je la créerais [2]. » Et, en effet, dans la même pièce, nous trouvons, sinon les formules les plus caractéristiques de la nouvelle doctrine, du moins quelques-unes des idées qui s'y rattachent & sur lesquelles le poète est plusieurs fois revenu. Il semble donc revendiquer la gloire de l'invention. Ses prétentions étaient-elles fondées? A-t-il vraiment créé ce nouvel idéal de la vie courtoise, cette conception de l'amour? A-t-il fait lui-même cette transformation de la matière lyrique? Tout ce que l'on peut dire, c'est que ni chez Sordel ni ailleurs nous ne trouvons ces idées nouvelles aussi nettement, aussi complètement exprimées.

Mais cela seul, mieux que les mérites que nous lui avons reconnus, suffit à lui assurer parmi les troubadours une place considérable. Cette poésie provençale, qui doit bientôt succomber sous l'inimitié du clergé, semble d'abord s'être efforcée de désarmer son adversaire. Accusée d'immoralité & poursuivie comme complice de l'hérésie, elle veut se conformer à l'orthodoxie & à la morale chrétiennes afin de conserver le droit de vivre. C'est une tentative intéressante & une des périodes les plus curieuses de l'histoire de la poésie provençale. Il

1. Cf. VII, 1 sq.
2. Cf. VII, 14 sq.

suffit à Montanhagol pour que son nom soit assuré de vivre d'en être, ainsi que l'avaient pressenti MM. Thomas & de Lollis[1], le plus parfait représentant, & par là, plus encore que par les renseignements qu'elle nous donne sur les événements du temps, son œuvre prend une valeur historique considérable.

1. Cf. Thomas, *op. cit.*, pp. 54-55, & De Lollis, *op. cit.*, p. 79.

ANCIENNE

BIOGRAPHIE PROVENÇALE

GUILLEM de Montanghaguout si fo uns cavallers de Proenza e fon bon trobador e grant amador e entendia se e madona Jauseranda del castel de Lunel e fes per leis maintas bonas chanzos.

(Chansonnier *a*, f° 36.)

POÉSIES

DE

GUILHEM MONTANHAGOL

POÉSIES

DE

GUILHEM MONTANHAGOL

I

CHANSON

A LUNEL LUTZ UNA LUNA LUZENS

Nous publions la pièce d'après *F* (p. 157), qui seul l'a conservée intégralement. Le manuscrit *T* (f° 280), qui n'en donne que la première strophe, comme *cobla esparsa*, & sans nom d'auteur, représente une tradition inférieure.

Le texte de *F* avait déjà été publié par Stengel, *Die provenz. Blumenlese der Chigiana*, p. 57, & celui de *T* par Bartsch, *Denkmaeler der provenz. Litteratur*, p. 50.

A Lunel lutz una luna luzens
Que dona lum sobre totas lugors :
D'aqui pren lum jois, dompneis ez amors,
E gais solatz, e beutatz, e jovens.
E quan le lums pres a Lunel luzensa,
Qu'enlumina daus Tolza part Proensa,
Estavo jois e dompneis tenebros;
Mas ara·ls fai Lunels luzir amdos.

1 Al lunell, lusentz T; luz, luzenz F — 2 che, tutas lusors T — 3 gioís domneis e valors T — 4 solaz F; beutat e goventz T — 5 luzenza F; lum, lunell, lusentza T — 6 tolsans, proenza F; calumina da tolsa e proentza T — 7 estavan, dopneis F; gioi e donei T — 8 atals F; ar los, lusir T.

Le noms del lum es clars e resplandens,
Qu'aitan vol dir als bons entendedors
Gauseranda com *gai seran* e sors
Cilh qui veiran sos gais captenemens,
E que jois er donatz cui ilh agensa,
E que jauzen seran de gran jauzensa
Ela e cilh que volra far joios :
Vers es le noms, qui be l'enten, e bos.

Guirautz Amics, li savi de Proensa
Digo·m del nom, si·ls platz, lor entendensa,
Quar si·n dizo mielhs, ieu no·n suy gilos,
Tan vuelh del nom que valha sobre·ls bos.

9 resplendenz — 11 seran escos — 12 cill, captinimenz — 13 ill agenza — 14 jauzenza — 15 cill.

17 girautz, proenza — 18 digam, sil plaz lor entendenza — 19 meillz eu — 20 uoill, uailla.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Un premier couplet dont un jeu de mots & une comparaison forment tout le fond, un second dans lequel le poète joue encore & assez froidement sur le nom d'une dame, enfin une *tornada* qui nous renseigne assez peu sur le personnage auquel elle est adressée, telle est cette pièce assez insignifiante, qui pourtant a peut-être été la seule donnée d'après laquelle le biographe provençal a imaginé sa *Vie* de Montanhagol. (Cf. *Introduction*, p. 12.) Il nous a semblé vraisemblable de placer sa composition entre les années 1241-1245. Cf. *Introduction*, p. 25.

Sa forme métrique est des plus simples & n'offre rien d'original :

10 a 10 b 10 b 10 a 10 c 10 c 10 d 10 d.

Deux *coblas crotz-caudadas* & la *tornada*. La formule en question est une des plus fréquemment employées, en particulier avec le décasyl-

labe. Parmi les pièces que cite Maus (*Peire Cardenals Strophenbau*, p. 116, n° 535) & qui la reproduisent, plusieurs ont de plus ceci de commun avec la pièce de Montanhagol, que la troisième rime en est aussi féminine & qu'elles sont faites sur les mêmes rimes : *ens, ors, ensa, os.* Ce sont : Arnaud de Mareuil, 16; Bertran Carbonel, 28, 40, 90; Esquilha, 1; Guiraut Riquier, 74; Peire Cardenal, 65; Peire Imbert, 1; Pujols, 2, 4; Peire Vidal, 50; auxquelles il faut ajouter la réponse de Blacasset, publiée en appendice, & la pièce XIII de Montanhagol, qui, pas plus que celle-ci, ne sont mentionnées dans la liste de Maus.

---

1. *A Lunel lutz una luna luzens.* — Ces répétitions de mots de même racine étaient très usitées chez les troubadours. Les *Leys d'amor* (I, p. 250) en font la caractéristique d'un genre de strophes, les *coblas refranchas.* Elles se poursuivent parfois durant tout un couplet (cf. Bertran Carbonel, *Vil sirventes de vil ome vuelh far*) & parfois même durant plusieurs (cf. Bernart de Tot-lo-Mon, *Lo plazers qu'als plazens plai*). — La comparaison que nous avons ici n'a rien d'original : assez fréquemment les troubadours comparent à l'éclat de la lune la beauté de leur dame. (Cf. Stoessel, *Bilder u. Vergleiche der altprov. Lyrik*, p. 49.) Ici elle était en quelque sorte imposée au poète par le pays même de la dame. L'idée du jeu de mots se retrouve dans les armoiries de Lunel, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de l'Hérault : *d'azur au croissant d'argent, accompagné en chef d'une étoile d'or.* — Sur la seigneurie de Lunel & les rapports des seigneurs avec le comte de Toulouse, cf. l'*Introduction*, p. 25.

6. La forme *Tolza* représente le latin *tolosanum*, « toulousain », & se retrouve aujourd'hui encore soit dans des noms de famille : *Toulza*, soit dans des noms de lieux : *Cuq-Toulza* (Tarn), *Gaillac-Toulza* (Haute-Garonne), &c. Le mot, dans l'ancien provençal, était, non pas adjectif, mais substantif, & c'est ce qui explique que, comme les noms de pays, il soit employé sans article.

9. Les jeux de mots sur les noms propres sont un des procédés de développement les plus aimés des troubadours. Montanhagol l'a souvent employé (cf. V, 8-11; XI, 37-45), expliquant même plusieurs fois le même nom & dans des pièces différentes. Cf. VI, 36-40; VII, 46-48; IX, 41-44.

10. *aitan... com* = autant... comme. — *Aitan* doit être entendu ici au sens restrictif : « autant... & pas plus, seulement, précisément. »

Parfois, pour bien marquer ce sens, on ajoute *ses plus*, comme dans ce vers de Sordel :

Aitan ses plus viu hom quan viu jauzens.
(Édition De Lollis, XX.)

Mais *aitan*, comme le latin *tantum*, pouvait, sans doute, avoir par lui-même cette valeur. *Aitan... com* signifie donc ici *seulement... que :* « le nom de Jausserande ne veut pas dire autre chose que... &c. »

11. Pour remplacer la leçon évidemment fautive *gai seran escos*, qui ne donne aucun sens & rompt la rime, nous proposons de lire *gai seran e sors*. Raynouard, en effet (*Lexique roman*, V, 268), au mot *sorger, sorzer*, mentionne une forme de participe passé *sors* = **sursus* pour *surrectus*, avec le sens de *exalté, relevé*, qui convient très bien ici. Il est vrai qu'aucun des deux exemples cités par lui n'est concluant. Dans le vers de Bertran de Born :

lo sors Enrics dis paraula corteza,

il est certain que *sors* n'est pas le participe de *sorzer*, mais la forme française correspondante au provençal : *saur*, roux, fauve. Nous avons là une allusion à la chanson française de *Raoul de Cambrai*, & *lo sors Enrics* n'est pas, comme le voudrait Raynouard, l'*élevé*, le grand Henri, mais Henri le Roux, que nous savons être un des héros de la chanson. (Cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 281.) Quant à l'autre exemple de Raimbaut de Vaqueiras, le vers cité ne se trouve pas dans tous les manuscrits. Le *Parnasse occitanien* (p. 71), qui reproduit la pièce *No m'agrad' iverns*, ne donne pas la strophe qui la contient. Mais Rochegude connaissait certainement le mot qu'il mentionne dans son *Glossaire* avec le sens de *élevé, relevé, exalté*. Enfin, Crescini (*Manualetto provenzale*) le relève dans son lexique & en donne un exemple certain, attesté par la rime :

qe si la cortz del Poi e lo bobans
e l'adreitz pretz dels lejals amadors
nom relevon, jamais non serai sors.
(Richaut de Berbesiu, *Atressi cum l'olifans.*)

Gauseranda. — Le biographe provençal ne connaissait sans doute pas plus que nous cette dame, qu'il appelle *Jauseranda del castel de Lunel*. Et il en était de même de Nostradamus, quoiqu'il lui invente une généalogie & la fasse « fille de Galserant ou Jausserant, prince de Frette & de Gaulcier, qu'estoit une des plus excellentes dames en prestance & beauté du corps. » En réalité, ni dans l'*Histoire des seigneurs de Lunel* de l'abbé Rouet, ni dans l'*Histoire de Lunel* de Millerot, on ne relève dans la famille seigneuriale de Lunel personne de ce nom. Il est vrai que le biographe se borne à dire qu'elle était *del castel de Lunel*, ce qui, dans la langue des biographies, signifie simplement

qu'elle était de Lunel. De même, la Béatrix de Lunel, chantée par Folquet de Marseille, ne figure pas non plus dans la généalogie de la famille seigneuriale. Faut-il admettre avec O. Schultz (*Zeitschrift f. rom. Philologie*, XV, p. 233) que notre *Gauseranda* n'est autre que *silh de Lunel* dont il est question dans le *planh* célèbre composé par Bertran d'Alamanon aux environs de 1237? Rien ne le prouve positivement. Il nous paraîtrait même plus vraisemblable de l'identifier a la dame de Lunel dont parle Blacasset dans sa chanson : *Si lo mal d'amor m'auci ni m'es noẓens.* Nous savons, en effet, que le même Blacasset connaissait notre *Gauseranda*, puisqu'il répondit à Montanhagol pour renchérir encore sur l'éloge qu'il en faisait. (Cf. *Appendice*, n° I.) Mais pas plus que notre poète il ne nous laisse deviner qui elle était.

14. *Esser de gran jauẓensa.* — Sur cette construction de *esser* avec *de*, cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 275. — L'idée se retrouve, presque sous la même forme, chez Jaufre Rudel :

> E mias sian tals amors
> Don ieu sia jauzens jauzits.
>
> (*Pro ai del chan essenhadors.*)

16. *Qui be l'enten.* — Sur cette construction, fréquente en provençal comme en ancien français, du relatif *qui* = latin *si quis*, & servant à former des propositions conditionnelles, cf. Diez, *Grammaire*, traduction française, III, 354, & Tobler, *Vermischte Beitraege*, p. 99.

17. Sur une mauvaise interprétation de ce vers, O. Klein (*Der Troubadour Blacasset*, Wiesbaden, 1887) avait cru pouvoir établir que la réponse que nous publions à l'*Appendice* n'était pas de Blacasset & que l'auteur en était l'*amics Guirautz*, du reste parfaitement inconnu, à qui s'adresse Montanhagol. Mais O. Schultz (*loc. cit.*) a fort bien montré que le manuscrit donnait & qu'il fallait lire *Guirautz Amics*. C'est le nom d'une grande famille de Provence, & *li savi de Proensa*, au lieu d'être une apposition à Guirautz Amics, se rapporte en réalité à ce qui suit. Montanhagol envoie sa pièce au noble seigneur, & met les sages, les gens habiles de Provence au défi de trouver une meilleure interprétation du nom de Jausserande. Son appel fut entendu, & c'est Blacasset qui se chargea de lui répondre par la pièce que nous avons. — Sur cette famille des Amics, cf. *Histoire générale de Languedoc*, III, 796, & VII, 128. En particulier, Duran Sartre de Paernas parle d'un Guiraut Amic (cf. *Un sirventes leugier & vernassal*); mais celui-là étant mort au plus tard en 1222, la chanson de Montanhagol était sans doute adressée à son fils, qui portait le même nom. Raimbaut de Vaqueiras l'appelle bien *Guiraudetz* Amics, mais ce n'était pas son vrai nom. Louvet cite, en effet (*Histoire de Provence*, I, 422), des lettres de l'empereur Frédéric par lesquelles il était

enjoint en août 1245 à « Pierre & à Giraud Amic de reconnaître ledit comte de Toloze duquel ils étaient vassaux. » Ce Giraut Amic est bien évidemment le même personnage auquel Montanhagol envoie sa pièce & dont O. Schultz (*loc. cit.*) trouve l'existence attestée de 1222 à 1244. — Sur ses rapports probables avec le comte de Toulouse & aussi avec le poète, cf. *Introduction*, p. 25.

18. Pour remplacer la leçon de *F*, qui n'est pas admissible, nous avons proposé de lire *si·ls platz*. Cet emploi de *·ls* = *los* comme datif pluriel masculin synonyme de *lor* = à eux, est assez rare, mais il y en a d'autres exemples. Cf. Appel, *Provenzalische Chrestomathie*, XIV, citant trois emplois de cette forme dont l'un se rapproche assez du cas présent :

> Us no s'en espaventa, ans lor agrada e·ls platz
> que fassan...

Entendensa a ici un sens légèrement différent de ceux qui lui sont attribués par Raynouard (*Lexique roman*, V, 236) : *avis, idée, pensée*, ou par Rochegude (*Glossaire occitanien*) : *avis, jugement, intelligence*. Dans le cas présent, il faut évidemment le traduire par : *façon d'entendre, explication*.

20. *Tan vuelh del nom que...* — Sur cette construction proleptique, cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 236, & de Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 259. Pour donner plus de relief au sujet de la proposition subordonnée, un des procédés employés est de le mettre par prolepse dans la proposition principale en le faisant précéder de la particule *de*. Nous aurons souvent l'occasion de relever des constructions analogues.

II

CHANSON

AR AB LO COINDE PASCOR

Cette pièce ne nous a été conservée intégralement que par les deux manuscrits *M* (f° 35 r°) & *e* (p. 248). — Deux autres, D^c (f° 260) & *F* (p. 156), sont d'accord pour reproduire la seconde strophe seule, qu'ils font précéder, comme d'un titre, du premier vers de la chanson.

L'examen du texte confirme encore ce groupement. *Me* ont la même lacune (v. 44) &, sauf quelques légères variantes de *e* (v. 30, 31, 38), offrent toujours le même texte : ils représentent donc la même tradition. Une autre est celle que représentent D^cF, comme le montrent leur accord, pour reproduire le même fragment & aussi des leçons à eux particulières (v. 19, 20). Ils remontent donc à un même original. Mais des leçons particulières à D^c, & en général fautives (v. 1, 15, 16, 20), nous prouvent qu'ils ne sont pas copies l'un de l'autre & que D^c représente un état du texte plus défectueux.

Le texte de *M* a déjà été publié par Mahn : *Gedichte der Troubadours*, n° 321, & celui de *F* par Stengel : *Die provenz. Blumenlese der Chigiana*, p. 56.

Ar ab lo coinde pascor,
Quan vei de bella color
Flors per vergiers e per pratz,
E aug chantar daus totz latz
Los auzeletz per doussor,
Vuelh far ab coindia
Chanso tal que sia

1 Era al cuide F; era al conuid de pastor D — 3 praz M — 4 laz M — 5 auzelhetz *e* — chanco M; chanzo *e*.

Plazens als enamoratz,
E a midons majormen
Que·m don' en trobar engenh.

Ben devon li amador
De bon cor servir Amor,
Quar amors non es peccatz,
Anz es vertutz que·ls malvatz
Fai bos, e·lh bo·n son melhor,
E met om' en via
De ben far tot dia;
E d'amor mou castitatz,
Quar qui·n amor ben s'enten
No pot far que pueis mal renh.

E pos tant a de valor
Amors, ben fan gran follor
Las dompnas on es beutatz,
Quar non amo los prezatz
Pos o conoisson en lor;
Quar pueis lor plairia
Jois, e cortezia,
E chans, e totz bels solatz;
Mas greu faran tan de sen
S' Amors no las i empenh.

Amors, de vos faz lauzor,
Qu'amar mi fatz la gensor;
Don mi suy tant aut pujatz
Que·l morirs neis m'es onratz,
Tant es de nobla ricor;

8 plazentz M — 10 engieinh M; engienh *e*.
12 bo D — 13 pecchatz F; pecatz *e* — 14 ez D — 15 meilhor Me; eill, meillor F; eill bo so meillor D — 16 e mec hom en pia deuia D — 19 qen amor DF — 20 reinh Me; no pot pois far DF; che m. reing D; qel mal reing F.
21 ha Me — 24 presatz M — 27 cortesia *e* — 28 bells Me; cans M; chanz *e* — 30 lai empeinh *e*; empeinh M.
31 laucor M; fatz laudor *e* — 32 faz, gencor M — 33 mi son Me — 35 lan Me.

E s'ieu joi n'avia,
Sai que non morria,
Anz viuria gen pagatz.
Si non l'ai, morrai breumen,
Qu'ieu l'am tan que·l cor m'estenh.

Qui ve la fresca color
De vos, bella, cui ador,
E·ls uelhs vairs, e·ls cilhs delgatz
. . . . . .
De natural resplandor,
Totz om pert feunia,
Qui·us esgar, amia.
E ieu, las, a cui mais platz,
Mueir, quan vei vostre cors gen,
D'enveia tan mi destrenh.

Fis pretz deschairia,
Si no·l sostenia
Le reis Castellans onratz,
Que fai totz sos faitz tan gen
Qu'en ren non cal qu'om l'ensenh.

43 hueilhs Me; cills M — 44 *Le vers manque dans* D *et dans* e. — 46 homs Me — 48 plaz Me — 50 destreinh Me.
51 prez M — 53 lo e — 55 lenseinh Me.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Cette chanson est la prière d'un amant dont les hommages n'ont pas encore été agréés. Pour triompher des hésitations de sa dame, il justifie l'amour, dont il fait l'éloge & il implore sa pitié pour les maux qu'il endure. Le printemps l'invite à chanter; il chantera pour les amoureux & pour son amie. Amour est un devoir, car il est la source de toutes les vertus. Aussi est-ce folie de mépriser l'hommage d'un amour sincère. Pour lui, il remercie Amour de lui avoir fait

aimer la dame de qui il attend son bonheur ou son malheur. — Ce qui fait l'intérêt de cette pièce, c'est de trouver dans le cadre tout traditionnel de la chanson d'amour des allusions au discrédit dans lequel étaient tombées les mœurs courtoises sous l'influence du clergé (vv. 21-30), & surtout (vv. 11-20) la théorie toute nouvelle de l'amour vertueux & chaste. (Cf. *Introduction*, p. 50.) Elle est adressée au roi de Castille, sans doute Alphonse X, comme les pièces X, XII & XIII, & paraît antérieure à son élection à l'Empire, ce qui nous a permis de la dater des années 1252-1257. Cf. *Introduction*, p. 28.

La forme métrique en est aussi curieuse. Elle se compose de cinq *coblas unissonans* & d'une *tornada*. La *cobla* se décompose en :

7 a 7 a 7 b 7 b 7 a 5 *c* 5 *c* 7 b 7 d 7 e

Mans (*op. cit.*, p. 101, n° 131) ne relève aucune autre pièce construite sur cette formule.

---

1. *Ar ab lo coinde pascor.* — C'est le début traditionnel d'un grand nombre de chansons d'amour. Dans une *cobla ornativa* le poète décrit le printemps, qui l'inspire. Un autre début, qui consiste à protester contre cet usage, est au moins aussi conventionnel.

Le mot *pascor*, qui désigne le printemps chez les troubadours, ne leur a pas survécu. Le sens propre n'est pas, comme le dit Raynouard, qui rattache *pascor* au latin *pascere*, « retour du pâturage ». (*Lex. rom.*, IV, 449.) *Pascor* est pour *tems pascor* « temps de Pâques », & représente le génitif latin * *paschorum*, au lieu de *pascharum*. La même formation se retrouve dans l'ancien français *pascor*, *pasqueur*, & dans le français moderne *chandeleur*. L'ancien provençal dit de même *candelor*, *martror* (la Toussaint, de * *martyrorum*, pour *martyrum*); qui s'est conservé sous la forme de *martrou* dans les patois actuels, *calendor* (Noël, de *calendorum*, pour *calendarum*) & même par une audacieuse analogie *nadalor* (Noël). — L'épithète *coinde*, appliquée à *pascor*, est de style chez les troubadours :

El coindes pascors floritz.
(B. de Born, *S'abrils.*)

2. *Flors de bela color.* — Construction très fréquente en provençal & qui consiste à déterminer un substantif à l'aide d'un second précédé de la particule *de*. Cf. *de natural resplandor* (*infra* 45); *fag d'agra-*

dansa (X, 47); *rei de pretz e d'onransa* (X, 56). Ces locutions jouent le rôle d'épithètes. C'est le point de départ de la construction *esser de*, dans lesquelles ces locutions sont de véritables attributs. Cf. *infra* 35, & la note à I, 14.

5. Ici, bien évidemment, *doussor* ne désigne pas, comme il le fait souvent, la douceur, le charme du temps nouveau, mais la douce impression, la joie que cause à tous les êtres le renouveau. C'est ce même sens que le mot a dans ce passage de B. de Born :

Quan la novela flors par el verjan
On son vermelh, vert et blanc li brondel
Per la doussor qu'eu sent al torn de l'an
Chant autresi com fan li autre ausel.
(*Quan la novela flors...*)

L'article est omis devant *doussor*, comme en général devant les noms abstraits accompagnés d'une proposition. Cf. un très grand nombre de locutions analogues : *per paor, per bontat, d'enveia...*, &c.

8. *Plazens als enamoratz.* — Ailleurs encore le poète destine sa chanson aux amoureux. (Cf. VIII, 4.) C'était une des conventions de la lyrique courtoise :

Ab tot mo sen d'amor faray
Vers amoros als fis enamoratz.
(Noulet et Chabaneau, *Deux manuscrits*, p. 44.)

9. *midons.* — Dans la même pièce il parle de la *gensor* (v. 32), de la *bela* (v. 42), de l'*amia* (v. 47). Nous retrouvons aussi dans d'autres pièces la *doussa amia* (VI, 2), la *dona* (VII, 41; IX, 17, 23, &c.), qu'il appelle aussi parfois *midons* (VI, 7, 8, 23; VIII, 58); mais il observe la discrétion qui était de règle chez les troubadours & ne nous laisse pas deviner qui elle était.

13. *amors non es peccatz.* — Le poète s'efforce de rassurer ceux qui, effrayés par les défenses du clergé, se détournent du culte d'amour. Nous retrouvons les mêmes idées chez des troubadours contemporains ou postérieurs, & surtout dans les *Leys* (I, 282 & *passim*) & le *Breviari d'Amor* (édit. Azaïs, 27 809 sq., 27 858 sq., &c.), qui ne tarissent pas sur le pouvoir moralisateur de l'amour.

14. C'était une formule toute faite & qu'on retrouve ailleurs :

Qu'amors fa·ls melhors melhurar
e ls plus malvatz pot far valer.
(Rambaut de Vaqueiras, in *Breviari*, 28 121 sq.)

Qu'amor melhural melhor
e l'aut auss' el gensor gensa.
(Gaucelm et B. Gaucelm, in *Parnasse Occitanien*, 363.)

15. *e·lh bo·n son melhor.* — *·n* = *en*, comme très fréquemment en ancien provençal, ne se rapporte à aucun antécédent précis. On pourrait peut-être le rapporter à *vertatz*, mais c'est plutôt l'idée générale de la phrase qu'il représente : *par le fait qu'ils aiment* ils deviennent meilleurs.

18. *E d'amor mou castitatz.* — C'est la formule qui résume le plus nettement la nouvelle doctrine d'amour que représente Montanhagol. Cf. *Introduction*, p. 50.

20. *que puois mal renh.* — Nous considérons *que* comme la conjonction, & donnons à *renh* comme sujet *qui s'enten en amor :* « Celui qui a mis son cœur en amour ne peut faire que dans la suite il agisse mal, c'est-à-dire qu'il déshonore son amour. »

21. Sur cette idée, que les dames ont tort de ne plus vouloir aimer, le poète reviendra plusieurs fois. (Cf. VI, 15; VII, 25 sq., 33 sq.; IX, 1, sq.) Aussi bien s'agit-il pour lui de combattre l'effet des défenses du clergé. Cf. *Introduction*, p. 49.

25. *Pos o conoisson en lor.* — Bien évidemment, *o* ne se rapporte à aucun antécédent précis. Il représente seulement l'idée contenue dans *prezatz*. « Les dames n'aiment pas les hommes de cœur, alors pourtant qu'elles *le* connaissent, c'est-à-dire qu'elles les connaissent pour tels. »

29. *Tan de sen* = tant de raison, & par suite : *chose si raisonnable.*

33. *Don* = par suite de quoi.

34. C'est à tort qu'au lieu de *morirs* Mahn avait lu, dans *M*, *moritz*. Folquet de Romans dit de même :

> Qu·en tal ai mes mon cor
> C'onors m' er si lai mor.
> (Édition Zenker, V, 16-17.)

39. *Si no l'ai.* — A remarquer l'emploi du pronom se rapportant à un antécédent indéterminé : *joi.*

40. *Estenh* a pour sujet la proposition précédente. Dans l'usage actuel, on l'exprimerait à nouveau par un démonstratif : *aco*, *aisso*, &c.

41. Ce sont les traits dont se sont toujours servis les troubadours pour louer la beauté de leurs dames :

> E·ls sieus belhs uelhs e sa fresca color.
> (B. de Ventadorn, *Quan la fuelha...* et *Quan erba vertz.*)
>
> E siei bel oill e sa fresca colors.
> (Pistoleta, *Sens et sabers...*)

43. E. Levy (*Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I, 252) cite, entre autres exemples, ce passage de Montanhagol pour établir que le sens de *cilhs* n'est pas, comme l'indique Raynouard (*Lex. Rom.*, II, 396), *cil, poil des paupières*, mais bien *sourcil.*

46. *Totz om.* — Légère anacoluthe qui s'explique par le mouvement même de la pensée. *Totz om* est destiné à reprendre le sujet que les propositions incidentes pouvaient faire oublier.

48. *Mais* a ici le sens d'un superlatif. Il signifie : plus *qu'à aucun autre.*

50. A la rigueur, le sujet de *destrenh* pourrait être *cors*, mais la comparaison avec la construction de *estenh* au vers 40 doit nous faire préférer une autre explication. Ici encore c'est l'idée exprimée par la proposition précédente qui est sujet de *destrenh :* « Je meurs quand je vois votre corps gracieux; tout *cela* m'oppresse de désirs. »

53. La comparaison avec les pièces X, XII, XIII nous permet de supposer que ce *reis Castellans* est Alphonse X. De plus, l'éloge qui est fait ici de lui se retrouve ailleurs presque identique :

E vos fazen rics faitz, e cars, e bos
Sabetz lo luec, senher, onrar e vos.
(XIII, 51-52.)

III

SIRVENTES

BEL M'ES QUAN D'ARMATZ AUG REFRIM

Nous publions la pièce d'après l'unique manuscrit *C* (f° 262).

Elle avait déjà été publiée par Raynouard, *Choix de poésies*, IV, 212, dans le *Parnasse occitanien*, p. 278, et par Milà y Fontanals, *De los trovadores en España*, p. 174.

Bel m'es quan d'armatz aug refrim
De trompas, lai on om s'escrim,
E trazon prim l'arquier melhor
Nostri e lor,
E vey de senhas bruelha :
Adoncx trassalh
Cor de vassalh,
Tro que sos cors s'erguelha.

Coms de Tolza, on plus esprim
Los ricx, vos vey de pretz al cim;
E vuelh qu'aissi·m don Dieus s'amor
Com part l'aussor
Vostre ricx pretz capduelha,
Sol qu'a un talh
Qui ara·us falh
May ab vos no s'acuelha.

1 uey refrim — 4 ellor — 5 bruella.
9 com — 12 lauzor — 13 ric.

La Marcha, Foys e Rodes vim
Falhir ades als ops de prim;
Per qu'ieu·ls encrim de part onor
E de valor,
Don quasqus si despuelha,
Qu'en tal sonalh
An mes batalh
Don non tanh pretz los vuelha.

Jamais no cug que·s desencrim,
Quar trop s'a levat pejor crim
Que·l de Caïm om qui l'amor
Del ric senhor
De Toloz' era·s tuelha;
Quar qui defalh,
Ni a senhor falh,
Greu er que no s'en duelha.

Si·l reys Jacmes, cuy no mentim,
Complis so qu'el e nos plevim,
Segon qu'auzim, en gran dolor
Foran ab plor
Frances, qui qu'o desvuelha;
E quar defalh,
Qu'ades no salh,
Totz lo mons lo·n reiruelha.

Engles, de flor
Faitz capel o de fuelha.
No·us detz trebalh,
Neis qui·us assalh,
Tro qu'om tot vos o tuelha.

28 delh.
33 rey iacme — 34 quelh.
42 capelh.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Ce *sirventes* se rapporte à la révolte de 1242. Il nous dit les espérances que le patriotisme méridional mit alors en Raymond VII, & surtout l'indignation que soulevèrent ceux qui ne vinrent pas à son aide. (Cf. *Introduction*, p. 43.) Le poète se réjouit de la guerre qui vient d'éclater. Il admire le vaillant comte de Toulouse & l'engage à se souvenir de ceux qui l'ont trahi. Plusieurs ont fait défection & ils auront à s'en repentir; le roi d'Aragon a manqué à ses promesses & s'est déshonoré aux yeux du monde; les Anglais, enfin, restent inactifs & sont menacés de perdre tout ce qu'ils possèdent en France. La pièce est écrite pendant la lutte même, & les allusions qu'elle contient nous ont permis de la dater, presque avec certitude, des mois d'août et de septembre 1242. Cf. *Introduction*, p. 26.

La forme métrique en est calquée sur celle de la chanson d'Arnaut Daniel : *Chanson doil mot son plan e prim*. Elle en reproduit la disposition des vers, les rimes, &, ce qui n'est certainement pas le fait du hasard, trente & une fois sur cinquante (rimes finales ou rimes intérieures), le mot qui est à la rime dans la pièce de Montanhagol s'y trouve dans celle d'Arnaut Daniel. La seule différence entre les deux, c'est que la chanson de ce dernier est construite en *coblas doblas*, les strophes rimant de deux en deux, au lieu que les cinq strophes de notre *sirventes* sont *unissonans*. Quant à la strophe elle-même, Maus (*op. cit.*, p. 99, n° 73) la décomposait en :

8 a 8 a 4 a 4 b 4 b 6 c 4 d 4 d 6 c

formule assez curieuse & dont il ne relevait pas d'autre exemple en dehors de la pièce de Arnaut Daniel. Mais il nous paraît préférable de reconnaître dans le troisième vers de chaque strophe, comme dans les pièces VII & IX, un vers *empeutatz* de huit syllabes (4 + 4), dont la première partie rime avec la fin du vers précédent. (Cf. *Leys d'Amors*, I, 122 & 126.) Par là, nous ramenons la strophe à :

8 a 8 a 8 b 4 b 6 c 4 *d* 4 *d* 6 c

formule plus simple dont, il est vrai, Maus (*op. cit.*, p. 102, n° 171) ne donne qu'un exemple en vers de sept syllabes, mais qui est un des trois systèmes de *coblas crotz-caudadas* mentionnés par les *Leys*. (I, 242-244.)

---

1. *Bel m'es quan.* — Un des débuts les plus fréquents de chanson ou de *sirventes : Bel m'es quant aug lo resso* (P. de Bergerac); *Bel m'es quant en vei la brolha* (B. de Ventadorn); *Bel m'es quan la rosa floris* (P. d'Auvergne); *Bel m'es quan l'erba reverdis* (R. Vidal), &c. Trois pièces du même Marcabru commencent de même : *Bel m'es quan la rana chanta ; Bel m'es quan son li fruit madur ; Bel m'es quan s'aẓombral treilla.*

Bel, employé ici comme neutre, forme avec le verbe *es* une locution impersonnelle d'un emploi fréquent & dont on a des analogues : *bon m'es, greu m'es,* &c. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 181.

Sur cet emploi de *quan* = *que*, servant à introduire une proposition subordonnée, cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 244.

d'armatẓ. — La correction de Raynouard : *d'armas*, est inutile. Il entendait, sans doute, *refrim d'armas.* Mais, en réalité, il faut entendre *refrim de trompas* & admettre qu'il y a là une construction un peu irrégulière, qui s'explique par le mouvement même de la pensée : « Quand j'entends, *venant des hommes d'armes, chez les hommes d'armes,* sonner les trompes. »

aug refrim. — Nous corrigeons la leçon de *C : uey refrim,* d'après la table même du manuscrit qui donne bien *aug* & qui a été dressée d'après les sources de *C.* (Cf. Groeber, *Liedersammlungen der Troubadours,* § 95.) Que le manuscrit ait pu donner la leçon *uey*, c'est ce que l'on comprend, si l'on admet qu'en provençal, comme dans presque toutes les langues, il a pu y avoir souvent échange entre les termes désignant les perceptions de la vue & ceux qui expriment celles de l'ouïe. Cf. Canello, *Arnaldo Daniello*, p. 200.

refrim. — Raynouard (*Lex. Rom.*, III, 388) donne le mot comme une forme secondaire de *refranh* & le rattache à la racine *franher.* Et, sans doute, il est certain que *refranh* & *refrim* ont parfois des sens assez voisins, mais ils sont d'origines toutes différentes : *refrim* se rattache à *fremir,* & l'on s'explique que du sens primitif de *frémir* on soit arrivé à celui de *son, bruit.*

2. Aux acceptions données par Raynouard (*Lex. Rom.*, III, 156) pour le verbe *escrimir :* « escrimer, exercer, garantir », il faut ajouter, comme le montre cet exemple de Montanhagol, celui de *se battre, combattre.*

3. *prim.* — Raynouard, citant ce vers (*Lex. Rom.*, IV, 643), le traduit : « tirent *menu* les archers meilleurs. » Il faut, croyons-nous, entendre *prim* un peu autrement : d'une façon menue *et serrée, à traits pressés.*

l'arquier melhor. — Dans la langue moderne, pour construire l'ad-

jectif au superlatif après le substantif, on devrait le faire précéder de l'article : *li arquier li melhor*. Mais, en ancien provençal comme en ancien français, le superlatif postposé à son substantif déjà précédé de l'article reste généralement sans article. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 8.

4. *Nostri e lor* = les nôtres & les leurs, c'est-à-dire ceux de l'ennemi. Peut-être est-ce une locution toute faite qui signifie : *des deux côtés, dans les deux camps.*

5. *E vey de senhas bruelha.* — A rapprocher de cette heureuse image le passage de *Girart de Roussillon :*

> Cil guident lor ensegnes per bruel fraisnin :
> Ce n'en est autres bruelz qu'en vos devin
> Les flors des fraisnes furent fer acerin
> Enseignes de cendaz e d'aucassin.
>
> (Ms. d'Oxford, v. 2662 sq., édit. Foerster.)

L'expression d'un pareil goût pour la guerre & les combats a servi de début à plus d'un autre *sirventes*. Cf. B. de Born, *No posc mudar un chantar non esparja ;* Bonifaci Calvo, *Bel m'es lo retins el critz ;* B. de Rovenhac, *Bel m'es quan vey pels vergiers & pels pratz ;* Peire de Bergerac, *Bel m'es cant aug lo resso*, &c.

8. *Tro que* = ordinairement *jusqu'à ce que* a ici un sens un peu différent : *au point... que.*

sos cors. — Sur ces expressions périphrastiques formées avec *cors* & l'adjectif possessif qui, en ancien français & en ancien provençal, remplacent le pronom personnel *mos cors* = je, moi ; *sos cors* = il, lui, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 59 ; Tobler, *Vermischte Beitraege*, p. 27, & Stimming, *Bertran de Born*, p. 265.

9. *Coms de Tolza.* — Raymond VII, le vaincu du traité de Paris, qui, gagné par les sollicitations d'Hugues de Lusignan, comte de la Marche, & par la promesse d'épouser sa fille, venait de se laisser entraîner à une révolte ouverte contre le roi de France. — Sur la forme *Tolza*, cf. I, 6, & la note.

10. *on plus esprim... vos vey.* — Dans les phrases comparatives introduites par *on, com, aissi com*, la construction régulière veut que le comparatif soit exprimé dans les deux propositions. C'est la seule que semble connaître Diez (*Grammaire*, trad. franç., III, 365) ; nous en avons plusieurs exemples dans notre poète. (Cf. IX, 16 ; XI, 2 & 18.) Mais le comparatif peut aussi n'être pas exprimé dans la phrase dé-

monstrative, & Stimming (*Bertran de Born*, p. 251) en cite plusieurs exemples assurés auxquels nous ajoutons les deux suivants :

Quar on plus vos faran parven
Queus amon de cor vertadier
Adonc vos cujon descazer.
(Daude de Pradas, *En un sonet gai...*)

Vida e pretz qu'om ve de folha gen
On plus aut son, cazon leugieramen.
(Folquet de Marseille, *Oimais noi conosc razo...*)

Dans le cas présent, cette construction s'explique d'autant mieux qu'en réalité l'expression *al cim de pretz* a bien la valeur d'un comparatif.

esprim. — Raynouard (*Lex. Rom.*, IV, 623) ne donne pour le verbe *esprimir, exprimir*, que le sens primitif : *exprimer, presser.* L'exemple présent de Montanhagol nous prouve que le mot avait pris le sens voisin de *tâter*, &, au figuré, celui de *éprouver, examiner.*

10. *al cim de pretz.* — Formule d'éloge, courante chez les troubadours & qu'on retrouve ailleurs :

Quar etz de pretz al sim
En la plus alta sima.
(R. de Miraval, *Aissi·m ten amors franc.*)

11. *aissi... com* = aussi vrai que. Formule très fréquente & qui sert parfois a donner à la pensée un ton ironique. Cf. IV, 40-41.

12. *part l'aussor.* — Raynouard & Rochegude conservent la leçon du manuscrit : *part lauzor*, & Tourtoulon (*Jacme I le Conquérant*, II, 66), citant ce passage, traduit : « aussi certainement que votre renommée s'élève au milieu des louanges. » Mais c'est donner au mot *part* un sens qu'il n'a pas. Il signifie : *par delà, au-dessus*, & précède souvent un superlatif. (Cf. *part la gensor, part las melhors*, &c.) La correction *l'aussor* est d'autant plus naturelle qu'elle s'accorde très bien avec *capduelhar*, qui, lui aussi, évoque l'idée de hauteur.

13. Le verbe *capdolhar* ne se trouve pas dans Raynouard. Il ne donne que le substantif *capduelh* (*Lex. Rom.*, II, 324), avec le sens ordinaire de *château, donjon.* Il semble pourtant admettre l'existence d'un sens figuré : *cime, hauteur*, mais il n'en donne qu'un exemple. C'est ce sens que nous retrouvons dans le verbe *capdolhar* qu'enregistre E. Levy (*Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I, 204) & dont il cite, outre ce passage, plusieurs exemples attestant tous le sens de : *se dresser, s'élever.*

14. *a un talh.* — Raynouard, au mot *dalh, talh* (*Lex. Rom.*, III, 2), donne, à côté des sens primitifs : *taille, coupe, tranchant*, un sens

figuré : *façon, forme*. Mais il ne donne pas d'exemple de la locution *a un talh*. Il faut, croyons-nous, la rapprocher de plusieurs expressions citées par Mistral (*Trésor dou Felibrige*, au mot *tai*) : *a tai, d'a tai, a bel tai, tout à tal*, &c., avec le sens de : à tranches, à gros morceaux, en masse, sans choix, indistinctement, &c. Ces derniers sens paraissent convenir à l'expression *à un talh*. Montanhagol prie Raymond VII de ne pas, plus tard, admettre dans son amitié ceux qui l'ont trahi, *sans mettre de différence* entre eux et ses vassaux fidèles.

16. *ab vos*. — Raynouard lit *ab nos*, & Rochegude *ab vos*. Les deux offrent un sens satisfaisant. Il nous semble pourtant qu'à lire *ab vos*, on est plus près de l'intention du poète qui, au vers précédent, s'adresse spécialement à Raymond : l'avertissement & le conseil restent ainsi plus directs. Ailleurs encore, le poète fait allusion au caractère faible du comte qu'il paraît bien connaître. Cf. IV, 47.

S'acuelha. — Raynouard (*Lex. Rom.*, II, 434), au mot *acuelhir*, *aculhir* ne cite pas la forme pronominale. Elle est enregistrée par E. Levy (*Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I 18) qui la traduit par *sich begeben* = se rendre à, aller. C'est un sens un peu différent que le mot a ici. Il signifie, sans doute, *aller vers*, mais surtout *se réunir avec*, *s'unir* d'amitié, & est ici synonyme de *devenir ami*.

17. *La Marcha*. — Hugues V de Lusignan, comte de la Marche (1219-1249), l'époux de l'ambitieuse Isabelle, mère de Henri III d'Angleterre & le véritable instigateur de la révolte de 1242. Il s'assura l'appui des seigneurs du Midi en promettant à Raymond VII la main de sa fille. Mais dès les premiers succès des Français, surtout après la bataille de Taillebourg, il engagea des négociations avec le roi de France & fit sa soumission le 26 juillet 1242. Il promettait entre autres choses d'aider le roi à soumettre le comte de Toulouse. A son exemple, la plupart des seigneurs du Poitou & de la Saintonge déposèrent les armes & dès les premiers jours d'août. Cf. Bémont, *Campagne du Poitou*, in *Annales du Midi*, V, pp. 289 & suiv.

Foys. — Roger IV, comte de Foix (1241-1265). Il avait adhéré à la coalition &, par un traité du 5 avril 1242, s'était uni à son suzerain, le comte de Toulouse, contre le roi de France. Il fut cependant des premiers à l'abandonner. Le 5 octobre 1242, il alla même jusqu'à se tourner contre lui : il le défia & se déclara vassal immédiat de la couronne. C'est en cette qualité qu'en janvier 1243 il prêta hommage au roi, à Montargis. Mais avant d'en venir à cet éclat, il s'était retiré de la coalition & avait entamé des pourparlers avec Louis IX, à l'insu de Raymond.

Rodes — Hugues IV, comte de Rodez (1227-1274). Lui aussi, il était le vassal du comte de Toulouse & traita cependant à son insu avec le

roi de France. Les commissaires royaux allèrent recueillir son hommage en janvier 1243.

19. *de part.* — Raynouard (*Lex. Rom.*, IV, 433) rattache bien à tort cette locution à la préposition *part :* au delà, au-dessus & l'explique comme une préposition composée. Plus tard, dit-il, *de par* remplaça *de part.* Mais, en réalité, l'une n'est que la déformation de l'autre, & dans *de part* il n'y a pas deux prépositions, mais une préposition & un substantif : *de part* = *de* [la] *part,* signifie bien évidemment : de la part de, au nom de.

de part onor & de valor. — La même locution nous montre réunies les deux façons de construire le complément déterminatif, en ancien provençal comme en ancien français. La première, la plus ancienne, consiste à juxtaposer au déterminé le déterminant au cas régime sans l'intermédiaire de la particule *de;* la seconde les réunit à l'aide de cette particule. — *Onor* & *valor*, comme souvent ailleurs, sont personnifiés & dès lors construits sans article.

21. *Quasqus* = chacun, non au sens indéterminé *de tout le monde,* mais au sens distributif : *chacun d'eux*, chacun des trois seigneurs en question.

22-23. *en tal sonalh an mes batalh.* — C'était là sans doute une façon de parler courante au moyen âge (cf. Stoessel, *Bilder und Vergleiche der altprovenz. Lyrik*, p. 29), à moins que ce ne soit une réminiscence de Bertran de Born :

> Guilhems de Gordo, fol batalh
> Avetz mes a vostre sonalh.
> (*Un sirventes on motz...*)

Le sens de ce passage est clair, & Appel (*Provenz. Chrestomathie*, au *Glossaire*) traduit avec raison : *Vous avez commis une folie.* Peut-être cependant y a-t-il une nuance de plus à distinguer. On dit, d'une façon assez semblable, dans la langue familière : *attacher le grelot,* quand on veut exprimer que l'on a *commencé* à parler d'une chose. N'y a-t-il pas la même nuance dans l'expression de B. de Born & dans celle de Montanhagol : « Vous *venez* de commettre une folie... Vous *venez* de faire une telle action, &c. »? Remarquons, de plus, qu'en effet dans la pièce de Montanhagol il s'agit de faits tout récents.

24. *tal... don* = tel... que, à cause de lui. — *non tanh* = il ne convient pas, &, par extension : il ne se peut. — *tanh los vuelha.* Sur l'ellipse de la conjonction *que*, très fréquente en provençal, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 313.

26. *s'a levat.* — Au lieu des formes passives, les verbes pronominaux emploient pour leurs temps composés les formes de *avoir*, quand le pronom réfléchi a la valeur non d'un accusatif, mais d'un datif. Cf.

Stimming, *Bertran de Born*, p. 260, renvoyant à Tobler, *Dis dou vrai Aniel*, p. 29.

27. *Que·l de Caïm.* — Comparaison que l'on retrouve chez d'autres troubadours. Cf. Stoessel, *Bilder und Vergleiche*, p. 49. — *·l* = *lo*, « celui ». Nous avons ici un exemple de l'emploi assez rare de *lo* comme pronom démonstratif.

29. *om qui l'amor... era·s tuelha.* — Il semblerait qu'au lieu du subjonctif on dût avoir ici l'indicatif, mais l'on sait combien sur ce point la syntaxe des troubadours est déconcertante. Levy (*Bertolome Zorzi*, pp. 85, 86 & 88) nous donne de nombreux exemples de subjonctifs remplaçant des indicatifs & inversement. Peut-être cependant le subjonctif s'explique-t-il dans cette proposition relative comme dans les propositions latines, où il exprime non une qualité réelle, mais une possibilité, une capacité de, &c.; *qui* étant alors synonyme de *talis ut*. Pour cela, il faut considérer que *om qui* ne se rapporte pas à ce qui précède & à la trahison des trois comtes, mais que Montanhagol pense à tout homme qui peut être capable d'agir de même. *Om qui* ayant une valeur générale & s'appliquant au possible doit dès lors être construit avec le subjonctif.

31. *Falh*, comme au vers 15, signifie : manquer à ce que l'on doit à quelqu'un, commettre une faute à son égard, l'offenser. Dans cette acception, il se construit souvent avec des propositions comme *vas* (VIII, 31), *endreg* (XIII, 32), mais cet exemple & celui du vers 15 nous montrent qu'on peut le construire directement avec le datif.

32. *Greu er.* — Sur cette locution impersonnelle, cf. la note du vers 1.

33. *Si·l reys Jacmes.* — Jacques I le Conquérant, roi d'Aragon (1213-1276). Pas plus que le roi de Castille & que Thibaut, roi de Navarre, sur l'appui de qui les révoltés avaient compté, il n'avait pris les armes, & c'est ce que Montanhagol lui reproche comme une trahison.

35. *Segon qu'auzim* doit se rapporter à ce qui précède. C'était, en effet, un bruit qui courait que le roi d'Aragon viendrait à l'aide. De bonne foi ou non, Raymond VII l'avait laissé croire, afin de triompher des hésitations du roi d'Angleterre. Mais, en réalité, Jacques I n'avait pas formellement adhéré à la ligue. (Cf. Tourtoulon, *Jacme I*, t. II, p. 63 sq.) Malgré Philippe Mousket, qui, parlant de la coalition de 1242, dit que

> le roi d'Arragone en estoit
> . . . . . .
> et le roi de Navarre aussi,

il est a peu près certain qu'à aucun moment ni l'un ni l'autre n'en firent partie. Ils ne sont pas cités par Guillaume de Puy-Laurens (chap. XLV), qui mentionne tous les autres alliés de Raymond VII, &

Le Nain de Tillemont (*Hist. de S. Louis*, édit. de la *Société de l'Hist. de France*, II, 473) nous dit expressément qu'après la pacification générale le roi d'Aragon n'ayant pas rompu la paix, Louis IX & Jacques I n'eurent pas à faire de nouveau traité. Milá y Fontanals (*Trovadores en España*, p. 173) croit cependant qu'il y avait eu une entente entre Jacques & Raymond VII lors de l'entrevue de Montpellier (juin 1241). Il faudrait admettre qu'ils ont eu l'idée de la coalition avant le comte de la Marche lui-même, puisque c'est seulement en octobre 1241 que Raymond VII s'allie avec Hugues de Lusignan. Or, nous savons que la première idée de la révolte appartient à celui-ci & qu'il en fut l'organisateur. Mais, de plus, il ne fut pas question à l'entrevue de Montpellier d'une alliance offensive contre le roi de France, & l'on ne s'y occupa, semble-t-il, que du divorce de Raymond. Il est possible, & même probable, que Raymond chercha à s'assurer l'appui du roi d'Aragon. Il dut se flatter de l'obtenir, mais ne l'obtint pas. Jacques avait trop à faire ailleurs : il lui fallait achever la pacification de Valence & triompher des difficultés que lui créait son propre fils & l'hostilité de son gendre, l'héritier de Castille, le futur Alphonse X.

36. *Foran ab plor.* — *Esser* est ici construit avec *ab*, comme nous l'avons vu plus haut avec *de*. (Cf. les notes à I, 14, & II, 2.) Comme *de*, *ab* peut aussi servir à déterminer un substantif : *bona dompna ab bel cors bel estan.* (IX, 9.) Ici, comme souvent ailleurs, la conjonction *et* est omise entre les deux compléments *en gran dolor* & *ab plor*. Cf. Appel, *Provenz. Inedita*, p. xxx.

37. *Frances.* — Ailleurs encore, il invoque l'appui de Jacques contre les Français. (Cf. V, 15 sq.) Dans un *sirventes* inspiré par les mêmes événements, Duran Sartre de Paernas blâme & regrette de même l'abstention du roi d'Aragon :

Tos temps serai malvolens et enics
Al rei Jacme qar mal tenc sos afics
Qe·l sagramentz qe·l fes fon inois e trics.
. . . . . .
. . . . . .
E·l seu secors foram ric e estort
E desconfig Frances e pres e mort.

(*En talent ai*, in Mahn, *Gedichte*, 56.)

qui qu'o desvuelha. — Une de ces formules toutes faites, très fréquentes chez les troubadours & qui finissent tant bien que mal le vers. Cf. *qu'ieu o sai* (IV, 11); *cui que plassa o greu sia* (VIII, 58).

38. *E quar.* — En provençal comme en italien, la proposition secondaire commençant par *e quar* & exprimant le motif précède souvent la proposition principale. Cf. De Lollis, *Sordello di Goito*, p. 260.

40. Un autre troubadour, jugeant sévèrement cette trahison de Jacques, l'appelle

lo flacs reis cui es Arago.

(Boniface de Castellane, *Era pueys.*)

41. Dans le *sirventes* déjà cité de Duran Sartre de Paernas, le roi anglais est lui aussi pris à partie pour son inaction. Le poète envoie ses vers :

al rei engleis ques hom ten per badoc
quar suefra aunitz qom del sieu lo descoc.

& de même B. de Rovenhac dira :

que par sia adurmitz
qu'elh rey franses li tolh en plas perdos
Tors et Angieus e Normans e Bretos.

(*Ja no vuelh do.*)

En réalité, Henri III, qui n'était intervenu qu'à contre-cœur & sur l'assurance formelle de l'appui des rois espagnols, avait été très découragé en voyant qu'ils n'avaient pas pris les armes. Il s'en plaignit vivement au comte de la Marche, la veille de Taillebourg. Les succès des Français achevèrent de le démoraliser. Il se retira à Blaye, puis à Bordeaux. Il s'occupa, dès lors, de négocier avec Louis IX. Raymond vint à Bordeaux pour l'encourager à la résistance : un nouveau traité fut conclu, par lequel ils s'engagèrent à ne pas traiter l'un sans l'autre avec le roi de France & à continuer la guerre (28 août 1242). Mais ce traité resta sans effet : Henri III ne reprit pas l'offensive & attendit que Louis IX eût agréé ses propositions de paix. Cf. Bémont, *loc. cit.*

42. *de flor faitz capel.* — Ici, bien évidemment, l'expression doit s'entendre au figuré & signifie : amusez-vous, réjouissez-vous. Il faut voir dans ce conseil ironique une allusion à la vie de plaisirs que Henri III menait à Bordeaux, dépensant ainsi l'argent apporté pour la guerre. Cf. Tourtoulon, *op. cit.*, II, 68.

44. *Neis qui.* — La présence de *neis* rend plus claire encore la valeur de *qui* = *si quis*, pas même si l'on. Cf. la note à I, 16.

45. *tro qu'on tot vos o tuelha.* — Ni Raynouard; ni Diez n'expliquent cet emploi assez particulier du pronom *o*. Si on rapproche de ce vers des locutions usitées dans la langue moderne, comme : *o a tot manjat, o a tot perdut*, qui signifient : « il a mangé, il a perdu *tout ce qu'il avait, tout son bien*, » il semble que le pronom *o* à la fois renforce *tot* et le détermine. Ici, le sens est bien évidemment : « jusqu'à ce qu'on vous enlève *tout ce que vous possédez*. » La menace du poète resta sans effet : la peste se mit dans l'armée de Louis IX et, malade lui-même, il dut revenir sur ses pas. Mais Henri III ne songea pas à en profiter pour reprendre l'offensive, et l'on comprend que Raymond VII, découragé par tant de défections, se soit décidé à faire lui-même sa paix avec le roi de France (20 octobre 1242).

IV

SIRVENTES

DEL TOT VEY REMANER VALOR

Cette pièce se trouve dans les trois manuscrits : *C* (f° 260 v°), *R* (f° 54) & *F* (p. 156). Ce dernier, toutefois, ne contient que les strophes II & III.

Il n'y a pas entre le texte de *C* & celui de *R* de différence radicale. A première vue, *R* paraît inférieur par des fautes à la rime (vv. 1, 23, 28, 33, 34, 46) & par des leçons mauvaises ou même inintelligibles (vv. 6, 12, 21, 33, 35, 47); mais, en réalité, il donne parfois la bonne leçon contre *C* (vv. 4 & 5 de chaque strophe, & vv. 14, 20, 27, 36, 43). Aussi peut-on leur attribuer une autorité à peu près égale & les considérer comme remontant plus ou moins directement à un même manuscrit. A eux deux s'oppose *F*; deux fois : vv. 12 (*de res fai*) & 35 (*ja*) il se rencontre avec *R*, mais le plus souvent il se distingue de l'un & de l'autre par des leçons à lui propres (vv. 13, 15, 18, 28, 29, 31, 32-33, 35 & 36).

La pièce a été déjà publiée par Raynouard (*Choix de poésies*, IV, 335) & le texte de *F* par Stengel, *Die provenz. Blumenlese der Chigiana*, p. 57.

DEL tot vey remaner valor,
Qu'om no·s n'entremet sai ni lai,
Ni non penson de nulh ben sai,
Ni an lur cor mas en laor.
E meron mal clerc e prezicador,
Quar devedon so qu'az els no·s cove,

1 ualer, say ni lay R — 3 pessa, be, say R — 4 lor R; laors C — 5 clergueprezicador R.

Que om per pretz no do ni fassa be.
E om que pretz ni do met en soan,
Ges de bon loc no·lh mou, al mieu semblan.

Quar Dieus vol pretz e vol lauzor;
E Dieus fo vers om, qu'ieu o sai,
E om que vas Dieu res desfai,
E Dieus li a fag aitan d'onor
Qu'al sieu semblan l'a fag ric e major
E pres de si mais de neguna re,
Doncx ben es fols totz om que car no·s te.
E que fassa en aquest segle tan
Que sai e lai n'aya grat, on que·s n'an.

Ar se son faitz enqueredor
E jutjon aissi com lur plai.
Pero l'enquerre no·m desplai,
Anz me plai que casson error
E qu'ab bels digz plazentiers, ses yror,
Torno·ls erratz desviatz en la fe,
E qui·s penet, que truep bona merce,
E enaissi menon dreg lo gazan
Que tortz ni dregz no perdan so que y an.

Enquer dizon mais de folor
Qu'aurfres a dompnas non s'eschai.
Pero si dompna piegz no fai,

8 e hom que pretz ni met en soan C — 9 nol mou CR; meu R.

10 qar deus volc precz F — 11 deus F; fon R — 12 de res falh R; e pos homs a deu de res fai F — 13 la fait CR; ni deus la faich F; aitant FR; donors C — 14 qual sieu semblan a fagz ricx et maiors C; fayt R; fait F — 15 apres de se sobre tot autra re F; dessi C; mays R — 16 folhs C; folz F; aqest F — 18 qe naia prez sai e lai on que san F; say e lay R.

19 fayt R — 20 quan lur plai C; aisi, play R — 21 nonz desplay R — 22 play R; errors C — 23 ses yra R; e quap belhs C; ditz R; yrors C — 24 tornon lerrat desuiat R — 26 guazanh R — 27 tort ni dreg C; dreg R; noy perdan C.

28 Enquers CR; enqer F; de folor *manque dans* R; maior follor F; folhor C — 29 qe fres a dompna F; a dona, seschay R — 30 pero sil dompna piez F; pieitz R.

Ni·n leva erguelh ni ricor,
Per gent tener no pert Dieu ni s'amor.
Ni ja nulhs om, s'il estiers be·s capte,
Per gent tener ab Dieu no·s dezave;
Ni ja per draps negres ni per floc blan
No conquerran ilh Dieu, s'alre no y fan.

Tug laisson per Nostre Senhor
Nostre clerc lo segle savai,
E no pessan mas quan de lai.
Aissi·ls guart Dieus de dezonor
Cum els non an ni erguelh ni ricor,
Ni cobeytatz no·ls enguana ni·ls te,
Ni no volon re de so bel qu'om ve :
Res no volon, pero ab tot s'en van,
Pueys prezon pauc qui ques i aja dan.

Sirventes, vay al pro comte dese
De Toloza; membre·lh que fag li an
E guart se d'els d'esta ora enan.

31 ni non ha orgoill F; ricors C — 32 dieus CR; deu F; samors C — 33 silh C; sol estiers bes captenh R; nulh R — 34 dezavenh R — *Les vers 33-34 sont intervertis dans* F *qui donne :* ni negus hom ab deu nos desave || per gen tener sol don e fassa be. — 35 ne ylh per C; ni ja ilh per draps negres ni per flocx blancx R; qe ja per drap nigre ni per floc gran F — 36 No conquerran ja dieus C; ill deu si meillz no fan F; dieus R.

38 nostres C; clercx, sauay CR — 40 dezonors C; gar deu R — 41 elhs, ricors C; co R — 42 cobeytat R — 43 ni uolon re de so belh que hom ve C; renda quo belh com ue R.

46 siruentesc uai al pros coms en tolzan R; pros C — 47 e membre li de so que fag li an R; membrel C — 48 daquestorenan R; elhs C.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Ce *sirventes* est de peu postérieur à l'établissement de l'Inquisition à Toulouse, & nous avons pu le dater, avec quelque vraisemblance, de 1233 à 1237. (Cf. *Introduction*, p. 21.) Ce qui, à notre avis, en fait

l'intérêt, c'est d'y voir le poète démasquer les vraies intentions du clergé & défendre ces mœurs, cette civilisation méridionale qu'il va s'efforcer de détruire. « C'est mal à eux, dit-il, de défendre aux riches les libéralités & d'enseigner l'avarice. C'est ne pas comprendre les desseins de Dieu que d'interdire aux hommes de chercher à *valoir*. Pourquoi cette procédure arbitraire, partiale, tracassière, qui va jusqu'à vouloir réglementer le costume? En quoi cela intéresse-t-il l'orthodoxie chrétienne & la pureté de la vie morale? En réalité, leur seul dessein est d'attirer à eux les richesses & de satisfaire, sous les dehors d'un faux désintéressement, leur réelle cupidité. » L'envoi est adressé au comte de Toulouse : il a eu déjà tant à souffrir de ces gens qu'il doit à jamais se défier d'eux.

La pièce est formée de cinq *coblas unissonans* & d'une *tornada*. La strophe se décompose en :

8 a 8 b 8 b 8 a 10 a 10 c 10 c 10 d 10 d

formule assez curieuse, mais qu'on peut considérer comme provenant de la *cobla crotz-caudada* : abbaccdd. Au milieu de la strophe a été intercalé un vers qui, par la rime, rappelle la première partie de la strophe, par le nombre des syllabes annonce la deuxième &, par là, semble les unir plus étroitement. Maus (*op. cit.*, p. 113, n° 471) cite beaucoup d'autres pièces construites sur la même formule. Trois, en particulier, sont composées du même nombre de vers de huit & de dix syllabes, & deux ont cette ressemblance de plus avec le *sirventes* de Montanhagol qu'elles sont faites sur les mêmes rimes *or*, *ai*, *e*, *an*. C'est d'abord la pièce de Montan : *Cascus deu blasmar sa folor*, & c'est la *tenson* de Gui d'Uisel : *N'Elias a son amador*. Montanhagol a-t-il imité ou, au contraire, a-t-il été le modèle? C'est ce que, à défaut de données chronologiques précises sur Montan & sur Gui d'Uisel, nous ne pouvons déterminer.

2-3. *penson de nulh ben sai*. — Le verbe est à la troisième personne du pluriel, sans sujet déterminé. Le sujet, c'est *ils*, c'est-à-dire *on*. Nous avons là dans la même phrase les deux façons dont le provençal rendait l'idée du pluriel indéterminé. — Le régime de *pensar* est régulièrement précédé de *de*, qu'il soit comme ici un substantif ou comme ailleurs (VI, 16) un infinitif. Cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 271, & Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 213.

4. *laor.* — Raynouard (*Lex. Rom.*, IV, 3) ne donne comme sens que *terres labourables*, mais l'exemple même qu'il cite

> Vinhas e pratz e terras e laors.
> (Peire Cardenal, *Ges nom sai.*)

montre que ce sens doit être étendu jusqu'à signifier tout bien foncier, puis peut-être tout bien, toute richesse. Le verbe *laborar*, *laorar*, tout comme *gazanhar* (cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 257), a signifié d'abord *cultiver la terre*, puis naturellement *récolter*, & de même que le substantif *gazanh* désigne la récolte, puis tout gain, *laor* a dû signifier non seulement ce que produit le travail de la terre, mais aussi tout profit, toute richesse.

5. *prezicador* n'est pas ici le substantif commun : prédicateur. C'est le nom même d'un ordre religieux, celui des *Frères Prêcheurs* ou Dominicains. Appel (*Provenz. Chrestomathie*, au *Glossaire*) connaît cet emploi du mot & en donne un exemple :

> Que s'ieus dic mos secretz ni m·en descobriatz
> E ma confessio e no·m recebiatz
> Vos ni·ls prezicadors, seria i gualiatz.
> (*Loc. cit.*, 107, 101.)

Ici le sens du mot est déterminé par l'emploi qui est fait simultanément du mot *clergue*. Le poète s'attaque au clergé en général (*clergue*) & en particulier aux Dominicains, parce qu'ils venaient d'être chargés, depuis avril 1233, des fonctions d'inquisiteurs. Cf. *Hist. gén. de Languedoc*, VI, 673.

7. *do* ne désigne pas ici la chose donnée, le don, mais la faculté de donner, la libéralité, le *donar*.

8-9. Il y a dans cette phrase une anacoluthe, mais le sens en est clair ; *mou* est employé comme impersonnel : il ne lui vient pas, cela ne lui vient pas. Le sens est : si un homme méprise l'honneur, les libéralités, cela ne part pas en lui d'un *bon loc*, c'est-à-dire d'un bon naturel.

10. « Dieu veut l'honneur & la louange », c'est-à-dire : veut que l'on recherche l'honneur & la louange.

11. *qu'ieu o sai.* — Ce n'est pas, croyons-nous, une déclaration d'orthodoxie de la part du poète, mais une formule sans grande valeur & qui est destinée surtout à finir le vers. Cf. la note à III, 37.

11-13. Le fait que ces trois vers commencent par *e*, & la construction assez gauche de la phrase, pourraient faire supposer une faute & nous engager à chercher une correction. C'est sans doute ce qu'a voulu faire l'auteur de *F*. Les leçons qu'il donne pour les vers 12 & 13 sem-

blent bien un essai, maladroit du reste, de correction. On peut cependant expliquer d'une façon satisfaisante le texte de *CR* : on n'a qu'à donner à la conjonction *e*, au vers 13, un sens un peu différent de celui qu'il a aux vers précédents. Il faut l'entendre au sens de *et pourtant*. (Sur ce sens particulier du mot, cf. E. Levy, *Bertolome Zorzi*, p. 88, renvoyant à Tobler, *Dis dou vrai aniel*, 158.) Dès lors, les vers 13, 14 & 15 expriment une réflexion du poète & forment une parenthèse qui interrompt le cours de la phrase.

12. *desfai* n'a pas ici son sens habituel de *défaire*, *détruire*, mais signifie évidemment : faire quelque chose malgré ou contre quelqu'un. Ce sens n'est pas indiqué par Raynouard (*Lex. Rom.*, III, 275), mais se déduit aisément du sens primitif : détruire ce qui a été fait par un autre, aller contre ce qu'il a fait ou voulu, agir contre ses intentions.

15. *mais de reguna re.* — Sur l'emploi de *de* = que, après un comparatif, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 366, & Stimming, *Bertran de Born*, p. 272.

16. *Doncx ben es fols* reprend le sujet exprimé au vers 12 & que la longue parenthèse pouvait faire oublier. L'anacoluthe s'explique par le mouvement même de la pensée. Nous avons déjà vu une phrase construite à peu près de la même façon. Cf. II, 46.

17. *E que fassa* ne doit pas être rattaché à ce qui précède, & l'on ne doit pas en faire une proposition relative servant à déterminer *totz om*. On pourrait expliquer le changement du mode, mais le sens obtenu ne serait pas satisfaisant. En réalité, nous avons là une proposition indépendante, exprimant un souhait, & introduite par *e que* comme dans cet exemple cité par Appel (*Chrestomathie*, 49, 39) :

No i gardatz ricor
Mas l'amor que·m lia
E que·m donetz un bai
Enans que m'en vaia.

La conjonction *que* suffit d'ordinaire pour introduire la proposition exprimant un ordre ou un souhait. Peut-être pourrait-on penser que *e que* marque une nuance de plus. Dans les deux exemples que nous avons là, on oppose le souhait à une chose que l'on écarte ou que l'on blâme ; *e que* semble précisément souligner cette opposition & signifier : *et que, mais que... plutôt*.

18. *sai e lai*, qui signifie d'ordinaire *ici* & *là* (cf. au vers 2 : *sai ni lai* = nulle part), a ici un sens particulier que précise l'emploi du mot *segle* au vers précédent. Un peu plus bas (v. 39), *lai* est employé pour désigner *l'autre vie*, *l'au delà*. De même ici, *sai & lai* sont syno-

nymes de *dans ce monde & dans l'autre,* comme dans le passage suivant de Peire Cardenal :

A totas gens dic e mon sirventes
Que si vertatz e dreitura e merces
Non governon home en aquest mon
Ni sai ni lai no cre valors l'aon.

(*Tostemps azir...*)

Sur l'emploi de la forme réfléchie avec les verbes *anar, en anar, venir, morir,* &c., cf. Diez, *Grammaire,* trad. franç., III, 176.

19. *enqueredor.* — Cette forme du cas sujet au lieu du cas régime, que l'on attendrait en accord avec *se* & *faitz*, est sans doute due à la nécessité de la rime. Cf. des exemples de faits analogues dans E. Levy, *Bertolome Zorzi*, p. 85, & Stimming, *Bertran de Born*, pp. 240 & 295.

20. La procédure de l'Inquisition avait toujours été sévère & arbitraire, mais l'arrivée des inquisiteurs marqua un redoublement de rigueur, &, à leur demande, les conciles de Nîmes (1233) & de Narbonne (1235) augmentèrent encore leurs pouvoirs.

21-22. Ceci, mieux que le vers 11, pourrait être considéré comme une précaution que prend le poète contre l'Inquisition.

enquerre, quoique employé substantivement & accompagné de l'article, ne prend pas la flexion du cas sujet, en tant que verbe de la conjugaison en *re*. Cf. Stimming, *Bertran de Born,* p. 231, & De Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 231.

22. On pourrait douter si *casson* appartient au verbe *cassar :* briser, détruire, ou à *cassar :* chasser, poursuivre, si ce dernier sens ne s'accordait mieux avec l'image suggérée par le mot *enquerre.*

23. Faut-il voir là une intention d'opposer aux violences de l'Inquisition la modération dont usaient les « parfaits » albigeois ne faisant appel pour leur propagande qu'à la persuasion & à la charité?

24. Le mot *errat* a dû être employé substantivement comme synonyme de *eretge*, en même temps que se perdait le sentiment de son origine *errar.* C'est ce qui explique qu'on ait pu ici juxtaposer *erratz* & *desviatz*, qui étymologiquement ont le même sens, sans qu'il y ait pléonasme.

26. *menon dreg lo gazan.* — Aucun des sens indiqués par Raynouard pour le mot *gazanh* ne convient ici. Le sens du verbe *gazanhar*, comme le rappelle Stimming (*Bertran de Born*, p. 257), semble avoir été primitivement voisin de celui de *laborar* . « travailler, cultiver » la terre, d'où d'une façon générale, *travailler.* Il semble donc que les deux substantifs verbaux doivent être synonymes & que *gazanh* doive, comme *labor*, signifier *travail.* L'expression *menar lo gazanh* : « conduire, diriger le travail », serait à peu près synonyme de *travailler.*

gazan, au lieu de la forme régulière *gazanh*, est dû à l'influence de

la rime. Cf., au vers 35, *blan*, au lieu de *blanc*, & d'autres exemples du même fait dans Stimming, *Bertran de Born*, p. 237.

35. *per draps negres ni per floc blan.* — Le clergé séculier & les Dominicains, *li clerc* & *li prezicador*, sont ici désignés par les costumes qui leur étaient propres. — Sur la forme *blan* au lieu de *blanc*, due évidemment à l'influence de la rime, cf. la note au vers 26.

36. *conquerran ilh Dieu.* — Expression très courante chez les troubadours :

> Dieus lor sabra ben dir
> . . . . . .
> Venetz a mi que tot m'avetz conques.
> (R. Gaucelm de Béziers, *in* Appel, *Chrestomathie*, 74, 25.)

> Abans conquerran Dieu Cayfas o Pilatz.
> (P. Cardenal, *ibid.*, 79, 22.)

s'alre no y fan. — Expression toute faite & dans laquelle *y*, comme souvent en provençal, n'a pas d'antécédent bien déterminé ; il signifie *pour cela :*

> Veus quals sera d'aquelhs lur escusanza
> Mas, s'als no y fan, Dieus lor sabra ben dir.
> (R. Gaucelm de Béziers, *ibid.*, 74, 25.)

39. *mas quan* = si ce n'est. *Quan* a le sens qu'aurait l'expression complète *aitan quan*, prise non dans son sens extensif *autant... que*, mais au sens restrictif *rien que, seulement*. Sur ce sens particulier de *aitan*, cf. la note à I, 10.

Sur la construction *pessar de*, cf. la note au vers 3.

lai, ordinairement adverbe de lieu, est ici employé comme substantif &, comme au vers 18, désigne *l'au delà*, *l'autre vie*.

40. *aissi cum* = aussi vrai que, bien entendu par ironie. Cf. la note à III, 11.

43. *de so bel qu'om ve.* — Construction assez curieuse & dans laquelle le pronom, comme un substantif, est accompagné sans intermédiaire de l'adjectif qui le détermine. Les dialectes modernes, tout comme le français, se servent de la particule *de*, qui pourrait faire penser à un partitif : *so* de *bel qu'om ve*, *so qu'om ve* de *bel*.

46. *al pro comte dese de Toloza.* — Le fait de séparer le régime du mot qu'il détermine n'est pas rare en provençal, en particulier pour les noms propres & pour les titres. Nous aurons plusieurs fois à le signaler à propos de ces poésies, & Stimming (*Bertran de Born*, p. 297) & De Lollis (*Sordello di Goito*, p. 258) en donnent de nombreux exemples.

47-48. Ici encore, comme au vers 14 de la pièce précédente, Montanhagol semble faire allusion au caractère faible de Raymond VII, qu'il connaissait sans doute bien.

V

SIRVENTES

GES PER MALVASTAT QU'ER VEYA

La pièce est contenue dans les deux manuscrits *C* (f° 261 r°) & *R* (f° 38 v°).

Si la correction proposée pour le vers 37 est justifiée, ce serait une preuve de plus qui s'ajouterait aux fautes communes aux deux manuscrits (vv. 2, 18, 24) pour confirmer les rapports établis entre *C* & *R* à propos de la pièce IV. L'un & l'autre dérivent d'un même original, tout en gardant chacun leur physionomie propre. *C* essaie de corriger à sa façon la triple faute *a cui* (vv. 2, 18, 24) ; il a ses leçons & ses fautes particulières (vv. 16, 17, 30, 38). De son côté, *R* a les siennes, cette fois aussi plus nombreuses & souvent plus grossièrement fautives (vv. 8, 12, 15, 16, 30).

Ce *sirventes* a déjà été publié d'après chacun des deux manuscrits par Mahn, *Gedichte der Troubadours*, n°s 545 & 546.

Ges, per malvastat qu'er veya
Dels ricx cuy valors non agensa,
No·m ven en cor qu'ieu·m recreya
De joy ni de bella parvensa,
Sitot lur es valors amara,
Tan que quecx la dezampara
Per desconoyssensa.

1 jes, maluestat R — 2 a cuy ualors non aiensa R ; a cuy pretz C — 3 quiem R — 4 belha C — 5 ualor R — 7 desconoysensa R.

De re mos cors no s'esfreya
Mas quar so nom camget Proensa,
Que falhi tan que·s desleya;
Per qu'ueymais aura nom Falhensa,
Quar leyal senhori' e cara
A camjada per avara,
Don pert sa valensa.

Be volri' agues enveya
Le reys qu'ab Frances mogues tensa,
Qu'el vens e pren e pesseya
Turcx, cui Frances non an guirensa.
E qui lurs venedors vens ara,
Semblans es, qui ben o guara,
Que·ls vencutz leu vensa.

S'eras lo reys non desreya
D'Aragon, trop fai d'estinensa,
E·l coms cui Tolza s'autreya,
Qu'ueymai non an pus revinensa;
Quar si l'us l'autre non ampara,
Major saut penran encara
Frances, ses temensa.

A! que ja non er peleya!
Ni de lun om non es s'entensa
Qu'us fassa res que far deya,
T'an torna pretz en nonchalensa!

8 mon cor no sesseya R — 9 mays car so nom R; so no C — 11 per cueymay R — 12 car lial senhor e cara R — 14 perc C.

15 be uolria agues ueya R — 16 a rey C; lieys cap franses R — 17 qual uens C; en pren R — 18 Turcx a qui frances no agensa C; turcx aqui franses non a guirensa R — 19 uens era R — 20 semblan sera que ben guara R.

22 rey CR — 24 a cuy toloza sautreya C; a cuy tolzan R — 25 cueymay R — 26 lun lautre CR; car se, empara R — 28 franses R.

29 o que R — 30 ni de luns hom noys entensa C; o de nuls hom non es entendensa R — 31 ren R — 32 e non chalensa C.

Quar qui pren anta en sa cara,
Si no·s venj' o no s'esclara,
Trop fai de sufrensa.

En Guilhem de Moncad' ampara
Pretz, on mans ricx s'en despara,
Don fai gran valensa.

N'Esquilleta, son bon pretz gara
N'Esclarmonda fin' e cara,
Per qu'als pros agensa.

34 vengua R — 35 trop fa R.

36 guilhem de montada R — 37 don man CR; ric R — 38 don fa gran falhensa C; dont R.

39 nesquilheta C; nesqueleta, guara R — 41 aiensa R.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Ce *sirventes* postérieur, probablement de peu (cf. *Introduction*, p. 27), au mariage de Béatrix de Provence avec Charles d'Anjou (1246), nous dit à nouveau la haine du poète pour la domination française & les vœux qu'il forme pour l'indépendance du Midi. Sans doute, la Provence vient de se déshonorer en faisant défection à la cause commune; mais l'on peut encore espérer. Si seulement le roi d'Aragon, le glorieux vainqueur des Sarrasins, voulait prendre l'offensive contre les Français! C'est un devoir pour lui comme pour le comte de Toulouse : qu'ils s'unissent, c'est leur seul moyen de salut. Mais le voudront-ils? Le poète craint d'espérer en vain : autour de lui, il ne voit plus régner que lâcheté. Personne ne cherche plus à faire son devoir; l'honneur est partout méprisé. Quelques personnes au moins lui sont encore fidèles : c'est Guilhem de Moncada &, avec sa dame, la noble Esclarmonde, & c'est à eux que le poète envoie ses vers.

La pièce se compose de *cinq coblas unissonans* & d'une double *tornada*. La formule strophique *a b a b c c b* se retrouve dans plusieurs autres pièces, mais qui toutes sont faites de vers de dix syllabes. (Cf. Maus, *op. cit.*, p. 107, n° 337, & p. 88, n° 26.) Aucune ne présente

ni les rimes de ce *sirventes* ni le mélange de vers que l'on trouve dans sa formule :

7 *a* 8 *b* 7 *a* 8 *b* 8 *c* 7 *c* 5 *b*.

---

1. *per malvastat... qu'er veya.* — La construction de *per... que* servant à introduire une proposition concessive au subjonctif est employée en ancien provençal & en ancien français, non seulement avec les adjectifs, mais encore avec les substantifs. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 334.

2. La leçon de *C*, *a cui pretz*, est évidemment un essai de correction de la faute commise par l'original commun à *CR* : *a cui valors*, qui faisait le vers faux. Le rapprochement avec les vers 18 & 24, où il faut corriger *a cui* en *cui*, nous montre quelle est ici la correction à faire & qu'il suffit, ici encore, de remplacer *a cui* par *cui*.

3-4. Il semblerait donc que le poète dût dans la suite chanter sur un mode gai & nous dire ses raisons de rester fidèle au culte de *joy* & d'amour. Au lieu de cela, c'est un *sirventes* tout politique qui suit. C'est qu'en réalité, chez les troubadours, la première strophe semble n'être qu'un prélude qui souvent ne se rattache à ce qui suit que par un lien très lâche & très factice. Rien ne fait moins corps avec l'ensemble, si ce n'est peut-être la fin de la pièce, l'envoi.

5. *Sitot lur es valors amara* reprend avec plus de force l'idée exprimée déjà par *ges per malvestat* : « *Et cependant* la valeur leur est... » Sur cette construction de *sitot* = quoique, avec l'indicatif, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 332.

7. *desconoyssensa* ne saurait signifier ici *ingratitude*, ainsi que le voudrait Raynouard (*Lex. rom.*, IV, 334). Il faut, avec E. Levy (*Provenz. Supplem. Woerterb.*, II, 127), le traduire par *folie*, *sottise*. C'est un sens du mot au moins aussi fréquent que celui d'ingratitude, & nous le retrouvons dans deux autres passages de Montanhagol. Cf. XI, 3, & XIII, 14.

8. Sur l'emploi & le sens de la locution *mos cors* = je, moi, cf. III, 8, & la note.

9. *mas quar* est ici synonyme de *mas que* & signifie *si ce n'est de ce que*. Dans cette locution, comme dans toutes les propositions exprimant la cause, le motif, *quar* & *que* s'emploient indifféremment. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 309 & 380.

10. *que falhi tan que's desleia*. — La différence des temps employés s'explique par le rapport même des idées : la faute est dans le passé & le résultat en subsiste encore. Il est donc inutile de cher-

cher à rétablir la concordance des temps & de lire par exemple : *que falh i tan,* &c. Outre qne la place de cet *i* serait étonnante, on ne voit pas trop ce qu'il représenterait. La faute de la Provence n'est pas d'avoir changé de nom : ce n'est là que la conséquence de sa faute.

Sur le sens du verbe *se desleiar*, cf. E. Levy (*Prov. Suppl. Woerterbuch*, II, 145) renvoyant à Tobler (*Zeitschrift. f. rom. Philol.*, III, 575). Ils montrent tous deux que Raynouard (*Lex. rom.*, IV, 38) a eu tort de le traduire par *décrier*. Les deux seuls exemples que l'on connaisse du mot le présentent sous la forme réfléchie & attestent le sens de *violer la justice, manquer à son devoir.*

11. Montanhagol joue ici sur le nom de la *Proensa,* comme d'autres troubadours ont fait pour *Valensa*, *Plasença*, &c. (Cf. De Lollis, *Sordello di Goïto,* 288.) Mais si *falhensa* se rattache bien à la racine *falh*, il est bien évident que *proensa* n'a rien à faire avec la racine *pro* ou *prod*. C'est une fantaisie étymologique comme il y en a tant chez les troubadours & comme nous en avons déja vu même chez notre poète. Cf. I, 11.

12. L'allusion ici est très nette : il s'agit évidemment du mariage de Béatrix de Provence, qui, d'abord promise par son père au comte de Toulouse, épousa, peu de temps après la mort de Raymond-Bérenger, le frère du roi de France, Charles d'Anjou (janvier 1246). Si ce mariage excite tant de colère dans l'âme de Montanhagol, c'est qu'il est l'ennemi des Français, & surtout qu'il est Toulousain & tout dévoué à son comte. Il fut presque le seul troubadour, avec un autre Toulousain, Aimeric de Péguilhan, à attaquer Charles d'Anjou dès son arrivée en Provence. Tous les autres, y compris Sordel, le poète favori de Raymond-Bérenger, semblent avoir trouvé pour le prince français des paroles de bienvenue. Ils ne l'attaquèrent que plus tard, quand on eut à souffrir de son ambition & de son avidité. Cf. de Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 53. — Les mots *leial senhoria e cara* peuvent désigner soit Raymond-Bérenger qui venait de mourir & que Montanhagol appelle ailleurs

lo rics coms presatz
On es fis sabers triatz.
(XIV, 73.)

soit, ce qui nous paraît préférable, le comte de Toulouse, qui, lui aussi, avait prétendu à la main de Béatrix & qui s'était vu préférer Charles d'Anjou. Aimeric de Péguilhan reproche de même aux Provençaux leur manque de loyauté & leur oubli des engagements de Raymond-Bérenger vis-à-vis de Raymond VII :

e cel per cui pogratz esser estort
non trob en vos lialtat ne fianza.
(*Ab marrimens angoissos.*)

13. *avara* ne signifie pas ici seulement *cupide*, mais *mauvaise*, *jalouse*, *arbitraire*, tous termes qui concordent avec ce que nous savons par ailleurs du caractère de Charles d'Anjou. Sur ce sens du mot, cf. E. Levy, *Prov. Suppl. Woerterbuch*, I, 109. — Aimeric de Péguilhan dit avec un mépris pareil :

> Oimais viuran proensals a dolor
> Car de valen senhor tornon en sire.
>
> (*Ibid.*)

14. La Provence se déshonore, &, ajoute Aimeric de Péguilhan, se voue au malheur :

> Ai, proensals, eram grieu desconort
> Etz remangut et en cal desonranza.
> Perdutz avetz solatz, joi e deport
> E gaug, e ris, honor et alegranza,
> Et etz vengut en ma de cel de Franza :
> Meils vos vengra que fossetz del tot mort.
>
> (*Ibid.*)

15. *volria agues*. Sur l'omission de la conjonction *que* entre deux propositions unies par le fait que le verbe de la seconde est au subjonctif, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 313.

16. *le reis*. — Jacques I^er^, roi d'Aragon, dont le poète avait blâmé l'abstention dans l'affaire de 1242 (cf. III, 33) & dont le secours lui paraissait nécessaire pour triompher des Français.

17. *qu'el vens e pren e pesseia*. — Les guerres contre les Sarrasins étant finies depuis la pacification complète de Valence (1244), il faut considérer ces présents comme des présents d'habitude : « lui qui *d'ordinaire* bat, taille en pièces les Sarrasins. »

18. *cui* = à l'égard de qui, contre qui. Cette construction de *aver guirensa* avec le datif sans préposition est assez curieuse. Nous trouvons *garimen*, qui est synonyme de *guirensa*, construit avec *contra*, mais non avec le datif seul. (Cf. Raynouard, *Lex. rom.*, III, 430.) Mais il y a d'autres exemples d'idées verbales rendues par une périphrase d'un verbe & d'un substantif qui prennent le datif de la personne. Et de même que l'on dit *aver enveia*, *tort ad alcun*, c'est-à-dire à l'égard de quelqu'un, on a pu dire *aver guirensa ad alcu*, avoir une protection, un secours vis-à-vis de quelqu'un, contre quelqu'un. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 124. — Le présent est encore ici comme au vers précédent un précédent d'habitude. Le poète fait allusion aux insuccès répétés des Français dans leurs croisades, auxquels s'était ajouté en dernier lieu l'échec de l'expédition de Thibaut de Navarre & d'un grand nombre de seigneurs français (1239-1240).

19. *vens ara*. — Il faut entendre *venser* non au sens de *vaincre*, mais dans celui de *être victorieux*. « Jacques est maintenant victorieux

MAY - 9 1955

des Sarrasins », puisque depuis 1244 il règne sur le royaume de Valence complètement pacifié.

20. *qui ben o guara.* — Sur cet emploi de *qui* = latin *si quis*, cf. I, 16, & la note.

21. *Que·ls vencutz.* — Ceci est, comme le vers 19, une allusion non à un échec actuel des Français, mais à leurs insuccès passés. C'est donc à tort que Tourtoulon (*Jacme I le Conquérant*, II, 114) a cru qu'il s'agissait là du désastre subi par les Français à la Mansourah en avril 1250. Mais ce qui rend sa supposition impossible, ainsi que l'a déjà remarqué de Lollis (*Sordello di Goïto*, p. 54, note 1), c'est que la pièce ne peut être postérieure à 1249 puisque le poète s'y adresse à Raymond VII qui meurt le 27 septembre 1249.

22. Le poète veut jouer sur les mots *reys* & *desreya*, mais le rapport est purement formel. Ils n'ont, pour le sens, rien de commun. Raynouard (*Lex. Rom.*, V, 34) donne pour *desreyar* différentes significations : *tourner, dévier, dérégler, déborder, sortir du rang.* C'est évidemment ce dernier sens qui se rapproche le plus de l'emploi qui est fait ici du mot : sortir de la position qu'il occupe, sortir de son royaume, & par suite : attaquer. C'est un développement du sens qui est tout naturel & qui est attesté pour le substantif verbal *desrei*. (Cf. Levy, *Provenz. Supplem. Woerterbuch*, II, p. 166). Au surplus, le poète ne fait ici que reprendre l'idée exprimée au vers 15.

23. *D'Arago.* — Sur cette façon de séparer les compléments du nom qu'ils déterminent, cf. IV, 46, & la note.

24. Le comte de Toulouse, lui aussi, a tort s'il n'attaque pas. — Malgré le piteux échec de la coalition de 1242, le poète excite encore Raymond à s'allier au roi d'Aragon & à reprendre les armes. Son appel resta, du reste, vain : Raymond mourut sans avoir rouvert les hostilités, &, en juillet 1258, Jacques renonça à tous ses droits sur la Provence, c'est-à-dire à toute intervention dans les affaires de la France méridionale.

25. *revinensa.* — Raynouard (*Lex. Rom.*, V, 496) ne cite que cet exemple de l'emploi du mot & le traduit assez mal par *retour*. Le sens s'éclaire pourtant par les exemples qu'il donne du synonyme « *revenimen* » & par le rapprochement avec le verbe *revenir*. Ce verbe signifie, en effet, parfois *être florissant, prospérer, guérir*. *Revinensa* peut donc, tout naturellement, signifier *moyen de réussir, de prospérer*, &, d'une façon générale, *salut*.

29. *que* = car, explique ce qu'il y a de regrets & de découragement dans l'exclamation *a*.

30. Sur le pléonasme du possessif, fréquent en ancien provençal, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 66, & Tobler, *Vermischte Beitracge*, pp. 78-80.

33. *prendre* signifie ici non pas « prendre », mais « accepter, recevoir ». Montanhagol emploie une autre fois (X, 59) le mot avec ce même sens. Cf. d'autres exemples de ce sens cités par de Lollis, *Sordello di Goito*, 263.

34. Raynouard, au mot *esclairar* (*Lex. Rom.*, II, 404), ne cite pas d'exemple de la forme réfléchie & ne donne que les sens propres de « éclairer, éclaircir ». Mais on comprend qu'au sens figuré le mot ait pu signifier : « se laver d'une honte, se justifier, se réhabiliter ».

36. Les Moncada étaient une grande famille de Catalogne, alliée à la maison royale d'Aragon. Ils portaient de *gueules à sept pains d'or*. Un Guilhem de Moncada avait joué un grand rôle dans les premières années du règne de Jacques I ; il avait pris part à la conquête de Mayorque & était mort dès les débuts de l'expédition. Un autre Guilhem de Moncada, probablement son fils, est cité dans des actes de 1232, 1235, 1238. Il assista au siège de Burriana en 1233, prit part à l'expédition de Valence, & est cité dans le préambule des « fueros » comme ayant assisté Jacques en son conseil. Son existence est encore attestée par des actes de 1244 & 1250. (Cf. Tourtoulon, *op. cit.*, I, 324, 343, 462, 464; II, 95, 291, 569 & *passim*.) C'est sans doute à lui qu'est adressée la poésie, & Montanhagol l'avait probablement connu lorsqu'il était lui-même auprès du roi d'Aragon, au temps de la conquête de Valence. Cf. *Introduction*, pp. 21-22.

Nous ne rétablissons pas dans Guilhem l'*s* du cas sujet, les *Leys* (II, 188) disant qu'au nominatif singulier le mot est indifférent.

37. La leçon des deux manuscrits *don man rics* doit être, croyons-nous, considérée comme une faute de l'original commun. Quoiqu'on pût trouver des exemples d'un pareil pléonasme de *en*, le voisinage des deux mots *don* & *en* le rendrait ici trop sensible. Mais, en réalité, *don* s'est introduit dans le manuscrit sous l'influence du *don* qui commence le vers suivant & à l'aide de l'analogie partielle qu'il avait avec *on*. Il nous paraît donc préférable de rétablir *on* avec le sens de *alors que*, qui est attesté par ailleurs.

> Quan la novela flors par el vergan
> On son vermelh vert e blanc li brondel.
>
> (B. de Born, *Quan la novela*.)

se desparar signifie ici *se dépouiller, abandonner*. Cf. E. Levy, *Provenz. Supplem. Woerterbuch*, II, 156.

39. *Esquilheta*. — C'est un nom secret, & celui sans doute sous le-

quel il désignait *l'amia*, *la domna*, dont il parle un peu partout. (Cf. VI, 2, 7, 8, 23; VII, 19, 41; VIII, 50, 58; IX, 9, 17, 23, 33, 39.) Ce diminutif d'*esquilla* = cloche, paraît avoir servi de nom secret à d'autres troubadours. Guigo de Cabanas commence une de ses poésies ainsi : *N'Esquileta quar m'a mestier*, & les *Leys* (I, 318) reproduisent une *cobla* dont les premières syllabes de chaque vers forment le mot *est-qui-la*, qui désignait sans doute une dame.

Dans l'envoi d'une autre pièce, le poète réunit de même, avec le nom de son amie, l'éloge d'une autre dame (cf. VIII, 55-58); & en terminant un *sirventes* politique par une pensée de courtoisie, il ne fait que suivre un usage assez fréquent chez les troubadours. Cf. de Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 73.

40. *Esclarmonda*. — Pas plus que dans les autres pièces où il s'adresse à elle, le poète ne nous dit qui était cette Esclarmonde. L'histoire du temps mentionne deux dames ayant porté ce nom & appartenant toutes deux à la maison de Foix. L'une était la fille du comte Raymond-Roger & épousa en 1235 Bernard d'Alion. L'autre, fille du comte Roger-Bernard II, fut mariée en 1231 à Raimond, fils du vicomte de Cardone. (Cf. *Hist. gén. de Languedoc*, VI, 562 sq. & 731 sq.) Il se peut que ce soit à l'une d'elles que s'adressent les hommages de Montanhagol. Le poète a pu connaître la famille des comtes de Foix, grâce aux nombreux rapports qui, au moins jusqu'à 1242, ont existé entre eux & le comte de Toulouse, leur suzerain. Mais à laquelle des deux Esclarmonde allaient ses éloges? C'est ce qu'il faut renoncer à savoir.

VI

CHANSON

LEU CHANSONETA M'ER A FAR

Cette pièce est conservée dans les deux manuscrits *C* (f° 261 r°) & *R* (f° 39 r°).

Les rapports constatés entre *C* & *R* pour les pièces IV & V se confirment encore pour celle-ci. Leur commune origine est assurée une fois de plus par l'absence de variantes essentielles & leur individualité démontrée encore par ce fait que *C* est en général plus correct, que *R*, au contraire, présente des fautes de toutes sortes : lacunes (vv. 8, 26, 27, 28, 38), non-sens (vv. 4, 13, 30) & vers faux (vv. 32, 40).

La chanson avait déjà été publiée par Appel, *Provenzalische Inedita*, p. 141.

Leu chansoneta m'er a far,
Pus n'ay man de ma douss'amia,
Qu'estiers no la vuelh ja chantar,
Quar no plai joys ni cortezia
Als ricx, tan son tornat avar;
Mas per els no m'en dey laissar,
Qu'ieu n'ai pro, s'a midons plazia.

Pro n'ai ieu, sol midons m'ampar;
Per qu'avols ricx no blandiria,

2 dossamia R — 4 car nom play ioy R — 5 al ricx tan se tornan R — 6 elhs C; layssar R — 7 ay R; plasia R.

8 ay yeu R; *la place que devait occuper* m'ampar *est en blanc dans* R — 9 per cauol ric non R.

Pus que no·s volon esmendar
Dels croys faitz que fan quascun dia
E no·s ne podon castiar,
E pueys pesson de dompneyar
Per qu'en pren a mon cor feunia.

D'aisso fan dompnas a blasmar
Quar joys se pert e pretz ten via,
Que si'las volguesson amar,
Lo mons fora guays cum solia,
E·lh cavayer tengran se car
E volgra quecx son benestar;
Mas tot torna en trichairia.

D'els no·m cal, sol que Dieus me gar
Midons e·m do so qu'en volria.
Mas ela no·m pot res donar,
Tan suy sieus, que·l dos remanria
Sieus, cum seria enans del dar,
Qu'ieu non ai cor ni ren tan car
Ni aurai, que tot sieu no sia.

Al valen rey, que·s fa lauzar,
D'Arago, chanso, te y ta via,
Qu'el es reys que sap ben regnar
Vas Dieu, vas pretz, si no·s cambia;
Mas d'aysso·s sapcha·l reys gardar,
Que Dieus e pretz son d'aitan par
Qu'ades los pert qui·s ne desvia.

10 pus nos uolon C; emendar R — 13 er neis pessan R; donneiar R.

15 daiso, donas R — 16 si R — 17 que silhas C — 19 els cavayers C; el cavalier R — 21 tricharia R.

22 delhs C — 24 elha C; ren R — 25 soy R; do C — 26 seus com... R; *le reste du vers est en blanc dans ce manuscrit.* — 27-28 *au lieu des mots* ni ren tan car ni aurai, *il y a un blanc dans* R.

29 rey CR — 30 aragon, tiey R — 31 elh, rey C; be R — 32 uas dieu e uas pretz R — 33 dayso R; rey C — 34 aytant R — 35 cades R.

N' Esclarmonda sal Dieus e gar,
Qu'es de fina beutat ses par
E de guaya, plazen conhdia.
Le noms ditz, qui·l sap declarar,
Qu'es clar' e munda de follia.

38 gaya, cundia R — 39 el nom R ; *la place de* ditz *est laissée en blanc dans* R ; ilh R — 40 qes clarmonda de folia R ; folhia C.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Cette chanson, nous dit le poète, a été faite à la prière de sa dame, & elle est en effet consacrée à son éloge. Mais il insiste beaucoup sur la perversité de son temps, sur celle des nobles qui oublient la pratique des vertus courtoises, sur la répugnance des dames à aimer; & c'est cette peinture du nouvel esprit créé par le clergé qui nous intéresse plus que les protestations d'amour du poète. Aussi bien occupe-t-elle la plus grande partie de la pièce. Trois strophes nous disent la tristesse que cause à Montanhagol la vue de ses contemporains, son indignation contre ceux qui se rendent indignes d'aimer, & contre les dames qui, par leurs refus, éloignent de ce monde, avec l'amour, toutes les vertus. Une lui suffit pour faire l'éloge de son amie qu'il oppose à ces dames ; dans une autre, il chante le noble roi d'Aragon, si différent de ces mauvais chevaliers. Et il adresse sa chanson à la même Esclarmonde à qui était envoyée la pièce V. Nous n'avons pu fixer pour cette chanson de date, même approximative : tout ce que nous avons pu dire, c'est qu'elle semblait se rapporter à la même période que les pièces V, IX & XI. Cf. *Introduction*, p. 29.

La chanson se compose de cinq *coblas unissonans* & d'une *tornada*, & la *cobla* est formée de sept octosyllabes en : a *b* a *b* a a *b*. Mans (*op. cit.*, p. 203, n° 103, & p. 87, n° 1) relève trois autres exemples de cette formule, mais uniquement en décasyllabes : Bernard de Ventadour, 12; Guilhem de la Tor, 3; Peire Cardenal, 66. Toutefois, cette dernière pièce, antérieure, bien entendu, à la chanson de Montanhagol, était faite sur les mêmes rimes *ar, ia*.

1. *leu chansoneta* = une chanson légère, gracieuse. Il serait exagéré de voir là une sorte de profession de foi poétique & un dessein de Montanhagol d'opposer une poésie facile & claire au *trobar clus* ou *de maestria* pratiqué par quelques-uns de ses contemporains.

er a far. — L'idée du futur étant déjà marquée par *a far*, & ce futur étant déjà dans le présent puisque le poète est en train d'écrire la chanson qu'il doit faire, ne pourrait-on pas considérer *er* comme une faute de l'original commun au lieu de *es*? Les manuscrits confondent très fréquemment *er* & *es*. Cf. en particulier les variantes de XIII, 3.

Sur la construction *esser a* & l'infinitif, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 218. Elle sert à exprimer qu'une chose doit arriver ou doit être faite. C'est, en quelque sorte, le passif de l'expression, très fréquente aussi, *aver a* & l'infinitif.

2. Ceci encore est un trait traditionnel : le poète n'avait pas le cœur à chanter, mais sa dame le lui demande & il obéit. Cf. P. Raimon, *No posc sofrir d'una leu chanso faire;* Gaucelm Faidit, *Sitot m'ai tarzat mon chan,* &c.

3. *estiers* signifie en général *autrement,* mais a ici un sens légèrement différent : *du reste, pour d'autres raisons.* Cf. Crescini, *Manualetto*, au *Glossaire*.

4. C'est la même idée déjà exprimée par le poète au début de la pièce V.

5. *avar* est ici encore tout à fait synonyme de « malvat », l'épithète en quelque sorte traditionnelle pour caractériser la perversité des *ricx*. Cf. la note à V, 14.

7. *Qu'ieu n'ai pro.* — On attendrait plutôt, au lieu de ce présent, un conditionnel en corrélation avec le *plazia* de la proposition exprimant la condition. Mais de pareilles irrégularités sont fréquentes dans la construction des phrases conditionnelles. Cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 235, & Appel, *Provenzalische Inedita,* XXIV. — Nous avons un exemple du même fait en un autre endroit de notre poète (IX, 37).

12. E. Levy (*Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I, 226) cite ce passage de Montanhagol pour attester le sens du verbe *se castiar de alcuna re :* « se corriger de, renoncer à », qui est inconnu à Raynouard. (*Lex. Rom.*, II, 354.)

13. Sur la construction *pensar de*, cf. la note à V, 3.

14. Diez (*Grammaire*, trad. franç., III, 118) ne cite pas d'exemple pour le provençal de cet emploi de *prendre* intransitif avec le datif de la personne pour exprimer une émotion ou un état physique, mais

c'est un emploi très fréquent, surtout avec un pronom personnel comme régime. Cf. de Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 261.

Sur la construction *faire a* & l'infinitif analogue à celle de l'expression synonyme *esser a*, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 219; Stimming, *Bertran de Born*, 289, & la note au vers 1 de cette même pièce. Elle marque, elle aussi, l'obligation pour une chose ou pour une personne d'être faite ou d'être traitée de telle ou telle manière.

16. *D'aysso... quar* = *d'aysso... que*. Sur les fréquents échanges de *quar* & de *que*, cf. V, 9, & la note.

17. Ailleurs encore, le poète revient sur cette idée & reproche aux dames les difficultés & l'indifférence qu'elles opposent aux amants courtois. Cf. II, 19 sq.; VII, 25 sq., 33 sq.; IX; 1 sq.

19. On pourrait songer à voir dans *car* un cas pluriel & admettre qu'au lieu d'être à l'accusatif comme *se*, l'attribut est, par analogie, construit avec *se tener* comme il le serait avec *esser*. Les exemples d'une pareille construction sont fréquents en provençal. (Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 89, & Stimming, *Bertran de Born*, 256.) Mais, en réalité, si on rapproche l'expression *se tener car* d'autres locutions comme *tener en car* (VII, 40) ou *tener vil*, *tener car*, dans lesquelles l'adjectif reste invariable, même quand le substantif est au féminin, on voit que l'adjectif y est employé en quelque sorte au neutre & a la valeur d'un véritable adverbe. Cf. Stimming, *Bertran de Born*, 242.

22. *D'els* = d'eux tous, des seigneurs & des dames que le poète vient de blâmer.

23. *en* comme *y* désignent le plus souvent des choses ou une proposition, mais souvent aussi, en ancien provençal comme en ancien français, ils ont pour antécédents des noms de personnes. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 49-50.

27. Sur la valeur de *car* dans l'expression *aver car*, cf. la note au vers 19.

30. *Al valen rey... d'Arago.* — Sur ces séparations de régimes, fréquentes en provençal, cf. IV, 46, & la note. — Ce roi, c'est Jacques I, auprès de qui le poète semble avoir vécu quelque temps & dont il a souvent imploré le secours contre les Français. Cf. III, 33 sq.; V, 15, sq., 22 sq. — Le pronom *y*, comme souvent en provençal, est construit par pléonasme avec *al valen rey* (cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 43, & Stimming, *Bertran de Born*, 238) & il sert à désigner une personne. Cf. la note au vers 23 & les exemples recueillis par Stimming, *Bertran de Born*, 245.

31. *regnar* signifie primitivement *régner*, puis *se conduire, agir*. (Cf. II, 20.) Ce qui suit nous indique bien que c'est ce second sens que le

mot a ici ; mais le poète a bien l'intention de jouer sur les mots *reys* & *regnar*, qu'il rapproche à dessein. Nous avons vu ailleurs de pareilles recherches. Cf. V, 22.

32. *cambia* est ici trisyllabique, comme le montre la rime. Le provençal a eu, en effet, la forme dissyllabique *camiar*, *camjar*, qui est la plus fréquente & aussi la forme trisyllabique *cambïar*. Raynouard (*Lex. Rom.*, II, 298) ne donne qu'un exemple de cette dernière ; mais E. Levy (*Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I, 191) en relève un certain nombre dont plusieurs sont, comme celui-ci, attestés par la rime.

Les deux compléments *vas Dieu*, *vas pretz*, ne sont pas reliés par la conjonction *e*. Appel (*Provenz. Inedita*, XXX) donne plusieurs exemples d'une pareille omission.

34. *d'aitan*, non pas au sens extensif : *tellement*, mais ici encore au sens restrictif : *en ceci seulement*, *précisément... que*. Cf. sur ce sens du mot, I, 10.

36. C'est la même Esclarmonde à laquelle le poète a adressé les pièces V, VII, IX ; mais ici pas plus qu'ailleurs nous ne voyons qui elle était. Cf. la note à V, 40.

37. On pourrait considérer *ses par* comme une seconde épithète servant à modifier *beutat* : le vers suivant nous montre les différentes épithètes d'un substantif pouvant se succéder sans être reliées par la conjonction *et*. Mais il nous paraît préférable d'entendre *qu'es ses par de fina beutat* : « elle est sans égale sous le rapport de la parfaite beauté », le français & le provençal connaissant ce sens & cet emploi de *de*. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 153.

38. Sur l'omission de la conjonction *e* entre les deux épithètes, cf. la note au vers 32.

39. Sur cette construction de *qui* = *si quis*, cf. I, 16, & la note.

40. Ailleurs encore (VII, 49 ; IX, 41), le poète jouera sur le nom de sa dame & reproduira, sans craindre de se répéter, cette fantaisie étymologique.

VII

CHANSON

NON AN TAN DIG LI PRIMIER TROBADOR

La pièce est contenue dans les trois manuscrits *C* (f° 260 r°), *R* (f° 38 v°) & *J*. De plus, les strophes III & V sont citées dans α. (*Breviari d'amor*, 30055 sq & 30331 sq.)

A première vue, *CJ*α semblent se grouper pour se distinguer de *R* : il y a en effet plus de ressemblances entre eux qu'entre chacun d'eux & R. Deux fois seulement *J* est d'accord avec *R* contre *C* (vv. 10 & 51); partout ailleurs les leçons de *CJ* concordent, sauf deux lacunes (vv. 29, 48), des variantes légères (vv. 26, 51) & quelques fautes particulières à *J* (vv. 12, 28, 37, 40, 41, 49, 52); encore quelques-unes (vv. 13, 18, 38, 39) semblent-elles bien être des corruptions du texte donné par *C*. De même α s'accorde soit avec *J* (v. 34), soit surtout avec *C* dont il ne s'écarte que peu. A eux tous s'oppose *R*, qui se distingue par un assez grand nombre de leçons ou de fautes particulières (vv. 4, 9, 13, 15, 18, 23-24, 26, 28, 30, 34, 36, 41, 50). Mais malgré tout, il n'y a pas entre *CJ*α & *R* de différence assez essentielle pour infirmer les rapports de parenté établis déjà plusieurs fois entre *C* & *R*, & malgré les affinités que nous avons remarquées entre certains de ces manuscrits, on a l'impression que tous les quatre, apparentés entre eux à des degrés divers, remontent plus ou moins directement à une même tradition.

Le texte de *J* a été publié par Stengel, in *Rivista di filologia romanza*, I, 35; la première strophe est reproduite dans Raynouard, *Choix*, V, 202, & les strophes III & V se trouvent sous les numéros indiqués dans le *Breviari d'amor* (édit. Azaïs).

NON an tan dig li primier trobador
Del fag d'amor, lai el temps qu'era guays,
Qu'enquera nos no fassam apres lor

Les vers 1-3 sont très mutilés dans C par suite de l'enlèvement d'une miniature; deux lettres manquent au commencement de chaque ligne, mais il est facile de les rétablir. — 1 premier JR — 2 m fag CJ; amors, tems R; [gu]ays C; gais J; gaye R — 3 que nos no J; enqueras, lurs R

Chans de valor, nous, plazens e verays ;
Quar dir pot om so qu'estat dig no sia,
Qu'estiers non es trobaires bos ni fis
Tro fai sos chans nous, guays e gent assis,
Ab noels digz de nova maestria.

Mas en chantan dizo·lh comensador
Tant en amor, que·l nous ditz torn' a fays.
Pero nou es, quan dizo li doctor
So que alhor chantan no dis om mays,
E nou, qui ditz so qu'auzit non avia,
E nou, qu'ieu dic razo qu'om mais no dis,
Qu'amors m'a dat saber, qu'aissi·m noyris
Que s'om trobat non agues, trobaria.

Be·m platz qu'ieu chan, quan pes la gran onor
Que·m ven d'amor, e·n fassa ricx essays,
Quar tals recep mos chans e ma lauzor
Que a la flor de la beutat que nays.
Pero be·us dic qu'om mielhs creire deuria
Que sa beutatz de sus del cel partis,
Quar tan sembla obra de paradis
Qu'a penas par terrenals sa conhdia.

D'una re fan donas trop gran follor,
Quar lor amor menan ab tan loncx plays,
Que quascuna, pus ve son amador
Fi ses error, falh si l'alonga mays,

4 noms plazens R ; verais C — 6 trobayre R — 7 fa, ient R ; gais JR ; asis J — 8 novels JR ; mahistria J ; ditz, maystria R.

9 dis un comensador C ; mais en chant tal dizol R ; mai, diszon J — 10 digz, f[a]is J ; dirs C — 11 qan CR ; nous, diszon J — 12 can tan C ; alor en chantan J ; ne dis R — 13 e nou diszon que J ; e nou qieu dic, cauzit R — 14 raszon com J ; qieu, razon com R — 15 saber ab que noiris R.

17 honor CJR ; plai, pens J ; can R — 18 uenc J ; em fassa ricx assis R — 19 que tal R ; mon chan CJ ; lauszor J — 21 que mielhs CJα — 22 scl J ; beutat R — 23 car, lombra R ; que tant CJ — 24 capenas pareis en als sa cundia R ; condia J.

25 ren, folhor C ; res R ; dompnas J — 26 can lur amor tornon en tant ricx plais J ; ab tan locx plais R — 27 cascuna JR ; pos J — 28 li lalonga J ; lis sen enian R ; failh J.

Quar om no viu tan quan faire solia ;
Per qu'ieu volgra que·l mals costums n'issis
Del trop tarzar, qu'ieu no cre qu'om moris
Tan leu com fai, si d'amor si jauzia.

Trop fai son dan dona que·s do ricor,
Quant om d'amor la comet, ni·s n'irays,
Que plus bel li es que sofr 'un preyador
Que si d'alhors era·lh peccatz savays,
Que tals n'i a, quays qu'om non o creiria
Ab que fos dig, que·l faitz es tan fraydis ;
Pero 'amors falh tressalh e peris,
Quar tenon mal en car lor carestia.

Ieu am e blan dona on ges non cor
Enjans d'amor, per que no m'en biays,
Ni o dey far, qu'om la te per melhor
E per gensor, per qu'amors m'i atrays ;
Qu'amans es fols quant en bon loc non tria,
Quar qui ama vilmen si eis aunis,
Qu'a las melhors deu om esser aclis,
Don nais merces, valors e cortezia.

N'Esclarmonda, qui etz vos ni na Guia,
Quascus dels noms d'ambas o devezis :

29 *manque dans* J ; quar no uieu om tam com uieure solia R — 30 donex convengra CJ ; quel mal.....m fis R — 31 car non crey R ; com J ; tardar, crey com muris R — 32 quan fai C ; qi damors ses iauzia R ; amors se iauzia J ; fay R.

33 queis C ; ques de ricor α ; dompna, don J ; fa, dona, don R — 34 lo comet C ; damor sescornet J ; .....hom damor la comet ni rays R ; l'escomet ni sirais α — 35 bel es Cα ; bel les J ; qe pus gen les R ; sofra preyador CJ ; suefra R ; suefra α — 36 ailhor eral pecatz J ; ques dolor eral preyar sauais R ; eral peccat α — 37 com non crerria J ; cais com R ; cais quhom α — 38 ab quel fals dig quen fas assas fraidis J ; ab quel dita fos quel faytz es tan frayzitz R ; quen fan assais fraydis C ; ab qseu fos dig quen fan assais fradris α — 39 per qu'amors fal entrelhas e vilsis C ; per que amors entre las enueuzis J ; entrelas es uilizs α — 40 enquar lur senhoria J ; lur R.

41 mon cor J ; jes non cay R ; corr C — 42 enian R — 43 qom C ; com, meilhor J ; dey fayre com la ten R — 44 alrais J ; my R — 45 folhs C ; luec J — 46 se eys aunis C ; uilment R — 47 meilhors J — 48 *le vers manque dans* J.

49 nasclarmonda qui ue uos J ; qui es uos R ; e na CJ — 50 del J ; cascus JR ; damdos R ; ho J.

Quar quecx d'amdos es tan cars e tan fis
Qu'om que·l mentau pueys no pren pec lo dia.

51 que quex dels noms es tan purs e tan fis J ; qusquecx dels noms C; tant R — 52 non pren pueis J ; non pren pec pueis lo dia R ; pren mal C.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

L'intérêt de cette pièce est de nous montrer le poète conscient de son originalité & de la nouveauté de ses idées. Il réclame assez fièrement le droit de venir, après tant de troubadours, parler de l'amour sans les répéter. Et en fait, si nous ne trouvons pas dans sa chanson les formules les plus caractéristiques de la nouvelle doctrine, nous y relevons quelques-unes des idées auxquelles Montanhagol tient le plus. Si, en effet, il fait l'éloge de son amie, c'est cette fois encore (cf. VI) pour la mettre au-dessus des dames discourtoises qui opposent toujours des difficultés quand on les prie d'amour, qui considèrent aimer comme un péché & sont cause de l'oubli où tombe chaque jour l'amour. Combien différente, combien plus loyale est son amie : s'il l'aime, c'est qu'en effet elle est la plus belle & surtout la meilleure. Car l'amour, il le dit expressément, doit aller au bien, & c'est à cette seule condition qu'il est le principe de toutes les vertus. — De l'envoi adressé à Esclarmonde & à Guise, pas plus que de la pièce même, nous ne tirons rien qui nous permette de fixer l'époque de sa composition ; si toutefois le rapprochement des noms cités pouvait prouver quelque chose, il semblerait que cette chanson doive appartenir à la même période (1242-1250) que les pièces V, VI, IX, XI, où il est aussi question d'Esclarmonde & de Guise. Cf. *Introduction,* p. 29.

La pièce se compose de six *coblas crotz-encadenadas unissonans* & de la *tornada*. Mans (*op. cit.*, p. 100, n° 103) décomposait la strophe en

10 a 4 a 6 b 10 a 4 a 6 b 10 *c* 10 d 10 d 10 *c*

& citait cette pièce de Montanhagol comme l'unique exemple d'une telle formule métrique. Mais en réalité les vers 2 & 4 doivent être considérés comme des décasyllabes (= 4 + 6) dont la première partie rime avec la fin du vers précédent, c'est-à-dire comme des vers *empeutatz*. Montanhagol a employé des vers de ce genre ailleurs encore (III & IX). Ainsi, la strophe se ramène à une forme plus simple ; elle se

compose de huit décasyllabes en ababcddc, l'une des formules les plus fréquentes de la lyrique provençale & en particulier avec des décasyllabes. (Cf. Maus, *op. cit.*, p. 111, n° 397, & de Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 135.) Toutefois, aucune des pièces relevées par Maus & par de Lollis ne présente les rimes de la chanson de Montanhagol : *or, ais, ia, is.*

---

2. *del fag d'amor* = du sujet d'amour, sur le sujet d'amour. Les *Leys* disent de même : *E deu lo sirventes tractar de reprehensio... o... del fag d'alquna guerra.* (I, 340.)

lai = *jadis*. — Sur ce sens temporel de *lai*, primitivement adverbe de lieu, cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 276.

el temps qu'era guays = à l'âge d'or de la poésie & des mœurs courtoises.

4. *de valor* joue ici le rôle d'une véritable épithète. Sur cette construction, cf. II, 2, & la note.

7. Raynouard ne donne que la forme *tro que*, mais les exemples de *tro* tout seul au sens de *jusqu'à ce que* ne sont pas rares. Cf. Appel, *Chrestomathie*, au *Glossaire*.

assis. — E. Levy (*Provenz. Suppl. Woerterb.*, I, 90) cite entre autres exemples ce passage de Montanhagol pour attester l'emploi au figuré de *assire* & son sens de *composer*. C'est un emploi du mot que Raynouard (*Lex. rom.*, V, 219) n'a pas connu.

9. *en chantan* = quand ils chantent, ou peut-être avons-nous là un participe présent employé comme substantif, & *en chantan* serait alors synonyme de *en poésie*. Stimming (*Bertran de Born*, p. 256) donne plusieurs exemples de participes ainsi employés comme substantifs.

Le sens de *comensador* se précise ici par opposition avec celui de *doctor*. Le poète oppose ici ceux qui s'essaient à la poésie & ceux qui sont passés maîtres, les débutants & les habiles.

10. *ditz*. — Le participe passé est ici employé comme substantif & équivaut à l'infinitif employé de même sorte.

13. Sur la construction *qui ditz* = si l'on dit, cf. I, 16 & la note. Ici elle équivaut entièrement à la construction avec *quan* du vers 11.

14. Le désir de construire les trois phrases de même façon a fait donner à la dernière un tour elliptique. Mais il est facile de suppléer ce qui manque : « & est nouveau aussi *ce que je dis*, car je dis, » &c.

15. *qu'amors... qu'aissim*. — Dans les deux propositions *qu'* = que a la même valeur : *vu que, car*. Elles devraient régulièrement être

reliées par la conjonction *et*. Mais l'omission de la conjonction entre deux mots ou entre deux propositions est fréquente en provençal. Cf. Appel, *Provenzalische Inedita*, pp. xxx & xxxi.

18. L'omission de la conjonction *que* dans la seconde proposition subordonnée est assez fréquente en provençal, & l'on en trouverait d'autres exemples.

Le sens de *e'n fassa ricx essays* reste assez douteux. Raynouard (*Lex. Rom.*, III, 193) ne donne pour *essay* que les sens de *essai*, *épreuve*. Faut-il comprendre : « Il me plaît de chanter... & d'en faire la noble tentative »? Ou bien, le sens de *essay* s'est-il étendu jusqu'à désigner non plus la tentative, l'essai, mais le résultat de cet essai, de cette tentative? Le développement du sens est tout naturel, & nous le constatons en français & dans le provençal moderne. Le sens serait alors : « Il me plaît de chanter, quand je pense à l'honneur que me fait amour & de m'essayer à faire sur ce sujet de beaux chants. »

20. Montanhagol paraît avoir assez heureusement renouvelé une métaphore banale. Cf. : *lieys qu'a de bontat la flors; — ilh porta flor de tota lauzor; — mi dons de Proenza a de pretz la flor; — els marritz agron la flor de cortezia*, cités par Stoessel, *Bilder und Vergleiche der alt. provenz. Lyrik*, pp. 12 & 15.

21. *pero* a ici son sens primitif : *c'est pourquoi*. Le sens dérivé *pourtant* a tellement prévalu sur lui que Raynouard, tout en le mentionnant, n'en donne aucun exemple.

22. *de sus de* = du haut de. (Cf. Appel, *Chrestomathie*, au *Glossaire*.) La locution est, comme beaucoup d'autres qui marquent aussi le lieu, composée de la préposition *de* : *de jos*, *de sai*, *de lai*, *de viro*, &c. Cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 270.

25. Sans doute, la chose avait été dite avant Montanhagol, & Bernart de Ventadour ne dit pas autrement :

> Ben deuri'hom dona blasmar
> Quan trop vay son amic tarzan.
> (*Quan l'erba fresca.*)

Mais l'insistance avec laquelle Montanhagol revient sur cette idée nous fait penser que le reproche s'appliquait à quelque chose de réel, au discrédit dans lequel les menaces du clergé avaient fait tomber l'amour & les mœurs courtoises. Cf. II, 19 sq.; VI, 15 sq.; IX, 1 sq., &, dans cette même pièce, v. 33 sq.

26. *plays*, d'après Raynouard (*Lex. Rom.*, IV, 547), a entre autres sens celui de *sollicitations, demande, dispute*. Il semble qu'ici le mot a tous ces sens à la fois. Il désigne les sollicitations de l'amant, les raisons qu'on lui oppose, le débat qui s'ensuit, &c. Il est donc synonyme de *discussion*, de *difficulté*.

29. *tan quan faire solia.* — « On ne vit plus autant qu'on faisait *auparavant*, avant l'introduction de ces mœurs. »

30. *n'issis.* — La forme ordinaire est la forme réfléchie formée par analogie avec *s'en anar*, *s'en venir*, &c., mais l'exemple présent nous prouve qu'à côté la forme non réfléchie avait subsisté avec le même sens. La chose est toute naturelle en ancien provençal, où des échanges continuels ont lieu entre ces deux conjugaisons : des verbes même neutres prenant la forme réfléchie &, au contraire, des verbes nettement pronominaux laissant tomber le pronom. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 176-177.

31. *Del trop tarzar* est séparé de *costums* dont il est le complément. Nous avons vu d'autres exemples d'une pareille construction. Cf. la note à IV, 47, & Appel, *Provenzalische Inedita*, XXVII.

33. *que.s do ricor.* — L'emploi du subjonctif est ici d'autant plus surprenant que, au vers suivant, dans la proposition correspondante, *n'irais* est à l'indicatif. Mais on peut l'expliquer comme en latin s'explique le subjonctif de la proposition relative dans laquelle *qui* = *talis ut*. (Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 298.) Nous avons eu un autre exemple d'un pareil subjonctif dans la proposition relative. (Cf. III, 29, & la note.) Puis le poète oublie, une proposition étant venue s'intercaler, comment il a considéré l'action exprimée, & affirmant non plus une possibilité mais un fait, il met le verbe à l'indicatif. De pareilles inconséquences ne sont pas rares dans la syntaxe des troubadours.

se donar, au sens de *ressentir*, *éprouver*, *concevoir*, est fréquemment employé. Cf. *se donar ira*, *se donar temensa*, *se donar gaug*, *se donar afan*, &c.

34. Raynouard (*Lex. Rom.*, IV, 224) traduit à tort *comet* par *défie*. E. Levy (*Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I, 297) cite un autre exemple de l'emploi du mot qui, comme celui-ci, atteste pour *cometre* le sens de *supplier de*, *prier de*. *Cometre d'amor* paraît bien, en effet, être synonyme de *pregar d'amor*.

37 *quays que* signifie ici *quoique*, sens inconnu à Raynouard (*Lex. Rom.*, V, 1), mais attesté par d'autres exemples. Cf. E. Levy. *Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I, 185.

38. *fraydis* au lieu de *fraydiz*, la seule forme donnée par Raynouard (*Lex. Rom.*, III, 38), probablement sous l'influence de la rime. Cf. IV, 35, & la note.

39. *tressalh.* — Raynouard (*Lex. Rom.*, V, 142) traduit *tressalhir* par *transgresser*, *dépasser*, *outrepasser*, tous sens qui ne conviennent pas ici. Ici, en effet, le mot paraît tout près de son sens étymologique : *sauter au delà*, puis, par extension, *s'en aller*, *disparaître*. On expli-

querait sans doute de même le vers de Gavauda que cite Raynouard : *Cazer, levar et tressailhir*, & qu'il traduit d'une façon bien obscure par : *tomber, se lever & outrepasser.*

40. E. Levy (*Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I, 213) trouve le vers obscur. Il écarte avec raison l'interprétation d'Azaïs (*Brev. d'Amor*, au *Glossaire*) : « car elles tiennent mal renchérie leur affection, c'est-à-dire elles en font trop bon marché. » Mais les deux explications qu'il propose, avec réserve du reste, ne sont guère plus satisfaisantes. Doit-on traduire : « C'est mal à elle d'estimer si haut leur amour »? ou bien faut-il entendre *car* au sens de *rare* & l'expression *tener en car* comme synonyme de *retenir, contraindre*? Ni l'un ni l'autre, à notre avis. L'erreur est de vouloir donner à *carestia* le sens de *Liebe*, c'est-à-dire d'amour ou d'amitié. Sans doute, c'est ainsi que Mistral traduit le mot. Mais, comme le montre l'adjectif *carestios*, le substantif correspondant *carestia* doit avoir d'autres sens. Aussi Appel, d'après E. Levy, propose-t-il de traduire *carestia* par *réserve* & toute la phrase comme ceci : « C'est bien à tort qu'elles attachent tant de prix à leur réserve. » Mais pourquoi ne donnerait-on au mot un sens qui nous paraît tout naturel? La *carestia*, c'est essentiellement la qualité de la personne qui est *cara*. Le mot a donc pu être synonyme de *pretz*, de *ricor*, & avoir comme eux tantôt un sens favorable & tantôt un sens défavorable. En rapprochant à dessein *tener en car* & *carestia*, le poète donne à *tener en car* le sens de « garder comme une chose précieuse, conserver, garder », au lieu qu'il entend *carestia* à peu près dans le même sens que *ricor* du vers 33. C'est par *ricor* ou par *carestia*, c'est-à-dire par une idée exagérée de leur honneur que ces dames refusent de se laisser aimer. Elles se laissent pourtant aller à d'autres faiblesses, & Amour meurt « parce qu'elles savent si mal garder le sentiment exagéré qu'elles ont de leur dignité. »

Sur l'expression *tener en car*, cf. VI, 19, & la note.

41. *corre*, primitivement *courir*, a perdu beaucoup de ce sens primitif, jusqu'à être souvent presque synonyme de *esser*. Notre poète nous fournit (VIII, 26) un autre exemple de l'emploi du mot « *qu'ai-tals temps cor que mal es a falhir* » qui nous laisse entrevoir comment s'est fait le changement de sens.

42. *en*, comme un peu plus bas *i*, désigne une personne & représente *dona*. Sur cet emploi particulier de ces mots, cf. VI, 22, & la note.

45. Sur cette idée essentielle de la doctrine nouvelle que l'amour doit aller à la vertu, cf. VIII, 46 sq., & *Introduction*, p. 49.

49. Sur Esclarmonde, cf. V, 40, & la note. L'hypothèse qui fait d'elle une dame de la maison de Foix serait rendue assez vraisem-

blable si, comme on l'a pensé, la *Guia* dont il est ici question appartenait à la maison de Comminges.

Il semble bien que cette *Guia* ne soit autre que la *Guiza* dont il est parlé ailleurs (XI, 50) : la nécessité de la rime a fait modifier la forme du mot d'autant plus aisément que pour le nom commun les deux formes *guiza* & *guia* existent concurremment. (Cf. *Leys*, II, 208.) Le nom était assez commun : à l'époque où vivait le poète, trois grandes dames au moins l'ont porté. La plus célèbre fut Guiza de Rodez, sœur du comte Hugues IV, & que chantèrent entre autres Blacas, Bertran d'Alamanon & Sordel. Une autre appartenait à la maison de Lunel, était fille de Raymond-Gaucelm V, & épousa Guillaume de Baux. (Cf. l'abbé Rouet, *Hist. des seigneurs de Lunel.*) Enfin, l'histoire du temps mentionne une troisième Guiza, femme de Roger de Comminges, dont l'existence est attestée de 1240 à 1260. (Cf. *Hist. générale de Languedoc*, VI, 887-888.) Est-ce à une des trois que s'adressait l'hommage du poète, & à laquelle? M. de Lollis (*Sordello di Goïto*, p. 31, note 5) pense qu'il s'agit de cette dernière. Et cela est possible si l'on remarque qu'Esclarmonde, avec laquelle le poète l'unit dans un même éloge, était probablement d'une maison qui de tout temps fut en étroits rapports avec celle de Comminges. De plus, l'éloge que fait d'elle Montanhagol dans la pièce XI vient de suite après une strophe où il a vanté les mérites de Roger de Comminges. Est-ce seulement un hasard?

50. *devezis*, ici comme XI, 40, a le sens de *rendre clair, expliquer.* Cf. E. Levy, *Provenz. Supplem. Woerterbuch*, II, 198.

51. Le poète pense sans doute à l'explication qu'il a donnée ailleurs (VI, 40) du nom d'Esclarmonde : *Clara munda*, &, pour celui de *Guia*, *Guiza*, à celle qu'il en pourrait, comme Sordel, donner en jouant sur les mots : *guidar*, *guitz*, &c. Cf. de Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 30. Ainsi entendus, les mots sont, en effet, *cars* & *fis*.

52. *lo dia* = de tout le jour. Le cas régime sans préposition s'emploie pour marquer la durée Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 111.

VIII

CHANSON

NON ESTARAI PER OME QUE'M CASTI,

Nous publions la pièce d'après l'unique manuscrit *U* (f° 132, b). Le texte en a été reproduit deux fois par Grützmacher, in *Herrig's Archiv*, XXXIII, 298, & XXXV, 455.

NON estarai, per ome que·m casti,
Qu'ieu non do joi, pos amors m'en vol dar,
Ez ab gai so de guaya chanson far
Qu'ieu jauzisca los fins amans e mi;
Quar no·ns platz jois quan li autre son irat
Per qu'a nos son tug jauzimen donat,
Qu'estiers no·s deu nulhs om d'amor jauzir,
Si ben no·s sap de falhimens chauzir
E·l ben e·l mal mercean non jauzia.

Sabetz per que tem ar que venh' a fi
Amors, dompneys, pretz e tot ben estar?
Quar li plus ric que·lh degran mercear
Vezem los plus que·l tornon en decli;
Pero a cels que·n son aissi lognat

2 qeu non — 3 e mas iaiso deiaia chanson far — 4 qeu, iausisca, amanz — 5 cam nos plaz jois cals autres son irad — 6 per canos son toz iausiment donad — 7 qestiers nons, nuls, iausir — 8 fallimenz, chausir — 9 iausia.

10 sabez per qe te mai qe uegna fi — 11 donnais — 12 rics — 13 uesem — 14 aicels qen so aisi lognad.

Logna ilh joi, pretz e tota bontat,
E promet si, si ja·l poira tenir,
Que non volra de lur nulh prec auzir;
Ez ieu vuelh ben que·lh fals truebon bauzia.

Mas d'amor tem que·lh si' a far aissi,
Per malvastat que vei part pretz prezar,
Com al savi fo ja que·s saup triar
De la plueja que·ls autres enfolli,
Per que lui sol tenio·lh fol per fat,
Tro qu'en viret son sen ab lur foldat
E anet s'en en l'aiga ad enfollir;
Qu'aitals temps cor que mals es a falhir,
Qu'estiers non vei on pretz trobe gandia.

Per so m'ondra amors per lo plus fi,
Que vol qu'ieu chan per lo sen alegrar,
Quar me conois plus fin ad obs d'amar
E quar anc jorn vas lei non y falhi;
Per qu'ieu li en ren mil merces de bon grat,
Qu'ilh a mon cor en tal ric loc pausat
Qu'a mi·n creis jois quan ben pes ni m'albir
Co·s fa midons part la melhor grazir
Ab conhde pretz e mais de senhoria.

Mas ieu faz com fe le cers, que quan vi
L'ombra dels bans en la fon bandejar,
De·s gran erguelh, tro que pres a gardar

15 il, prez, bontad — 17 qe non uorra de lor nul prez auer — 18 edeu uoilh ben qel fals troben bauzia.

19 qel sia afar aisi — 20 malvestat, prez presar — 21 fon ia qe sap triar — 22 ploia qels — 23 teniol fol per fad — 24 tro qem, lor — 25 e anec sen e laigha aden follir — 26 mal, faillir — 27 prez tro begha dia.

29 qeu, seu allegrar — 30 fins — 31 e car anc iorn vas lei non faili — 32 per qeu len ren, merce, grad — 33 qil — 34 pens — 35 donz, millior — 36 conde prez, segnoria.

37 mas eu faz com fel cers qe can ui — 38 banz — 39 des grand orgoilh tro qe pris aghardar.

Vas sos secs pes, e non s'amet aissi
Com per los bans, quar pario·lh delgat;
Pero los pes l'avion restaurat
Tro·l feiron pueys los corns prendr' e aucir;
Qu'ieu lais per lei que m'auci de desir
Mans de plazers qu'amors d'autras daria.

Mas, part l'onor, es grans profegz qu'om tri,
Anz qu'om del tot se dey' abandonar,
Loc conoissent aut e car, quar gardar
Deu ben amans que foldatz no·l gali.
Mas vos, amors, m'en avetz ben gardat,
Que·m fatz amar lei qu·es flors de beutat,
De totz los bes que domna fan grazir.
Sabers me falh a·ls sieus grans laus complir,
Mas, s'a lei platz, per tot m'ondri d'amia.

Tan a de sen N'Algay' e de rictat,
E quar li platz quar mi vol mantenir,
Qu'ab lei vuelh far totz temps mos cans grazir
E a mi dons, cui que plassa o greu sia.

40 samec aisi — 41 banz car pariol dalghad — 42 restaurad — 43 trol feron pois los cornz — 44 qeu — 45 manz.

46 granz profez contri — 47 deia — 48 locs conoiscent — 49 amanz qe foldaz — 50 auez, gardad — 51 qem faiz, flor de beutad — 52 tot — 53 saber me failh al seu granz — 54 masa lei plaz.

55 tant a desen nal caia derictad — 56 plaz — 57 uoil, toz, canz — 58 donz cui qe plaça.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Cette pièce ressemble beaucoup à la précédente : nous y retrouvons quelques-unes des idées que nous avons déjà remarquées & qui caractérisent la nouvelle doctrine d'amour. Le poète chante pour faire partager aux autres la joie qui lui vient d'amour. La garder pour soi seul serait une faute, & Amour, nous dit le poète, réclame un cœur pur. Assez d'autres l'oublient : personne ne veut plus aimer, & toutes les vertus qu'inspirait l'amour sont sur le point de disparaître. Dans

ce temps de tristesse, Amour veut cependant réjouir les esprits, & il ordonne au poète de chanter. C'est pour celui-ci un moyen de s'acquitter de ce qu'il lui doit, car il lui a fait aimer la meilleure des dames & la plus noble. Ses hommages n'ont pas encore été agréés, mais qu'importe? L'important est d'aimer qui mérite de l'être : l'amour doit aller à la vertu, & sa dame a toutes les vertus en elle.

Nous ignorons qui était cette dame, qui était aussi cette Algaye qu'il unit a elle dans son éloge, & rien ne nous permet d'entrevoir la date possible de la composition de cette chanson.

La pièce se compose de six *coblas unissonans* & d'une *tornada*. Maus (*op. cit.*, p. 117, n° 546) cite plusieurs pièces présentant la même disposition strophique abbaccdde qui ne diffère de la cobla *crotz caudada* en abbaccdd que par l'addition d'un vers *espars* ou *brut*. Parmi les pièces citées par Maus, quelques-unes ont cette ressemblance de plus avec celles de Montanhagol qu'elles sont aussi uniquement composées de décasyllabes. Ce sont : Richaut de Barbezieux, 8; Perdigo, 9 & 6; Daude de Pradas, 9 & 11. Mais aucune ne présente les rimes que nous avons ici : *i*, *ar*, *at*, *ia*.

---

1. Sur cet emploi de *per... que* servant à former une proposition concessive & en particulier sur son emploi avec un substantif, cf. V, 1 & la note.

3. Le texte du manuscrit n'offre aucun sens. Nous avons essayé de le corriger sans réussir toutefois à pouvoir nous expliquer paléographiquement le changement de *ez* en *em*; au contraire, le scribe de *U* a pu lire *as* pour *ab* si l'on admet que l'*s* a souvent été figurée par un signe assez voisin de l'*f* & du *b*. Nous avons ailleurs un autre exemple d'une pareille confusion. (Cf. IX, 3, le manuscrit *R* donnant *son servidor* au lieu de *bon servidor*.) Dans *iai* & *iaia*, il est tout naturel de reconnaître *jai* & *jaia*, formes qui existent concurremment avec *gai*, *gaia*, *guay*, *guaya*. Enfin, le sens obtenu est très satisfaisant, & le changement de construction s'explique aisément, *estar* pouvant se construire soit avec *que* & le subjonctif, soit avec *de* & l'infinitif.

5. On pourrait entendre le *nos* du manuscrit comme représentant *no vos* = *nous* = *nos*, & corriger le *nos* du vers suivant en *vos*, ce qui serait possible étant donné la difficulté qu'il y a souvent dans les manuscrits à distinguer l'*n* de l'*u*. On entendrait alors *vos* au sens indéfini qu'il a parfois : *vous & moi*, les hommes en général, *on*. Mais l'on peut admettre que ce *nos* s'est glissé dans le vers sous l'in-

fluence du *nos* qui est au vers suivant & qu'il tient la place de *no·ns* = *no nos*, à moins que *nos* ne représente la réduction de *nons* = *no nos*. Le même vers nous présente une réduction au moins aussi forte puisque *cals* représente *can·ls*.

8. Raynouard (*Lex. Rom.*, II, 362), au mot *cauzir*, ne cite pas la forme *se cauzir*, dont le sens ici, comme XI, 2, est très évidemment *se garder de, éviter*. Il ne donne ce sens que pour le verbe *escauzir*, à propos duquel il cite cet unique exemple de Guiraud de Bornelh :

E que s penes e mains essais
Cum li cregues pretz e valors
E qu'escauzis de mescabar.

Mais il est évident que ce derniers vers doit être corrigé & qu'il faut lire : *e que·s cauzis de mescabar*.

9. *mercean :* en disant merci, par suite : avec reconnaissance, avec bonheur. — L'imparfait *jauzia* est surprenant après le présent de la proposition précédente. C'est une incohérence comme en présente souvent chez les troubadours la syntaxe des temps & des modes. Remarquons encore que le verbe est a la rime, ce qui peut-être a pu influer sur le choix du temps. Toutefois, le sens de l'imparfait nous paraît pouvoir s'accommoder avec celui du présent. Il marque, en effet, l'habitude : s'il ne prenait pas plaisir auparavant, &, par suite, s'il n'a pas l'habitude de, s'il ne prend pas plaisir.

10. La leçon du manuscrit *temai que vegna fi* n'offre aucun sens & une correction s'impose. Celle que nous proposons, *tem ar*, peut se justifier paléographiquement, *i* & *r* pouvant facilement être pris l'un pour l'autre. Peut-être pourrait-on lire aussi *temi?* Enfin, ne pourrait-on pas lire *tema ai* & supposer l'existence d'un substantif *tema*, crainte. Le mot, il est vrai, n'est ni dans Raynouard ni dans les lexiques de Bartsch, Crescini & Appel. Mais Rochegude paraît l'avoir connu : le *Glossaire occitanien*, au mot *tema*, traduit *qu'il craigne* & *crainte*. Faut-il admettre que le mot a existé en provençal comme en italien?

Cette tournure interrogative *sabetz per que* est très usitée par les troubadours comme procédé de développement. La réponse est d'ordinaire introduite par *quar :*

Sabetz per que·m dey alegrar
Plazens dona? Quar m'aus pessar
Qu'enquer per vos poiri'esser amatz.
(P. Bremon Ricas Novas, *in* Crescini, *Manualetto*, 38, 25.)

Qu'ieu non ay l'ardit quelh retraya
Cum l'am de fin'amor veraya :
Sabetz per que? Quar paor ai.
(Sordel, *Per re nom puesc.*)

Ma bella dompna, de vos soi enveios
Sabetz per que? car es valens e pros.
(Folquet de Romans, *Ma bella domna.*)

11. *tot ben estar.* — La forme du cas régime au lieu de celle du cas sujet, sans doute sous l'influence de la rime. Cf. un exemple du cas inverse IV, 19, & la note.

12. *mercear*, intransitif, au sens de crier merci à quelqu'un, l'implorer, n'est pas cité par Raynouard (*Lex. rom.*, IV, 209), mais est enregistré par Appel (*Provenç. Chrestom.*, au *Glossaire*). Sa construction avec le datif s'explique par l'analogie des verbes qui signifient *prier, demander*, &c., & en particulier, comme l'on disait *clamar merce ad alcu*, on a dû dire de même *mercear ad alcu*. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 121. — *·lh = li = à Amor*, la première des vertus énumérées plus haut & celle qui les résume toutes.

13. Sur l'expression *li plus, los plus* = la plupart, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 138. — *los plus* est construit par prolepse, & de sujet de la proposition secondaire devient complément de la principale.

14. *·n = en* = de lui, de l'amour personnifié. Sur cet emploi de *en* désignant non une chose, mais une personne. Cf. la note a VI, 23.

17. *prec auzir* nous semble corriger assez bien la leçon évidemment fautive *pretz aver*. Si le manuscrit avait donné, au lieu de *auzir*, la forme secondaire *auvir*, on s'expliquerait d'autant mieux que l'on ait pu par erreur lire *auer*. Nous n'avons pas cru cependant devoir la rétablir dans le texte, car si cette forme est attestée, tous les exemples que l'on en a sont d'origine limousine. Cf. Levy, *Prov. Suppl. Wœrterb.*, I, 107.

19. Sur la construction proleptique *mas d'amor*, cf. I, 20, & la note.

Sur l'expression *esser a* suivie de l'infinitif, cf. VI, 1, & la note.

21. Nous corrigeons *sap* du manuscrit en *saup*, quoique Appel semble admettre l'existence d'une forme *sap*, 3e pers. sing. de l'indic. parfait. Cf. Appel, *Provenç. Chrestomathie*, XXXIV.

Com al savi fo, le complément *a far* est sous-entendu.

22. Peire Cardenal avait fait une nouvelle de l'histoire de cette pluie merveilleuse :

Une ciutatz fo no sai cals,
On cazet una ploja tals
Que tuit home de la ciutat
Que toquet foron forsenat ;
Tug dessenero mas sol us ;
Aquel en escapet ses plus
Que era dins una maizo
E dormia quant aisso fo.

Mais il paraît bien que Peire Cardenal ne l'avait pas inventée. Nous sommes sans doute en présence d'une légende très ancienne qui

a dû se modifier avec les temps & les pays. M. Roque-Ferrier (*Compte rendu des Sociétés savantes*, in *Journal officiel* du 30 mars 1894) la retrouve dans une homélie de saint Jean Chrysostome & la croit d'origine syriaque. En tout cas, la version de Montanhagol diffère de celle de Peire Cardenal. Celui-ci nous montrait le sage sortant de sa maison, tombant au milieu des fous & s'étonnant de voir leurs actions que le poète énumère longuement. Puis les fous, le jugeant insensé, le battaient tellement qu'il était, à la fin, obligé de se réfugier dans sa maison. « Cette fable, disait P. Cardenal, est celle du monde; elle est l'image de ce siècle, où la déraison est si générale que la sagesse passe pour folie. » Chez Montanhagol, au contraire, le sage, obligé de vivre avec les fous, devient fou à son tour. Doit-on lui faire honneur de l'invention de ce dénouement, qui, en renouvelant l'ancienne légende, lui donne une portée & un sens tout différents?

23. Peire Cardenal dit de même :

A cascun de lor es vejaire
Que ilh son savi e senat;
Mas lui tenon per dessenat.

25. *l'aiga ad enfollir* = l'eau qui rendait fou. Diez (*Grammaire*, trad. franç., III, 221) ne cite pas d'exemple de cette construction pour le provençal, mais elle s'explique facilement & a dû exister en provençal comme en français, où elle subsiste de nos jours encore. Diez cite, en effet, des locutions comme : *une affaire à perdre quelqu'un*, *un sourire à rendre amoureux;* mais on pourrait en citer beaucoup d'autres encore.

26. Sur ce sens affaibli du verbe *corre*, ici presque synonyme de *esser*, cf. VII, 41.

que mals es a falhir = qu'il faut que le mal disparaisse. Sur la construction *esser a* & l'infinitif, cf. VI, 1, & la note.

27. La même idée se retrouve presque dans les mêmes termes au début d'un *sirventes* de Peire Vidal :

Per pauc de chantar no·m lais
Quar vei mort joven e valor
E pretz, que non trob'on s'apais
Qu'usquecs l'empenh e·l geta por.

Pour le mot *gandia*, Raynouard (*Lex Rom.*, III, 422) donne les sens de *tromperie*, *détour*, *délai*, *retard*, mais l'exemple qu'il donne & qu'il traduit par *tromperie*

A son coral amia
Non deu hom far guandia.
(G. Adhémar, *El temps d'estiu.*)

n'est pas attesté puisque Rochegude (*Parnasse occitanien*, p. 258), en reproduisant la pièce, donne non pas *guandia*, mais *guanchia*, qui se

rattache au verbe *guenchir*. (*Lex. Rom.*, III, 516.) En réalité, notre mot *gandia* est une forme secondaire de *gandia*, substantif verbal de *gandir* = sauver, préserver, & Raynouard traduit avec raison *gandida* par *garantie*, *refuge*, *sécurité*. On a dû dire *gandia* & *gandida*, comme l'on disait *guida* & *guia*, au surplus, l'influence de la rime expliquerait que l'on ait employé *gandia* au lieu de la forme plus commune *gandida*.

29. *lo sen* = l'esprit, &, par suite : les esprits. Le poète reprend sous une autre forme l'idée exprimée dans la première strophe. Il chante pour réjouir les autres, pour égayer les esprits, la tristesse du temps.

30. *ad ops d'amar*, mot à mot : *pour les besoins d'aimer*, &, par suite : *en ce qui concerne, pour,* &c., locution du vocabulaire de la poésie courtoise :

Quanc no vi cors mielhs talhatz ni depens
Ad ops d'amar sia tan greus ni lens.
(B. de Ventadour, *Quant l'erba fresca.*)

Volc aver un pros cavayers
Adregs e francx, pros et entiers
Ad obs d'amar e cabalos.
(Crescini, *Manualetto*, 29, 102.)

31. Le vers tel que nous le donne le manuscrit étant trop court d'une syllabe, nous rétablissons *y* avant *falhi;* les deux mots vont souvent ensemble :

Bos es lo vers sieu no y falhi
Ni tot so que y es ben esta.
(Jaufre Rudel, *No sap chantar.*)

Tot eissamen hai ieu estat achs
E fins e francs vas amor, so·us afi
En tot quant puec, qez anc non y failhi
Anz totas ves outra poder m'enmis.
(Bernart de Bondeills, *Tot aissim pren.*)

Si *y* semble faire pléonasme avec *vas lei*, on pourrait, à la rigueur, dire qu'il représente *ad ops d'amar;* mais nous avons déjà eu l'occasion de constater que *y* comme *en* sont souvent, en provençal, employés par pléonasme. De même en ancien français, en particulier dans certaines locutions fréquentes comme : *Ne lui y serai en aïude*, qui se trouve déja dans les *Serments*. Nous avons déja remarqué l'emploi de *y* pour désigner non des choses, mais des personnes : ici, l'amour personnifié. Cf. VI, 23, & la note.

anc jorn... no = jamais, locution adverbiale dans laquelle *jorn* a perdu toute sa valeur de substantif & ne fait que renforcer *anc*.

33. *loc*, dans la langue courtoise, sert à désigner la personne aimée. (Cf. de même v. 48.) Sur l'emploi de cette métaphore, cf. Stoessel, *Bilder und Vergleiche der altprovenç. Lyrik*, p. 26.

34. *albirar*, comme souvent son synonyme *pensar*, est construit ici avec le pronom *se*, auquel Diez attribue la valeur d'un datif « *commodi* ». Cf. *Grammaire*, trad. franç., III, 176.

37. Nous avons ici, sous la forme d'une comparaison, les traits essentiels de la fable « Le Cerf se mirant dans l'eau », que le Moyen-Age avait reçue de l'antiquité. On pourra, pour se faire une idée du mérite, au moins relatif, de Montanhagol, comparer la même fable traitée par Marie de France (édit. Roquefort, II, 169).

38. Dans le rapprochement des mots *bans* & *bandejar*, il y a une intention de pittoresque dont il faut tenir compte à notre auteur. (Cf. *Introduction*, p. 40.) Que l'on compare, en effet, la manière sèche & froide de Marie de France :

Ensi avint c'uns cers beveit
A une aive, car seif aveit.
Garda dedenz, ses cornes vit,
Dunc a sei meïsme aveit dit
Que nule beste nel valeit
Ne si beles cornes n'aveit.

39. Sur cette expression *se dar* = éprouver, ressentir, concevoir, cf. VII, 33, & la note.

40. Dans la fable de Marie de France, le cerf se borne à admirer ses bois qui, plus tard, seront cause de sa mort. Il n'est pas question de ses jambes ni des services qu'elles ont pu lui rendre. Marie de France avait-elle, comme souvent ailleurs, dénaturé les données de la tradition? Ou ne connaissait-elle que cette forme rudimentaire de la fable, différente de celle que nous trouvons chez Montanhagol &, après lui, chez La Fontaine?

41. *delgat* ayant les deux sens de *délicat, gracieux*, & aussi de *trop délicat, faible, frêle*, on peut se demander si le mot se rapporte à l'élégance des bois ou à l'extrême maigreur des jambes. Mais le premier sens nous paraît mieux convenir à la suite des idées.

42. *los corns, los pes*. — Ce qui nous prouve que, au moins à l'époque où a été écrit le manuscrit, la forme du cas régime pluriel est devenue commune au cas sujet. Elle est la forme du pluriel sans distinction de cas.

43. *Tro* = *tro que*. Sur cette forme abrégée de la conjonction, cf. VII, 7, & la note.

44. *Qu'* = *que*, *vu que* nous ramène à la comparaison annoncée par le vers 37 & que le développement de l'apologue avait pu faire oublier. Les mêmes scrupules, les mêmes craintes, sont encore exprimés ailleurs. Cf. IX, 36.

45. *Man, mant,* synonyme de *molt*, a dû être, en provençal, employé de la même façon que lui. Il se construisait non seulement comme adjectif & en accord avec le substantif, mais encore il était employé comme invariable & accompagné de *de*. Diez (*Grammaire*, trad. franç., III, 83, 136) ne cite pas pour le provençal d'exemple de cette dernière construction ; mais comme l'on disait *molt de,* on devait tout naturellement dire *man de*. Ce qu'il y a de curieux dans l'exemple de Montanhagol, c'est qu'il nous présente une sorte de combinaison des deux constructions : *mans* est la forme accusative pluriel de l'adjectif & cependant il est construit, comme le neutre *man*, avec *de plaȝers*. Appel relève un autre exemple de cette étrange construction : *en mantas de manieras*. Cf. *Provenȝ. Chrestomathie*, au *Glossaire*.

Cette indifférence du poète à l'égard de toutes celles qui ne sont pas sa dame est encore un lieu commun de la poésie courtoise. Cf. les exemples qu'en cite de Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 280.

47. *s'abandonar* = perdre courage, désespérer. Sens assez particulier dont E. Levy (*Provenȝ. Supplem. Woerterbuch*, I, 2) donne un autre exemple.

48. *loc conoyssent.* — Le régime, ici encore, est séparé de son verbe *tri* par une proposition tout entière. (Cf. IV, 46, & la note). — Sur le sens particulier du mot *loc*, cf. la note au vers 33.

49. Sur cette idée qu'il importe d'aimer seulement qui mérite de l'être, cf. encore VII, 45, & la note.

51. Sur l'expression *flors de beutat*, cf. VII, 20, & la note.

52. Ici encore, deux compléments sont juxtaposés sans être réunis par la conjonction *et*. La construction régulière serait évidemment : *flors de beutat* e *de totȝ los bes,* &c. Sur une pareille omission de la conjonction, cf. VI, 32, & la note.

53. Sur cette construction de l'infinitif précédé de *a* marquant le but = « pour », cf. Diez, *Grammaire*, traduction franç., III, 221.

54. *d'amia,* sans article ni déterminatif d'aucune sorte, paraît surprenant & pourrait laisser supposer l'existence d'une faute dans le manuscrit. Mais on trouve ailleurs le mot employé de même manière :

> Car cel non es ges bons ad ops d'amia
> Que can la ve es d'amoros estatge.
>
> (Crescini, *Manualetto*, 27, 18.)

55. Le manuscrit donne *nalcaia*, c'est-à-dire *N'Alcaia*, qui correspond à une forme masculine *Alcays,* qui se trouve dans une poésie de Peire Cardenal. (Cf. Appel, *Provenȝ. Chrestomathie*, 76, 49.) Nous rétablissons la forme plus commune *Algaya*. Deux dames au moins ont porté ce nom au temps où vivait le poète, toutes deux apparte-

nant à la maison de Rodez. L'une, Algayette de Scorailles, était la femme du comte Henri II. Elle fut chantée par Uc Brunenc & mourut en 1254. L'autre, Algaye de Rodez, était fille du comte Hugues IV & d'Isabeau de Roquefeuil. Elle épousa Amalric de Narbonne, baron de Taleyran, & son existence est attestée encore en 1271 & 1295. On s'explique très bien que Montanhagol ait pu les connaître, mais l'absence de toute indication précise ne nous permet pas de dire si vraiment c'était bien à l'une d'elles que s'adressaient ses hommages, ni surtout à laquelle des deux.

56. *li platz quar.* — Ici encore *quar* est tout à fait synonyme de *que*. (Cf. la note à V, 9.) La proposition tout entière forme comme une parenthèse, & la suivante se rattache directement à *tan*.

58. *cui que plassa o greu sia* n'a pas une véritable valeur : c'est avant tout une façon de finir le vers. Nous avons déjà relevé plusieurs fins de vers du même genre. (Cf. III, 37, & la note.) — Sur cette façon de joindre au nom de l'amie le nom d'une autre dame dont le poète fait l'éloge, cf. v. 39 & la note.

a représente ici, non pas *ad*, mais *ab*. Ailleurs encore (XI, 41) le poète dit à sa dame qu'il veut faire d'elle l'ornement de ses vers : c'est à elle qu'il devra leur succès.

IX

CHANSON

NO SAP PER QUE VA SON JOY PUS TARZAN

La pièce se trouve dans les deux manuscrits *C* (f° 261 v°) & *R* (f° 39 r°).

Si l'on admettait les corrections proposées par Appel pour les vers 1 & 14, l'existence des deux mêmes fautes dans les deux manuscrits prouverait bien leur origine commune. Mais à défaut de cette hypothèse, que nous croyons inutile, l'absence de variantes essentielles confirme bien les rapports que nous avons déjà établis entre *C* & *R* pour les pièces IV, V, VI & VII. Il n'y a entre eux que des différences spécifiques le plus souvent dues à la négligence des scribes, &, comme à l'ordinaire, plus fréquentes dans *R* que dans *C*. Toutefois, le fait que le vers 11 omis dans *C* se trouve dans *R* nous montre encore que, tout en remontant à un original commun, ils ne sont pas copie l'un de l'autre.

La chanson a déja été publiée par Appel, *Provenzalische Inedita*, p. 142.

No sap per que va son joy pus tarzan
Ni fug ni gan domna son amador,
Pus lo conoys be per bo servidor
Senes error en fag et en semblan ;
Quar trop tarzar en dompney es follia,
Que mans amicx ne ven en dezesper,
Quar pueys no·s deu dompna de ren temer,
Pus ve l'amor ses fench' e ses bausia.

1 ques R ; plus son ioy tarzan R — 2 ni engan R — 3 conois be per son servidor R — 5 folhia C ; folia R — 6 mant amic C ; desesper R — 7 dona R — 8 ses fenhe ses bauzia R.

Bona dompna ab bel cors ben estan,
Vos trai enan beutatz part la gensor,
E·us fai valer valors part la melhor.
Pro·us fan d'onor, per so faitz lur coman :
Valors vos ditz que fassatz ben tot dia,
Et amors vol qu'ametz, non per dever,
Mas lo plus fi, ab qu'aya meyns poder :
Qu'on meyns er ricx, mais vos o graziria.

Triat vos ai, dompna, mi ses enjan,
De bon talan, que ben gar vostr' onor,
Si cum triet si ad emperador
Senes temor ja Fredericx antan :
Si eys s'i mes, quar om tan no y valia.
Atressi·us dic qu'om mi no y pot valer,
Quar res, dompna, tan no·us ama per ver;
Per so·us valh mais ieu qu'autre no faria.

Ben pot chauzir dompn' un sol fin aman
Ses malestan, son par o pauc major;
Pero no falh, si chauzis en menor,
Si·lh ve valor, sol non pes lo baran;
Quar lo plus bas li grazis tota via
Mais que·l plus ricx ni·l pars, si·lh fa plazer,
Per que·l deu mielhs dompn' ab si retener
Quar mais i a poder e senhoria.

Per ver vos jur, domna, e·us pliu e·us man
Qu'ieu non am tan res cum vos, cuy onor;
Per que·n laissi mans bels plazers d'alhor.

9 dona R; belh C — 10 tray R; beutat C — 11 *Le vers manque dans* C; fay R — 12 eus fan, lor R — 15 lo pus, ab caya meyns R — 16 com, mens, mays, R.

17 donamic ses R — 18 que regart R — 19 com R — 21 eis R — 22 atressieus R — 23 car, dona R — 24 mays yeu cautres R.

25 donc mi sol R — 27 si chauzis menor R — 28 no R — 29 car lo pus R — 30 mas, pus R; ric, par CR; si fa C — 31 miels C; dona si R — 32 car mays y a R; hi C.

33 plieu R — 34 qeu, cuy adzor R — 35 laisi R; belhs C.

Pro y fas folor, mas be·m podetz aitan,
O neys cen tans, esmendar, si·us plazia;
Pero ueymais vos deuria plazer.
Per que no·us platz, dompna? Qu'ie·us fas saber
Qu'atressi·us er a far, coras que sia.

N'Esclarmunda, vostre noms significa
Que vos donatz clardat al mon per ver
Et etz monda, que no fes non dever:
Aitals etz plan com al ric nom tanhia.

36 folhor C; i fas folor car ben R — 37 o neys *manque dans* R; tan C; emendar sieus R — 38 uey mays R; huey C — 39 dona R — 40 catressieus R.

41 nom C — 42 e es monda R — 43 es R; a ric C; non R.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Le poète chante pour triompher des hésitations de celle qu'il aime, pour la convaincre qu'elle doit l'aimer, & dans cette supplication d'amour nous retrouvons quelques-unes des idées essentielles de la nouvelle doctrine. Pourquoi tarder à agréer les hommages d'un amant sincère? Pourquoi le pousser au désespoir? L'aimer est au contraire un devoir, même s'il est de condition plus humble. Ce qu'on doit exiger, c'est un cœur pur de mauvaises pensées, & tel il est bien lui, Montanhagol, qui ne s'est voué au culte de sa dame que pour veiller sur son honneur. Qu'elle l'aime donc, même plus humble qu'elle : plus le bienfait vient de haut, plus est grande la reconnaissance, plus aussi est souverain le pouvoir de la dame sur son amant. Qu'elle l'aime, car personne ne l'aime autant que lui, car il dédaigne pour elle bien d'autres dames qui consentiraient à l'aimer. Qu'elle l'aime, enfin, car tôt ou tard l'amour saura bien l'y contraindre.

Tout ce que nous pouvons dire sur la date de cette pièce, c'est, d'une part, qu'elle est postérieure à 1229, &, d'autre part, qu'elle est peut-être de la même époque que les autres pièces où il est aussi question d'Esclarmonde, c'est-à-dire de 1242 à 1250. Cf. *Introduction*, p. 29.

La chanson se compose de cinq *coblas croẓadas unissonans* & d'une *tornada*. Maus (*op. cit.*, p. 101, n° 135) décomposait la strophe en :

10 a 4 a 6 b 10 b 4 b 6 a 10 c 10 d 10 d 10 c

formule dont il ne trouvait aucun autre exemple. En réalité, il faut ici, comme pour les pièces III & VII, considérer avec Appel les vers 2 & 4 de chaque strophe comme des décasyllabes (= 4 + 6) dont la première partie rime avec la fin du vers précédent, c'est-à-dire comme des décasyllabes *empeutatz*. On obtient ainsi une strophe composée de huit décasyllabes en a b b a c d d c, formule très usitée chez les troubadours en particulier avec les décasyllabes, & dont Maus (*op. cit.*, p. 119, n° 579) relève de nombreux exemples. Certaines même ont ceci de commun avec la pièce de Montanhagol que la troisième rime en est féminine, mais aucune de celles que cite de Lollis (*Sordello di Goïto*, p. 130) ne présente les mêmes rimes : *an, or, ia, er*.

---

1. *No sap per que*. — Appel propose, avec hésitation il est vrai, de corriger la leçon des deux manuscrits & de lire *say* au lieu de *sap* : le sens que l'on aurait ainsi serait sans doute très acceptable. Mais pourquoi ne pas admettre : *no sap per que?* Cela signifie littéralement : *elle ne sait pas pourquoi;* par suite : *c'est sans raison que, c'est bien à tort que;* & c'était sans doute une de ces formules toutes faites, comme il y en a chez les troubadours, & qui ont perdu beaucoup de leur sens primitif. Nous avons trouvé ailleurs *sabetz per que*. (Cf. VIII, 10 & la note.) Quant au rejet du sujet *dompna* à la fin de la phrase dans une proposition secondaire, il n'a rien de choquant & est même tout naturel, si *no sap per que* a bien la valeur d'une formule toute faite.

Va son joy tarzan. — Sur les périphrases formées avec *anar* & le participe présent d'un verbe, & qui n'ajoutent rien au sens de ce verbe, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 184.

Le poète est déjà revenu plusieurs fois sur cette idée que les dames ont tort d'opposer tant de difficultés à leurs amants. Cf. en particulier VI, 15, & VII, 25.

3. *pus* a gardé ici, comme au vers 8, quelque chose de son sens temporel primitif : *du moment où*.

4-6. Le poète avait déjà dit à peu près de même (VII, 27) :

> Que quascuna pus ve son amador
> Fi ses error, falh si l'alonga mays.

Il avait aussi traité de *follor* une pareille pratique, & il avait aussi dit que le désespoir abrégeait la vie des amants ainsi repoussés.

7. *se temer* construit avec le pronom personnel, comme *se pensar*, *s'albirar*, &c. Sur cette construction & sur la valeur de ce pronom personnel, cf. VIII, 34 & la note.

8. Sur le sens de *pus*, cf. la note au vers 3.

9. *ab bel cors.* — Le provençal se sert de *ab* comme de *de* pour déterminer un substantif, &, comme *de*, *ab* peut se construire soit avec *esser*, soit directement avec le substantif. Beaucoup de locutions de cette sorte, que Diez (*Grammaire*, trad. franç., III, 146) explique comme étant formées de la proposition *ad*, doivent être rapportées en réalité à *ab*.

12. *pro*, en ancien provençal, se construit soit avec *de*, soit aussi comme adjectif invariable sans *de*. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 137.

14. Ici encore Appel suppose une faute commune aux deux manuscrits & corrige *per dever* en *per aver*. Mais au point de vue du sens, la correction ne nous paraît pas heureuse, puisque le poète n'attribue pas à la cupidité le mépris des dames pour les amants de condition plus humble. Il ne veut pas insinuer qu'elles aiment leurs pairs surtout pour leurs richesses, mais qu'elles se refusent à aimer au-dessous d'elles par un souci exagéré de leur dignité & par crainte de déchoir. Mais à quoi bon corriger *dever* qui convient parfaitement ici? Le mot ne signifie pas seulement en effet *devoir*, mais il est parfois synonyme de *position*, *dignité*, *rang*, & c'est bien le sens qu'il paraît avoir ici. « Les dames, dit le poète, ne doivent pas aimer quelqu'un pour le rang qu'il occupe, mais elles doivent aimer le plus fidèle. » Sur ce sens particulier du mot inconnu à Raynouard, cf. E. Levy, *Provenz. Supplem. Woerterbuch*, II, 195.

15. *ab que* = même si, quoique. Sur ce sens du mot inconnu à Raynouard, cf. E. Levy, *op. cit.*, I, 1. — La même idée avait été exprimée avant Montanhagol. Cf. Cnyrim, *Sprichwoerter bei den provenz. Lyrikern*, p. 25.

16. Ici encore nous avons une de ces anomalies comme en présente souvent chez les troubadours la syntaxe des temps & des modes. Nous avons vu ailleurs une phrase conditionnelle dans laquelle le verbe de la proposition exprimant la condition est à l'imparfait. Ici, c'est l'inverse que nous avons : le verbe de la proposition principale, *graziria*, est au conditionnel, mais celui de la proposition exprimant la condition est au mode réel & au futur. Cf. VI, 7 & la note.

Cette idée que les humbles sont ceux qui aiment le mieux se retrouve aussi ailleurs. Cf. les passages cités par de Lollis & rapprochés de ces vers de Sordel (XXIV, 21) :

Donex non deu trop ricor gardar
Dona, quar un non a en cen
Ric home que am finamen
Ans cujan qu'om los dey'amar.

17. Ici encore la conjonction *et*, qui devrait unir les deux régimes *ses enjan* & *de bon talan*, est omise. Cf. VI, 32 & la note.

18. *que* suffit pour exprimer le sens final *afin que*, qui s'exprime d'ordinaire par *per que*, *per so que*, &c. (Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franc., III, 325.) — Il faut assurément rapprocher cette déclaration de celle qu'avait faite ailleurs le poète : *d'amor mou castitatz*, & la considérer comme les deux formules caractéristiques de la doctrine nouvelle. Cf. *Introduction*, p. 50.

19. Sur cette construction *se triar ad*, exprimant une idée de changement qu'on retrouve avec tous les verbes signifiant : *faire, rendre, nommer, élire, choisir pour*, &c., & qui est tout à fait équivalent de la construction avec un double accusatif : *faire quelqu'un roi*, &c., cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 145.

19-20. Ceci est une allusion très nette au fait que l'empereur Frédéric II, étant parti pour la Croisade (1228) & ayant conquis par un traité Jérusalem, s'y couronna roi lui-même, ayant pris la couronne sur l'autel, parce qu'aucun prêtre n'avait voulu sacrer un prince anathématisé (1229). — Le mot *emperador* est une légère inexactitude, puisqu'il s'était couronné *roi* de Jérusalem.

21. *y* ne représente pas grammaticalement *ad emperador*, mais l'idée générale de la dignité impériale, & de même au vers suivant, il représente l'idée exprimée plusieurs vers plus haut par *que ben gar vostr'onor*. — Ailleurs encore le poète fait l'éloge de l'empereur Frédéric II (cf. XI, 46). Beaucoup de troubadours l'ont loué pour la protection qu'il leur accordait. Mais l'éloge de Montanhagol s'explique peut-être autrement, si l'on songe aux raisons qu'un Toulousain tout dévoué à son comte pouvait avoir d'être reconnaissant à Frédéric. En septembre 1243, il venait de rendre à Raymond VII le marquisat de Provence & du Venaissin.

23. *res*, dans la langue des troubadours, est souvent synonyme de *personne* & parfois même il désigne spécialement la personne, la dame aimée. Cf. *Leys*, II, 180.

per ver = *per lo ver* : « par la vérité, vraiment. » L'article est omis comme dans d'autres locutions formées d'un substantif précédé d'une proposition & qui marquent le moment, la manière, &c. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 28.

27. *Cauzir en*, construit comme *triar en* (VII, 45), « faire choix de. » Sur cette construction, cf. E. Levy, *Provenz. Supplem. Woerterb.*, I, 231.

28 *sol no pes lo baran*. — Raynouard (*Lex. rom.*, II, 183) traduit : « seulement qu'elle ne pense pas la supercherie. » Ce qui est, il est vrai, assez mal dit pour « pourvu qu'elle ne », &c. Mais E. Levy (*op. cit.*, I, 125) trouve que cela ne s'accorde pas avec le contexte.

Il nous semble, au contraire, que le poète ne fait que reprendre une idée déjà exprimée : tout homme est digne d'être aimé, pourvu qu'il soit homme d'honneur & qu'on ne soupçonne pas en lui de fausseté. Nous ne considérons pas non plus comme irréfutable l'objection qu'il fait à cette interprétation, que, dans ce cas, le poète n'aurait pas employé avec *baran* l'article défini. Il nous semble, en effet, qu'on peut dire aussi bien : pourvu qu'elle ne soupçonne pas en lui *le* désir de tromper & *de* désir de tromper. En réalité, la seule raison sérieuse qui puisse faire mettre en doute l'interprétation de Raynouard, c'est que le mot *baran* n'est pas connu par ailleurs. Nous n'en avons pas d'autre exemple, & Raynouard ne semble lui avoir donné ce sens que pour son rapport de forme avec des mots comme *barat*, *baratar*, *baratador*. Mais cette réserve faite, on peut, à défaut de toute autre, admettre l'explication de Raynouard. Considérer *baran* comme la 3e pers. sing. du subj. présent d'un verbe *barandar* que l'on ne connaît pas, ou lui donner le sens de *rang*, *dignité*, *position*, nous paraîtrait aussi arbitraire que de le traduire par *supercherie*, & n'irait pas sans rencontrer aussi des difficultés.

mielhs = plutôt, de préférence à tout autre. Ce sens, un peu différent du sens ordinaire du mot & inconnu à Raynouard, est attesté par plusieurs autres exemples. Cf. Appel, *Chrestomathie*, au *Glossaire;* de Lollis, *Sordello*, p. 289, renvoyant à Stimming, *Bertran de Born*, p. 349.)

retenet paraît être un terme technique de la langue courtoise pour signifier : *accepter pour amant*. Cf. Canello, *Arnaldo Daniello*, p. 215.

32. *i* = par rapport à lui, représente *lo plus bas*, & par conséquent une personne. Sur cet emploi particulier du mot, cf. VI, 23, & la note.

33. Formules de protestation qui sont de style chez les troubadours :

> Don, hom cochatz de folhatge
> Jur'e pliu e promet guatge.
>
> (Appel, *Chrestomathie*, 64, 64.)

> Que quascus pliu en sos digz et alia.
>
> (Arnaud de Marueil, *in* Jeanroy, *Thèse lat.*, 37.)

Sur l'expression *per ver*, cf. la note au vers 23.

34. Sur ce sens particulier du mot *res* = personne, cf. la note au vers 23.

35. Sur ce sens d'*alhor*, servant à désigner aussi une personne, cf. E. Levy, *Prov. Supplem. Woerterb.*, I, 51.

'n = *en*, à cause de cela est employé ici par pléonasme, *per que* n'ayant pas lui-même d'autre sens. C'est là un fait fréquent & dont nous avons trouvé d'autres exemples. Cf. encore Stimming, *Bertran de Born*, 238.

36. C'est la même crainte que le poète avait exprimée ailleurs (VIII, 44), sans du reste s'y arrêter davantage. — Nous avons ici à côté de la construction de *pro* avec *de*, déjà relevée au vers 12, l'autre construction sans *de*. Cf. la note au vers 12.

Nous avons déjà relevé un autre exemple tout à fait analogue de cette construction anormale de la phrase conditionnelle : le verbe de la proposition principale *podetz* est au présent de l'indicatif au lieu du conditionnel, alors que celui de la proposition secondaire *plazia* est à l'imparfait. Cf. la note à VI, 7.

37. *cen tans.* — En provençal *tan* & *aitan*, accompagnés d'un nombre cardinal, sont considérés comme substantifs & suivent les règles de la flexion. Cf. de Lollis, *Sordello*, pp. 250 & 294.

38. *pero* = c'est pourquoi. Sur ce sens du mot, cf. VII, 21, & la note.

40. Sur la locution *esser a far*, cf. VI, 1 ; VIII, 19, & les notes.

coras que sia = à quelque moment que ce soit, un jour ou l'autre. Sur ce sens de *coras que*, cf. E. Levy, *Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I, 359.

41. Sur *Esclarmunda*, plusieurs fois louée par le poète, mais toujours trop vaguement désignée, cf. V, 40; VI, 40; VII, 49, & les notes

42. Ailleurs encore le poète avait expliqué & à peu près de même façon le nom de la dame. (Cf. VI, 40; VII, 49.) Sur l'expression *per ver* = vraiment, cf. la note au vers 23.

43. *dever* signifiant à la fois « le devoir » & « ce qui sied », *non-dever* équivaut à « ce que l'on ne doit pas faire ».

X

SIRVENTES

NULHS OM NO VAL NI DEU ESSER PREZATZ

Cette pièce se trouve dans les manuscrits *A* (f° 215 a), *C* (f° 260 v°), *E* (p. 145), *F* (f° 53), *I* (f° 124 v°), *J* (f° 69 b), *K* (f° 110 r°), *M* (f° 34 v°), *R* (f° 54 v°), *T* (f° 203 v°), *d*, *e* (p. 242) & *f* (f° 38 v°). Enfin, les strophes I, II, III & V sont citées dans α (*Breviari d'Amor*, 33538 sq., 31223 sq., 31243 sq., 31302 sq.)

On ne saurait établir les rapports exacts qui unissent tous ces manuscrits. Toutefois, il est possible de les répartir tout d'abord en deux grands groupes. Un premier est formé par *AIKF*, qui donnent la pièce telle que nous la publions, avec ses six *coblas* & la *tornada*, sous cette réserve que l'ordre des pièces dans *AIK* est celui que nous reproduisons, au lieu que dans *F* il est respectivement 1, 2, 5, 3, 4, 6 + *tornada*. Le deuxième comprend *CEJMRTef*, qui donnent cinq *coblas* & une *tornada;* & de même la considération de l'ordre des strophes nous y fait distinguer deux sous-groupes : *CEJRTf*, auxquels il faut sans doute ajouter α, reproduisent, la strophe 4 en moins, l'ordre donné par *AIK*, au lieu que *Me* semblent se rapprocher de *F* pour présenter le même ordre 1, 2, 5, 3, 6 + *tornada*. L'examen du texte vient encore confirmer ce groupement. Les rapports de parenté entre *AIKF* sont prouvés par une leçon à eux propre (v. 49) & par les tentatives faites par chacun d'eux pour corriger une faute de l'original commun (vv. 33-34). Mais comme nous l'avions déjà vu par l'ordre des strophes, il y a plus de rapports entre *AIK* qu'entre chacun d'eux & *F*. Les trois manuscrits *AIK* ont beaucoup de leçons communes (vv. 17, 20, 22, 23, 42, 45, &c.) sans que cependant ils se confondent. *A* présente des leçons à lui particulières ou qu'il a en commun avec des manuscrits d'une autre famille & par lesquelles il s'oppose à *IK* (vv. 2, 3, 8, 15, 16, 25, 39, 41, 43, 45, 59). Au contraire, *IK* apparaissent comme les copies d'un même original par des

fautes ou des leçons communes (vv. 7, 28, 29, 38, 42, 43, 45, 50, 55), *K* étant toutefois plus correct que *I* (vv. 21, 33, 39, 40, 48). A eux tous s'oppose *F* qui, pour un grand nombre de leçons particulières aussi bien que pour sa façon de ranger les strophes, doit occuper une place à part (vv. 3, 9, 12, 20, 22, 25, 33, 37, 40, 45, 49, 54, 57). Dans le second groupe, *Me*, déjà distincts des autres manuscrits par l'ordre des strophes, prouvent leur étroite parenté par leur accord presque constant & par des leçons à eux particulières. (Cf. vv. 17, 46, 49, 51) Quant aux autres, quoique par un certain nombre de leçons particulières ils conservent tous les uns vis-à-vis des autres une certaine indépendance, quoique certaines affinités (cf. vv. 11, 50, 51, 52) paraissent rapprocher *EJT* par opposition à *R* ou à *Cfα*, ils apparaissent tous comme remontant d'une façon plus ou moins directe à un original commun.

La pièce n'avait pas encore été publiée d'une façon critique, mais le texte de *A* avait été reproduit par Grutzmacher, in *Herrigs Archiv*, XXXIV, 200, & par Pakscher & de Lollis, in *Studi di filologia romanza*, III, 621, & celui de *F*, par Stengel, *Die provenz. Blumenlese der Chigiana*, p. 55.

NULHS om no val ni deu esser prezatz,
S'aitan quan pot en valor non enten;
Qu'om deu valer segon qu'es sa rictatz,
O sa vida no·lh fai mas aunimen.
Donc qui ben vol aver valor valen
Aj' en amor son cor e s'esperansa,
Quar amors fay far ricx faitz d'agradansa
E fay ome vieure adrechamen
E dona joy e tol tot marrimen.

1 Nuills A; nulz K; nulls E; nuilhs J; nuls FMT; uol, prezat *f*; presatz EIKMT*eα* — 2 si tan AGIKT*z*; com pot F; con pot *Me*; no senten AG; non centen T; tan can KT; tant qant A; entent *f*; — 3 cesarictatz T; sas rictatz *f*; ritatz IK — 4 o sa uida non les A; on sa uida noil fai F; uo sa uida non fai *f*; ho sa uida J; nol IKR; noill *Ee*; noilh J; noil M; mais auinen l*α*; mais KMRT; aunimens A; aunimentz *f*; — 5 ci bon uol T; doncs AFKM*e*; dons *f*; donex IJR; donx E; be FR; ualent *f*; — 6 agenamor IKR; aianamor T; son cors *α*; sasperansa T; sasperanza F; esperanza IK; esperanssa AJ — 7 camor fai far ric faitz dagradansa T; qua amor fay far rics fatz dagradansa *f*; camors fai far rics fah e dagradansa *α*; quar amors fai far maint ricx faitz dagradanssa J; car amors fay mans ricx fatz dagradansa R; de gran danza IK; foir E; faig IK; fag E; agradanssa A; agradanza F — 8 e fai uiure home AM*e*; e fai om uiure adriciamen T; e fai hom uieure adrechamen *α*; adreitamen EJ; adreichamen I; adreizamen K; adrechament *f*; — 9 eil dona cor eil' tol tot marimen F; e dona cor IK; gioi T; toll R; tut T; marimen IKT; marriment *f*.

Mas ieu no tenc que si' enamoratz
Cel qu'en amor vay ab galiamen;
Quar non ama ni deu esser amatz
Om que sidons prec de nulh falhimen,
Qu'amans non deu voler per nulh talen
Ren qu'a sidons tornes a desonransa,
Qu'amors non es res mas aysso qu'enansa
So que ama e vol ben lialmen,
E qui·n quier als, lo nom d'amor desmen.

Pero anc mi no sobret voluntatz
Tan qu'ieu volgues nulh fait desavinen
De la bela a cui mi sui donatz,
Ni tenria nulh plazer per plazen
Qu'a lieis tornes a negun vilimen,
Ni·m poiria per re dar benanansa

10 quar ieu E; char ieu non tens T; teni *e*; ies per enamorat R; mas eu non dic sia enamoratz C; mas ieu non dic [que] sia enamorat α; mais R; eu AFIK; hieu J; teing AFIK — 11 cels quaz amor van Me; sels quen amor van J; qad amor uai AF; ea hamor IK; sill cazamor uan E; sel cab amor uon a galiamen T; sel qua sidons uay a galiamen *f*; am galiament α — 12 quil non ama R; ni non ama F; amat *f*α — 13 cel que sidonz A; sel que sidon IK; hom qi M; hom que sidons prega de falhiment α; cesidontz T; sidonz AF; nuill AE; nul F; null IK; nuilh JMe; nugll T; muill *f*; faillimen AEFIK; failhimen JM; faglimen T; failhiment *f* — 14 camanz IK; qamanz *f*; qamantz M; quaymans α; nul F; nuill AIK; nuilh JMe; null EMT*f*; lunh α; talent *f*α — 15 res qua sidons α; faich qua sidonz A; qasidonz F; casidon IK; a malestansa EMR; desonranza AFIK; deshonransa C*f*; deszonranssa J — 16 non es als C; aisso cavanssa A; aiso FT; aqo M; aco R*f*; enanza FIK; enanssa J — 17 so que ama eil uol ben lialmen A; so que ama eill uol e lialmen IK; leialmen F; lo que ama e uol be leialmen E; so que ama ilh uuelha eyssamens R; leis cui ben uoll ni ama coralmen Me; so quil amar ni ben uol lialment *f*; so que ama de bon cor lialment α — 18 e qui uol als C; e quin quer als lo do damors EJ; e qui α; qier AM; quer EIKJR; qer F; cier T; desment *f*.

19 pero a me R; pero anc me ET*f*; pero a mi α; per ho *f*; volontas T; volontat *f* — 20 tan que EIK; tan que fezes R; tan qez ieu fezes lunh fay α; quieu en fezes *f*; descouinen AIK; desanimen R; aunidamen M; tant qeu F; tant quen C; uolges KT; nuill AEe; nuilh J; null M*f*; fag JM*f*; fach R; faich A; faig IK; dezauinen E; desauenen T; desauinent *f*α; deszauinen J — 21 a cui mi e son donatz I; me son donatz KR; bella IK; a qui R; soi EFT; soy *f*α; — 22 nim tenria AIKMα; nin tenria F; me tenha plag per plazen R; ni teria nul plaiser plasentz T; ni non tenria null plazer per plazent *f*; nuill Ee; nuilh J; nul F; plaser IK; plaszer J; plazent *f*α; plasen IK; plaszen J — 23 de ren calcis AK; derre calei tornes a uilmen I; de re calcis tornes a uelizement *f*; negun enuilmen T; negun enuelimen EJ; a null enuezilmen M; calieis tornes a nulh descauzimen C; qu'a luy tornes a negu nozement α; a negun greuiamen R; a nuill envelimen *e*; calei K — 24 ni nom poiria E; e non poiria T; nom poyria pendre dar bonanansa α; dar per re C; dar alegransa M*f*; poria FK; benanaussa AJ; benenansa T; benenanza IK.

De re qu'a lieis tornes a malestansa :
Quar fis amans deu voler per un cen
Mais de sidons que·l sieu enantimen.

Mas amans dregz non es desmezuratz,
Enans ama amezuradamen,
Quar entre·l trop e·l pauc mezura jatz :
Estiers non es mezura, so enten,
Anz notz quascus amans, e, quar no i men,
Siegua m'estern' e franha fals' usansa,
Que·lh fals aman meron la fals' amansa,
E, qui dreg sec, Dieus tot be li consen,
O tart o temps sivals al finimen.

Mas ges li pro, el temps que n'es passatz,
No cercavon d'amor mas l'onramen,
Ni las donas en cuy era beutatz
No feiron fait per re desavinen :
Pero eron elas e elh valen,

25 de so AJ ; res qa midonz tornes a malestanza F ; tornes de pretz mermansa C ; mala nansa E ; desonransa *f* ; calei I ; callei K ; caleis E*f* ; qaleis M ; lyeys α ; malestanza F ; malestanssa A ; malistanza IKT — 26 amics AIK ; deu gardar AEIKT*f*α ; amanz F ; aymans R ; aimant *f* ; cent T ; sen EJ — 27 mais de sidons quel enantimen R ; sidonz AF ; sidontz T ; sidon IK ; seu IK ; enaltimen T ; enantiment *f*α.

28 mais aman dretz non es desire sutatz IK ; amantz dreitz A ; amanz, demesuratz F ; desmesuratz A — 29 enanz F ; enan amon IK — 30 mesuraiaz F ; mesura aiatz A — 31 ester IK ; mesura AFIK — 32 noz F ; noitz IK ; chascun AIK ; chascus F ; aman A ; amanz FIK — 33 segur estei A ; segam estraing F : segam estren I ; sega estren K ; freigna AI ; fragna K ; falsusanza FIK — 34 menon AF ; mermon I ; memon K ; queil A ; qill F ; quel, amans IK ; falsamanza FIK — 35 quar qui A ; quan qui IK ; dreich A ; dretz I ; dreitz K ; deus F ; deu IK ; cossen A — 36 temp, sival IK.

37 mai ges J ; que ies R ; ques traspassatz R ; qez es passatz F ; jes *f* ; pros CR ; al temps T ; lo tems *e* ; tems EJR*f* ; pasatz J ; passat *f* — 38 no uolion C ; non gardavon α ; mais onramen IK ; sercauon E*f* ; serquauon J ; nozercauon M ; onrament *f* — 39 e las donas M ; nes las dopnas T ; e las dompnas en cui eron beutatz A ; eron bontatz IK ; era bontatz Fα ; fora bontatz T ; domnas IK ; dompnas AF ; donnas *f* ; en qui IK — 40 per ten desauinen I ; per ren descouinen F ; en re desavinen α ; per ren quamors desmen C ; feira T ; foiron K ; feiran EJ ; feron FIR ; feran M*f* ; faich AF ; fag EIKMR ; faitz *f* ; fach α ; dezauinen E ; deszauinen J ; dessauinen K ; desaiuinen *e* — 41 per so IR ; per so eran F ; adoncs eran M*e* ; adoncs eran els ez ellas ualent *f* ; per so eron li gascon plus ualen A ; per sso ieron eils gais conels ualen IK ; ellas CEJM ; il FT ; ills E ; ill M ; ualent *f*.

Quar quecx ses als entendi' en onransa.
Mas ara es pretz tornatz en balansa,
Que·lh amador an autr' entendemen,
Don sortz blasmes e dans a manta gen.

Eras seray per totz los mals blasmatz
Dels amadors d'aquest castiamen
E per celas on renha falsetatz,
Quar an lur cor en so qu'ieu lur repren.
Mas parsoniers es del mal, qui·l cossen,
E totz om bos a de tot mal pezansa,
E·l savis deu gardar lo fol d'erransa,
Per qu·ieu casti cels qu'amon falsamen,
E si peza a lur, a mi es gen

42 sentendien onranssa Jα; quar qui sec alques sentendria enonransa E; car qi sec alces sen sentendria en onransa T; quar quecx de lor entendia en bobansa C; qar qecs daicels entendia en honransa F; chascuns siuals entendien onransa *Me*; si que ses als entendien en onranssa AIK; car ses als ne dizian en lor onransa R; e nus quex entendia en onransa *f*; onranza K — 43 mas ara es tornatz pretz en balantza T; mas aras nes pretz en balansa R; mas ar ne pretz tornatz ar en balanza IK; mas era vei pretz *Me*; mas aras uey tornatz pres en balansa *f*; mas ara uei tornar pretz em balansa α; mas er uei pretz trastornat en balanssa A; pretz F: balanza F; balanssa J — 44 ell amador M; quar lamador J; aun un entendemen E; an un entendimen T; car amadors mantas uetz entenden R; qeil amador A; qels amadors IK; qill F; quel amador C; celi amador T; quels aimadors *f*; aimador α; entendimen FIK; entendement *f* — 45 don es F; donson blaisemedan a mantas gen IK; an sortz *f*: don son blasmat e dan a mainta gen A; don ne mout mal edan a mouta gen C; que son blasme e dan ET: dar blasme e dan a manta gen R; sors JM; blasme TF; danz FM; dan T; mantas IKT*f*; manhta α.

46 era sera IK; los mal EJ; los miellis R; pels miels milhors blasmatz *f*; per tot los plus blasmatz M; per tot lo mon C; per totz temps mais blasmatz AIK; ara MRT; aras *f*; arezarai EJ — 47 aimadors *f*; aqest AEFMR; acest T; aqest chastiamen IK; castiament *f* — 48 o regnatz I; on reinhon *f*; cellas ACIKMT; selas R; sellas J*f*; o. KR; reigna A; regna FKT; reinha M; renlha R; falsedatz EJ; falsitatz IK — 49 car lur cor an C; car an lur cor EJM*f*; qez han lor cor FIK; defen AF; en so que lor defen IK; en so com lur repren EJ; en so quieu las repren *Me*; en so com las reprent *f*; car an son cor en so com repren R — 50 el mal qui C (*ce vers et les sept suivants sont très mutilés dans* C *par suite de l'enlèvement d'une miniature*) quar parsoniers es del pecat quil consen J; quar EMT*f*; es del pecat quil consen J; es del mal quil lur consen E; qui lur consen T; mal par so uer es IK; qil cossen R; consent *f* — 51 *manque dans* C; totz bos homs EJRT; de totz mals F; e totz mals homs a de tot ben pesanza *Me*; deu destorbar pesanssa A; de destornar peisanza IK; de tot mal y renanssa J; homs F; tutz IKT; tut T; pezansa ER*f*; pesanza F; pesança T — 52 ..... tornar lo fol..... C; e saui *f*; el sauis fai tornar los folz F; deu lo fol tornar AIK; deiranza IK; gardar los fols deuransa *Te*; gardar los fols douransa E; gardar los fols deyanssa J; saui RT; foll M; erranssa A; erranza F — 53 ..... per quieu ca.....limen..... C; per so castion sil T; per co castion silh E; chastic FIKM; chasti A; sill *f*; silh R; cells M; sel IK; sels, falssamen J; falsamenz T; falsament *f* — 54 ..... e si p..... C; e si lur peza er ami meren E; si lur pesa er ame meren T; e si tot pesza alor ami es gen J; e si peza lor ami est a ient *f*; qe torn al point del dreich entendemen A; que torn al pon de diei entendimen IK.

Als Castellas fai Dieus tan d'onramen
Que totz temps an rei de pretz et d'onransa
E·l mielhs del mon, mas er n'an melhoransa,
Qu'el es joves de jorns e vielhs de sen,
A cui platz mai donars qu'a sel que pren.

55 als castellas..... C; a castela E; a castellan T; al castellan de dieu tan donramen IK; castellans AFM*f*; dieu T; deus F; onrament *f* — 56 ..... que tostemp..... ransa..... C; an re IK; qill an ades M; quill an tostemps *e*; que tostems an de pretz e donransa R; ce tutz tenps T; tostems EJR*f*; tot tems IK; aun E; ant A; han F; pres *f*; prez FM; onranssa J; onranza IK — 57 lo mi..... nan melhoransa C; eil miells A; el meill Fe; ells miells M; el meills delmon enoia meilluransa E; el miellz delmon e noia megluransa T; mas els nan lo miels del mon e meilluransa *f*; mel IK; meilhs, mai ar J; ar M; meilloransa A; meioranza IK; melhuransa R; meilhuransa M; meilhuranssa J — 58 et es ioues A; qar es ioues F; et an iouen de iors e ueil de sen IK; quilh son ioue de jorns e uielhs de sen R; qill an iouen de iorns e ueilh M; quil an ioue *f*; quel an de iorns ioue C; iorn, ueilz F; uiels *f*; uieltz T; uieils A; ueilhs J; ueils E — 59 e platz li mai C; e plas li mais *f*; platz plus A; a qui plas mi donars qua sen pren R; quel pren EJ; qo pren M; cel pren T; qel pren F; qui IKR; plaz FM; plas IKJ; donrar I; caisel E; quasel J; casel T; qasel *f*; qua selh qui C; quaisel que IK; qua cell M.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Ce *sirventes* est à la fois un éloge de l'amour tel que le conçoit Montanhagol, pur, exempt de pensées mauvaises, principe de toutes les vertus, & un blâme, un « *castiamen* » des mauvais amants qui, en s'écartant de la vraie doctrine, déshonorent, compromettent l'amour lui-même & justifient les colères de ses ennemis. Sur le sens & la valeur de cette pièce, cf. *Introduction*, p. 53. — Oui, l'amour est le mobile de toutes les belles actions, le principe de toute vie bonne, heureuse, exempte d'inquiétude, & l'on n'a de valeur que si l'on s'applique de tout son cœur à aimer. Mais l'amour réclame un cœur pur; on doit éviter tout ce qui pourrait nuire à l'honneur de celle qu'on aime, & l'on n'est digne du nom d'amant que si l'on recherche avant tout l'exaltation de l'objet aimé. C'est ainsi qu'il a aimé lui, se refusant tout plaisir qui aurait pu ternir le bon renom de sa dame, mettant au-dessus de toute chose l'intérêt de celle qui l'aime. Le bon amant porte, en effet, dans son amour la mesure, &, loin d'être défendu, un tel amour est béni de Dieu. Telle est la véritable doctrine d'amour, & les grands amants des temps passés n'en ont pas connu d'autre : l'oubli où quelques-uns tiennent maintenant ces maximes fait la honte de ce temps. On le blâmera sans doute de son *sirventes*, & ceux qu'il attaque lui en garderont rancune. Mais le premier

devoir de l'homme de bien est de dénoncer les méchants. — La pièce adressée au jeune roi de Castille, Alphonse X, peu après sans doute après son avènement (1252), appartient à la dernière période connue de la vie du poète (1252-1258). Cf. *Introduction*, p. 28.

La date que nous venons de fixer exclut l'hypothèse que Montanhagol ait inventé la forme métrique de cette pièce. Maus (*op. cit.*, p. 78), affirmant, sans doute sans raison, qu'elle ne pouvait être postérieure à 1225, se demandait si elle n'avait pas servi de modèle à une pièce de Peire Cardenal. On voit que s'il y a eu imitation, c'est plutôt le contraire qui est le vrai. En tout cas, la disposition strophique ab ab b *cc* bb se retrouve dans un certain nombre d'autres pièces relevées par Maus (*op. cit.*, p. 107, n° 310, & 88, n° 20). Mais de plus quelques-unes ont, comme la pièce de Montanhagol, la troisième rime *c* féminine. Ce sont : Bertran d'Alamanon, 8, 13 ; Bertran Carbonel, 14, 53, 57 ; Luquet Gatelus, 1 ; Peire Cardenal, 62, qui, à l'exception de Bertran d'Alamanon, 13, & de Luquet Gatelus, 1, ont enfin cette ressemblance avec notre *sirventes* qu'elles sont faites sur les mêmes rimes : *atz, en, ansa*. Montanhagol a-t-il imité Peire Cardenal ou un autre? C'est ce que nous ne pouvons déterminer.

3-4. Cf. :

Vida es anta e desonors
Qui non a pretz segon qu'es sa ricors.
(Cadenet, *in* Mahn, *Werke*, III, 63.)

6. *son cor e s'esperansa*. — Les deux mots allaient souvent ensemble.

Sol Dieus mi gart, Rambaut, mon Escudier
En cui ai mes mon cor e m'esperanssa.
(Appel, *Chrestomathie*, 90, 55.)

7. *faitz d'agradansa*. — Sur cet emploi de *de*, cf. II, 2, & la note.

13. Le subjonctif *prec* doit s'expliquer ici comme ailleurs (III, 29 ; VII, 33) par le souvenir de la construction latine de la proposition relative, le relatif ayant la valeur de *talis ut* = capable de. On n'affirme pas une réalité, mais une possibilité.

17. *voler*, qui signifie *vouloir*, *désirer*, est ici à peu près synonyme de *amar*. Sur ce sens particulier du mot, cf. Canello, *Arnaldo Daniello*, p. 209.

ben lialmen. — La conjonction *et* qui devrait unir ces deux adverbes est, comme souvent ailleurs, omise. Cf. VI, 23, & la note.

21. C'est en tant qu'attribut apparent de *esser* que *donatz* est ici au cas sujet.

23. Le mot *vilimen* n'est pas dans Raynouard, mais le sens & la formation en sont clairs.

24. Sur l'expression *se dar* = éprouver, ressentir, cf. VII, 33, & la note.

26. *per un cen.* — Expression adverbiale très fréquente chez les troubadours & qui a la valeur d'un superlatif. Cf. de Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 307.

27. La phrase est construite d'une façon un peu irrégulière & se termine autrement qu'elle n'avait commencé, d'où l'absence de pronom devant *de sidons*, mais cela ne nuit pas à la clarté.

Sur l'emploi de l'article avec l'adjectif possessif *mieus*, *tieus*, *sieus*, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 61.

30. Sur l'importance de la *mezura* non seulement en amour, mais dans la vie tout entière, cf. la pièce XIII. — C'est le principe essentiel du nouvel idéal de la vie courtoise. Cf. *Introduction*, p. 53.

31. *so enten* = à mon avis. Formule sans valeur véritable, comme en trouve souvent à la fin du vers. Cf. IV, 11, & la note.

32. *e* [*que*] = & plutôt. Sur ce sens particulier du mot, cf. IV, 17, & la note.

quar = parce que, & précède la proposition principale. Sur cet emploi du mot, cf. III, 38, & la note.

i peut être entendu au sens de *en cela* ou, mieux encore, être considéré comme synonyme de *lui* & se rapportant à *quascus amans*. Sur cet emploi de *i* pour désigner non une chose, mais une personne, cf. VI, 23, & la note.

33. Les manuscrits, quoique très altérés, nous mettent cependant sur la voie du mot à rétablir, & le sens de *esterna* = trace, exemple, convient tout à fait au sens général de la phrase. Le mot n'est pas dans Raynouard qui n'enregistre que la forme masculine *estern* (*Lex. Rom.*, III, 216), mais se trouve dans Diez (*Etymologisches Woerterbuch*, 4e édit., 576) qui en donne l'exemple suivant attesté par la rime :

Qu'en Gausbertz
Non es tan certz
Per los sans de Palerna
que ·l pantays
del pel non lays
si sec la vostra esterna.

(Gavauda, *in* Mahn, *Gedichte*, 752.)

Sur l'omission de *que* en tête de la proposition subjonctive, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 312.

34. La conjecture *meron* au lieu de *menon* AF, *mermon* I, *memon* K, nous paraît satisfaisante tant au point de vue paléographique que pour le sens. Le poète reprend ici l'idée qu'il a déjà exprimée

(VIII, 13) sur le châtiment dû aux faux amants : *Ez ieu vuelh ben que 'lh fals truebon bauzia.*

35. Sur cette conception de l'amour conciliable avec l'amour de Dieu, cf. *Introduction*, p. 46.

37-38 Le poète feint de continuer la véritable tradition de l'amour courtois & de considérer comme imputable à la seule perversité de certains troubadours ou de certains amants les excès qui ont compromis aux yeux de leurs ennemis l'amour & la poésie. Cf. *Introduction*, p. 53.

n = *en* est construit avec *passar*, comme nous l'avons vu avec *issir*, avec *anar*, dans *s'en anar* & en général avec tous les verbes qui expriment une idée de départ, de séparation, &c. Cf. VII, 30, & la note.

41. *pero* = c'est pourquoi. — Sur ce sens du mot, cf. VII, 21, & la note.

43. *tornatz en balansa* doit être entendu au figuré = mis en doute, mis en discussion, c'est-à-dire est « discuté, décrié », à moins que *tornar en balansa* ne soit synonyme de *balansar* & ne signifie « pousser, jeter, repousser, rejeter ». Cf. E. Levy, *Provenz. Supplem. Woerterbuch*, I, 122.

45. *blasmes e dans* = les rigueurs & les condamnations du clergé.

46. *los mals... dels amadors.* — Le régime est séparé du mot auquel il se rapporte par un mot intercalé. Cf. IV, 46, & la note, & Appel, *Provenz. Inedita*, XXVII.

cossen a ici un sens différent de celui qu'il avait au vers 35, où il signifiait *accorder*. Ici il signifie *approuver*, comme dans ce passage de Guilhem de Puycibot cité par Cnyrim, *Sprichwoerter*, p. 49 :

> Qui consen faillimen d'autrui e no l'en repren
> Companhier es e parsoniers.

56. Sur cet emploi de *de* accompagné d'un substantif, cf. II, 3.

56. *E·l mielhs del mon.* — Le mot n'est pas seulement employé en provençal comme adverbe ou comme adjectif. Il est souvent aussi employé substantivement soit au sens neutre : *la meilleure chose*, soit comme ici pour désigner une personne d'un mérite éminent. Cf. *Bertran de Born*, p. 251.

58. Ailleurs déjà (II, 53), le poète avait loué le « rey Castelan », mais rien ne nous permettait de décider s'il s'agissait de Ferdinand III ou de son fils Alphonse X. Mais ici il apparaît très nettement que ce « reys joves » ne peut être qu'Alphonse, & que la pièce est dès lors postérieure à 1252, date de son avènement. Montanhagol semble, à ce moment, être allé à la cour de Castille pour y chercher la protection que tant d'autres troubadours y avaient trouvée. Cf. Milá y Fontanals, *Los trovadores en España*, p. 196 sq.

59. Sur ce sens de *prendre* = recevoir, cf. V, 33, & la note.

XI

SIRVENTES

ON MAIS A OM DE VALENSA

La pièce se trouve dans les manuscrits *C* (f° 263 r°) & J. La première strophe en est conservée comme *cobla esparsa* dans *P* (n° 145). Enfin, les strophes I & III en sont données sous le nom de Peire Rotgier dans α (*Breviari d'amor*, vv. 32 262 sq, & vv. 32 074 sq). Sur cette attribution commune à α & à la table de *C* & sur l'authenticité de la pièce, cf. *Introduction*, p. 36.

Si *C* & *J* ont chacun leurs fautes & leurs variantes (cf. vv. 10, 13, 28, 34, 43-44, 51), leur accord général & l'absence de différence essentielle confirment entre eux les rapports établis pour les pièces VII, X & XIII. Ils remontent l'un & l'autre plus ou moins directement à un même manuscrit. Les rapports de α, sinon avec *C* du moins avec les sources de *C*, déjà prouvés par leur attribution commune de la pièce à Peire Rotgier, sont encore confirmés par une faute commune (v. 27, *fan*). L'auteur de α a utilisé les matériaux qui ont servi à *C* & d'après lesquels la table de *C* a été dressée. (Cf. *Introduction*, p. 36.) Qu'ils ne sont pas copie l'un de l'autre, c'est ce que montrent des variantes particulières comme aux vers 3, 8, 9. Quant au fragment de *P*, il est trop insignifiant & trop manifestement défiguré pour qu'on puisse établir les rapports qu'il a avec les autres manuscrits.

Le texte de *J* avait déjà été publié par Stengel *in Rivista di filologia romanza*, I, 34, & celui de *P* dans *Herrigs Archiv. f. das Studium der neueren Sprachen*, L, 281.

ON mais a om de valensa
Mielhs si deuria chauzir
No fezes desconoyssensa.

1 quant hom ai mais P; ha, valenssa J — 2 si deuria meilhs J; miel se deuriaz ausir P; cauzir α — 3 *le vers manque dans* J; car no feses desconoisensa P; que no fezes desconoichensa α.

Quar om bos leu pot falhir,
E·l malvatz, al mieu albir,
No falh, quan fai falhimen,
Quar per dever yssamen
Fan li malvat malestan,
Com fan bos fagz li prezan.

Ges del segle no m'agensa
Quan n'aug als malvatz mal dir,
Qu'elh cujon la lur falhensa
Ab los lur mals digz cubrir.
E da lur Dieus a culhir
Quad' an pro vi e fromen,
E an pro aur e argen,
E ja ren be no metran,
Ans valo meins on mais an.

Dieus, com pot aver sufrensa
Ricx om de gent aculhir,
Ni de far guaya parvensa,
Ni co·s pot de dar tenir,
Quan ben o pot mantenir?
Mot i fetz Dieus son talen,
Quar no donet larguamen
A sels que larguamen dan
E pauc a sels que pauc dan.

4 hom pros JPα; pot leu J; car hom pros poit leuziererem fallir P; failhir J — 5 malvaz P — 6 failh, failhimen J; faill, fallimen P — 7 car per ver eissamen P; issamen α; fai lo malvaz malestans P; fan li malvatz fah malestan α: malvalz J — 9 com fai bon fait los prisans P; cum fan proeza el prezan α; ricx faitz J; quon C; li preszan J.

10 dels valens C; agenssa J — 11 al malvatz C — 12 quilh, lor, failhenssa J — 13 lo lur mal dig C; los sieus, cobrir J — 14 e dona lur dieus culhir C; a cuilhir J — 17 re J — 18 valons J.

19 quon C; suffrensa J — 20 aculhir J — 21 parvenssa J — 22 quos C; cois α — 23 ben no C; ben ho J — 24 hi fes J; molt α — 26 a selhs C; ha, largamens J — 27 que pauc fan Cα; a selhs C; ha J.

E ja melhur' om e gensa
En raubas e en guarnir,
E en manhta captenensa,
E·s vol om trop gent tenir,
Mas en dar ni en servir
No vey far melhuramen.
E doncx, que·us faretz manen?
Ja morretz vos, quan que quan;
Gardatz que·l temps no·us engan.

Coms Cumenges, ses temensa
Poiri' om a vos venir,
Que·l sobrenoms es guirensa
De vos, qui·l sap devezir,
Don paubres deu enriquir,
Qu'aissi com crezon crezen
En cumenjar·salvamen,
Deu Cumenges valer tan
Que salv aquels que·l creiran.

Emperaire, pretz valen
Avetz e valor e sen,
E quar sabetz valer tan
A vos vuelh daurar mon chan.

Na Guiza, ges no·m repen
De vos lauzar, quar m'es gen;
Mas dels vostres tan ni quan
No·m laus, s'enquer mielhs no fan.

28 mas ja C; genssa J — 30 captenenssa J — 32 e en servir C — 33 melhuiramen C; meilhuramen J — 34 ha doncs, fares J — 35 morres, can que can J — 36 gardas, tems J.

37 temenssa J — 39 guirenssa J — 41 enrequir J — 42 quon C; creszon J — 43 cumergar J — 44 cumergues J — 45 quel queiran J.

47 e valer J — 48 sabes J — 49 ez vos C; voilh J.

50 guias J — 51 lauszar quans m'es gen — 52 mai, can J — 53 s'anquer meils J; nom fan C.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Le poète feint d'attribuer à la perversité des grands le changement survenu dans les mœurs, l'oubli de la libéralité & de l'amour courtois. Contre cet esprit nouveau, créé en réalité par l'influence du clergé, il fait appel au sentiment de leur dignité. Plus que tout autre, ils doivent, eux, veiller jalousement sur leur honneur. Rien ne sert d'accuser le siècle & de le rendre responsable des fautes que l'on commet. Il est un fait, c'est que malgré toutes leurs richesses les grands ne se soucient plus de donner noblement, ni de rien accorder au culte des dames & d'amour. En agissant ainsi, c'est le souci de leur âme, c'est leur salut qu'ils oublient, & cependant la mort peut les surprendre à tout instant. L'un d'eux, au moins, doit au nom qu'il porte d'être pour les petits un protecteur libéral, & c'est avec confiance que Montanhagol invoque sa générosité. Adressée à la fois à l'empereur Frédéric II & à une dame Guise, qui est peut-être la femme de Roger de Comminges, la pièce peut, croyons-nous, être placée entre les années 1242 & 1250. Cf. *Introduction*, p. 27.

La pièce se compose de cinq *coblas unissonans* & d'une double *tornada*. La disposition des rimes dans la strophe est en *a b a b b c c d d*, qu'on peut considérer comme dérivée de la *cobla cadena-caudada* ab ab cc dd, & qui n'en diffère que par l'insertion d'un neuvième vers entre les deux moitiés de la strophe. C'est, du reste, une formule dont on a plusieurs exemples. En particulier, Maus (*op. cit.*, p. 107, n° 317) cite comme présentant cette disposition & également composées de vers de sept syllabes : Cavaire, 1 ; Peirol, 29, & Moine de Montaudon, 14. Mais toutes trois sont faites sur des rimes différentes, à l'exception de la dernière, qui dans sa première strophe présente les rimes *ensa*, *ir*, *en*, *an*.

---

1. Sur le sens de *se chauzir* = se garder de, prendre garde à, cf. VIII, 8 & la note. — Sur la construction même du verbe avec le subjonctif non précédé de *que*, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 313.

3. *desconoyssensa* a ici encore le sens de « folie, sottise », & par suite de « faute ». Sur ce sens du mot inconnu à Raynouard, cf. la note à V, 7.

7. *dever* indique ici le devoir, la nécessité qui résulte de la nature même; il est ici synonyme de nécessité naturelle.

9. *preʒan* peut avoir soit le sens actif du participe présent, soit, comme ici, le sens du participe passé, & être synonyme de *preʒat*. Cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 255 — D'autres participes présents ont aussi ce double sens. Cf. *conoissen*, *in* Appel, *Chrestomathie*, au *Glossaire*.

10. *segle* indique le monde, le siècle & par suite l'esprit du siècle. Ici il s'agit bien évidemment de l'esprit nouveau, des maximes nouvelles, qui prétendent se substituer aux idées courtoises. Sur la construction proleptique de *del segle*. cf I, 20.

12-13. Sur l'emploi de l'article avec l'adjectif possessif, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 61.

15. *pro vi e fromen*. — Sur cette construction de *pro*, cf. la note à IX, 36.

17, *metran* a ici, comme l'ancien français *metre*, le sens de « dépenser ». L'idée même se retrouve chez Colin Muset (édit. Bédier, VII, p. 111) :

> Quant plus ont or et argent
> Vair et gris et dras de soie,
> Tant sont moins large metant
> Plus que Jeus qu'usure prent.

28-29. Dans un *sirventes* antérieur, & que nous considérons comme de peu postérieur à 1233, c'est-à-dire à l'établissement de l'Inquisition dans le Toulousain, le poète accusait nettement le clergé de défendre le luxe des vêtements (IV, 28). Nous voyons par ce passage même que, quelques années après, les rigueurs de l'Inquisition s'étaient adoucies, probablement depuis 1237 & l'adjonction des Franciscains aux Dominicains dans les fonctions d'inquisiteurs. (Cf. *Introduction*, p. 45.) — On tolérait le luxe des vêtements, mais on continuait à défendre les libéralités nécessaires à la vie courtoise & ce qui en était le principe, l'amour & le service des dames.

30. *captenensa* ne signifie ici ni « conduite » ni « manière », les seuls sens indiqués par Raynouard (*Lex. rom.*, II, 328); mais le contexte indique bien qu'il signifie « toute façon d'être extérieurement, l'extérieur. »

31. *trop* ne signifie pas *trop*, mais, comme souvent ailleurs *très*.

34. Le poète disait ailleurs (IV, 10) que mépriser ainsi *pretz* & *do* c'était aller contre les desseins de Dieu :

> quar Dieus vol pretz e vol lauzar.

37. Il semble bien que le poète ait employé à dessein la forme de l'adjectif *cumenges*. Le seul qui fut vraiment *Coms de Cumenges* était le chef de la maison de Comminges Bernard VI. Or, nous croyons

qu'il s'agit ici non de lui, mais de son neveu Roger de Comminges, fils du comte de Pailhas & sans doute l'époux de la Guiza dont il est question plus bas. Il est appelé ici *Coms Cumenges*, de même que dans plusieurs textes il est désigné comme Roger comte de Comminges. Mais en réalité, ainsi que l'a montré M. Molinier, il faut entendre Roger de Comminges, comte, car tout en appartenant à la famille il n'était pas comte de Comminges, mais de Pailhas. (Cf. *Histoire générale de Languedoc*, VI, 125, note.) L'éloge que le poète fait ici de lui s'explique très bien si l'on songe a la noble conduite que lui & son père avaient tenue dans l'affaire de 1242. Bien que le comte de Foix, leur suzerain immédiat, leur eût donné l'exemple de la défection, ils restèrent fidèles à Raymond VII, leur suzerain médiat, jusqu'a ce que celui-ci eût déposé les armes. Le Toulousain Montanhagol devait leur en être reconnaissant. Si l'on admet notre hypothèse, la pièce est évidemment postérieure à 1242. Sur Roger de Comminges, cf. *Hist. gén. de Languedoc*, VI, 760-761.

39. *que·l sobrenoms... de vos.* — Sur l'emploi assez rare du pronom personnel remplaçant l'adjectif possessif, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 63. — Sur la construction même & la séparation du régime, cf. la note à IV, 47.

40. Sur ce sens de *deveẓir* = expliquer, interpréter, cf. VII, 50, & la note. — Sur l'emploi de *qui* = si l'on, cf. la note à I, 16.

42. *creẓon* est pris ici dans un sens particulier & est employé à peu près de même façon que lorsqu'on dit : « je lui crois telle qualité, c'est-à-dire je crois qu'il y a en lui. »

43. *cumenjar*, *Cumenges*. — Le poète joue sur les mots comme il l'a fait souvent ailleurs, en particulier comme il a fait pour Proensa, Falhensa (V, 9 sq.).

46. Cet empereur est Frédéric II (1215-1250), que le poète a loué ailleurs sans doute pour l'amitié qu'il témoignait au comte de Toulouce. En 1243, peut-être peu avant la composition de ce *sirventes*, il venait de lui rendre le marquisat de Provence & du Venaissin. Cf. la note à IX, 20.

48. Sur le sens de *quar* = parce que, & sa construction particulière, cf. III, 38, & la note.

49. *a* représente ici non *ad* mais *ab*. Cf. de même, VIII, 58.

daurar, pour lequel Raynouard (*Lex. rom.*, II, 146) ne donne que le sens propre de *dorer*, *couvrir d'or*, doit être pris ici au sens figuré de *orner*, *parer*, comme dans ce passage d'Aimeric de Péguilhan :

> Na Biatritz d'Est, l'enans
> De vos mi platz qeis fai grans
> C'a vos lauzar si son pres tuich li bo
> Per q'ieu ab vos dauri mon vers-chansso.
>
> (Crescini, *Manualetto*, 34, 61.)

Le poète avait dit à peu près de même en parlant d'une dame qu'il voulait faire d'elle l'ornement de ses chants :

qu'ab lei vuelh far totz temps mos chans grazir.
(VIII, 57.)

50. Le rapprochement dans la même pièce des deux noms de *Coms Cumenges* & de *Guiza* rend assez vraisemblable l'hypothèse que cette Guise n'est autre que la femme de Roger de Comminges dont l'existence nous est attestée de 1240 à 1260. Cf. la note à VII, 49.

53. *enquer*. — Raynouard (*Lex. rom.*, III, 540) ne donne pour ce mot que le sens de *encore*. Ici il signifie plus particulièrement *désormais, à l'avenir*. Cf. des exemples du même sens *in* Appel, *Chrestomathie*, au *Glossaire*

Comment faut-il entendre ce blâme adressé par le poète aux parents de Guise? Faut-il penser que dans l'affaire de 1242, où Roger de Comminges s'était si noblement conduit, la famille même de Guise avait fait défection au comte de Toulouse? Guise appartenait sans doute à une des maisons du pays de Foix qui avaient fait alliance avec le roi de France, peut-être à la maison même du comte de Foix, si l'on songe aux nombreuses unions qui ont rapproché les deux familles de Foix & de Comminges.

XII

SIRVENTES

PER LO MON FAN LI UN DELS AUTRES RANCURA

La pièce se trouve dans les manuscrits *C* (f° 262 v°), *I* (15, 21), *K* (14, 26) & *d*.

La très proche parenté de *IK* déjà constatée pour la pièce X est confirmée ici par un grand nombre de leçons ou de fautes communes (vv. 2, 14, 17, 20, 21, 24, 28, 30, 32, 37, 40). Toutefois, ici encore, *K* se distingue de *I* par une correction plus grande (v. 5). Tous deux s'opposent a *C*, qui a beaucoup de variantes à lui propres (cf. 1, 8, 10, 13, 24, 25, 26, 27, 30, 34, 38, 40, 45) & représente manifestement une tradition différente & meilleure.

Ce *sirventes* a déjà été publié par Raynouard, *Choix*, IV, 333, & par Rochegude, *Parnasse occitanien*, p. 280.

PER lo mon fan li un dels autres rancura,
Li clerc dels laycx e·lh laic d'els yssamen,
E li poble·s planhon de desmezura
De lor senhors, e·lh senhor d'els soen.
Aissi es ples lo mons de mal talen,
Mas er venon sai deves Orien
Li Tartari, si Dieus non o defen,
Que·ls faran totz estar d'una mensura.

1 lus C; lun IK — 2 el lai delhs C; de laics e laics IK — 3 e li poble planhon C; plaignon IK; e li poles K — 4 el, elhs C; lurs seignors el seignors IK — 5 plen IK; los mons I — 6 ar, daves IK — 7 tartarim IK — 8 meisura C.

Per manh forfag e per manhta laidura
Qu'an fag e fan clerc e laic malamen,
Venra, si ve esta dezaventura
A Crestias, s'a Dieu merces no pren,
Que fassa'l Papa metr' atempramen
En so don an li clerc e'lh laic conten;
Quar, s'il los fai ben d'un acordamen,
No lor pot pueys nozer null' aventura.

A! per que vol clercx bella vestidura,
Ni per que vol viure tan ricamen,
Ni per que vol bella cavalgadura
Qu'el sap que Dieus volc viure paubramen?
Ni per que vol tan l'autrui n' i enten?
Qu'el sap que tot quan met ni quan despen
Part son manjar e son vestir vilmen
Tol l'als paubres, si no men la Scriptura.

E'ls grans senhors per que no's prendon cura
Que no fasson tort ni fors' a lur gen?
Qu'ieu no tenc ges per menor desmezura
Qu'om forse'ls sieus cum quan l'autruy dreg pren,
Ans es mager, quar falhis doblamen.
Quar s'om de se ni d'autruy non defen
A son poder los sieus, adrechamen
Falh endreg lor tan que'n pert sa drechura.

9 maint, mainta, forfaig I; mant, manta K — 10 quan fag e fag C; can faig e fan clerc elaiz eissamen IK — 12 dieus merce C; crestians IK — 13 metre damparamen C — 14 el laic C; de so don so don am li clerc I; de so don an K — 15 sylh C; car cel IK — 16 nulha C; lur, pois IK.

17 belha C; per que vol clercs bella vestidura IK — 19 belha C; cavaldura K — 20 quelh C; saup IK — 21 altrui IK — 22 can IK — 24 tolh als C; tollos paubres si non ment lescriptura IK.

25 noys C; e gran prince per que IK — 26 fasson tort ni forson la gen C; que non fasan IK — 27 jes, menor forfaitura IK — 28 com forsel sieu qum tan lautrui dreitz pren IK — 29 magers, faillis IK — 30 quar so de se C; que som dautrui e de si nom defen IK — 32 faill, tam quim part sa dreichura IK.

Mas totz pobles a de bon sen frachura
Qu'a son senhor fass' en re falhimen,
Quar totz om deu amar d'amistat pura
Son bon senhor e·l servir leyalmen;
E senher tanh qu·am los sieus bonamen,
Que lialtatz lor ne fai mandamen
Que l'us ame l'autre tan coralmen
Que no se puesc' entr' els metre falsura.

Reys Castellas, l'emperis vos aten,
Mas sai dizon, senher, qu'atendemen
Fai de Breton, per que·s mou grans rancura,
Que d'aut rey tanh, quant un gran fag enpren,
Que·l tragu' a cap o·n segua l'aventura.

33 pobols, fraichura IK — 34 car son seignor faseu ren faillimen IK — 36 e servir CIK; seignor IK — 37 et a senhor tanh C; eseigner tainos cam IK — 38 car liautatz lur en fai IK — 39 luns IK — 40 que nos puesca entrels C; que nos puosca metre entrel falsura IK; pusca K.

41 castellans IK — 42 dizen seigner catendemen IK — 43 granz IK — 44 taing cant uns gran faig IK — 45 on segua saventura C.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Ce *sirventes* est une peinture du temps où écrit le poète, une satire des mœurs régnantes & de la société en général. Partout ce ne sont que discussions & luttes entre les clercs & les laïques, entre le peuple & les seigneurs. Les uns & les autres n'ont qu'un mobile : la cupidité; &, dans la pensée du poète, c'est au clergé qu'en est la faute, puisqu'il a défendu les libéralités & qu'il donne tous les jours l'exemple de l'amour des richesses. C'est lui qui a créé cet état d'hostilité; cependant, les Tartares sont là prêts à profiter de ces divisions, &, d'autre part, le pape ne cherche qu'une occasion d'intervenir pour s'approprier ce qui fait l'objet du débat. Qu'ils s'arrêtent donc; que les clercs se rappellent la première obligation de leur état, la pauvreté; quant aux seigneurs & à leurs vassaux, qu'ils se souviennen du pacte qui les lie, pacte de confiance, de fidélité & d'amour.

L'envoi au roi de Castille, Alphonse X, qui vient d'être élu empereur, & l'allusion très nette à l'invasion mongole nous ont permis de dater la pièce de 1258. Cf. *Introduction*, p. 28.

La pièce comprend cinq *coblas unissonans* & une *tornada*. La strophe est composée de huit décasyllabes en : *a b a b b b b a*. Maus (*op cit.*, p. 106, n° 296) ne relève comme présentant cette disposition que le *planh* de Pons Santolh, qui est très évidemment calqué sur ce *sirventes* dont il reproduit jusqu'aux rimes : *ura, en*.

---

1. Raimond de Cornet commence aussi à peu près de même sorte son *sirventes : Per tot lo mons vay la gens murmuran*. (Noulet & Chabaneau, *Deux Manuscrits*, p. 82.)

2. *de desmezura de lor senhors*. — On peut se demander comment sont construits ces deux régimes. On pourrait considérer *de desmezura* comme une locution adverbiale formée de même façon que *de natura* = naturellement. (Cf. de Lollis, *Sordello di Goïto*, p. 302.) On traduirait alors : « Les peuples se plaignent de leurs seigneurs au delà de toute mesure. » Mais *desmezura* ne paraît pas avoir d'autre sens que celui de *absence de mesure, insolence, injustice*. (Cf. E. Levy, *Provenz. Supplem. Woerterbuch*, II, 150.) D'autre part, on ne peut considérer *de lor senhors* comme le complément déterminatif de *desmezura*, car, dans ce cas, le substantif déterminé devrait être précédé de l'article. En réalité, nous avons une construction assez curieuse, quoique facilement explicable. Le verbe *se planher* se construit en effet avec *de*, que le régime soit un nom de personne ou un nom de chose. On dit également : *se planher de alcu* & *se planher de alcuna re*. Ce sont ces deux constructions simultanément employées que nous avons dans l'exemple présent : « Les peuples se plaignent de leurs seigneurs au sujet de leur injustice. » L'absence de l'article devant *desmezura* n'a rien de choquant, le mot restant indéterminé.

6. *deves* marque ici l'origine, l'endroit d'où l'on vient · *du côté de*. (Cf. de même, I, 6.) Nous ne croyons pas nécessaire de l'écrire *de ves*, ainsi que le propose Stimming (*Bertran de Born*, p. 275), afin de le distinguer de *deves* = du côté où l'on va. En réalité, c'est bien un même mot dans deux emplois différents, & le contexte suffit toujours a indiquer le sens qu'on doit lui donner.

7. Ainsi que l'ont remarqué Diez (*Leben u. Werke*, p. 466) &, après lui, de Lollis (*Sordello di Goïto*, p. 287), l'allusion faite plus loin à l'élection d'Alphonse X à l'Empire (1257) prouve qu'il s'agit ici non de l'invasion mongole de 1241-1242, mais de l'agitation qui se manifesta de nouveau en 1258 & qui renouvela les craintes de l'Europe.

8. *estar d'una mensura* = être égal, au même niveau, a ici un sens très fort par l'intention ironique qu'y met le poète. Dans l'usage ordinaire, l'expression était synonyme de *être égal*, *être indifférent* :

> Totz jorns chant qu'ara m'agrada
> E fassa caut o freidura
> Trastot m'es d'una mezura
> Amors e joys d'eyssa guiza.
>
> (Marcabrus, *Lanquan fuelhon li boscatge.*)

11. *si ve esta deẓaventura... s'a Dieu merces.* — Ici encore, deux propositions coordonnées sont juxtaposées sans être jointes par *et*. Cf. la note à VII, 15.

12. *s'a Dieu merces no pren.* — Sur ce sens & cette construction du verbe *prendre*, cf. VI, 14, & la note.

15. Diez (*Leben u. Werke*, p. 467), qui cite ce passage, traduit : « Si le pape les met d'accord, les fait être du même avis, rien dans la suite ne saurait leur arriver de fâcheux. » Mais c'est, croyons-nous, mal entendre *ben* & supprimer le trait de satire que le poète voulait lancer contre le Saint-Siège. En réalité, il faut entendre *fai ben* au sens de *ben far alcu*, « bien traiter quelqu'un ». Inutile de supposer une faute des manuscrits & de corriger *los* en *lor*. Le poète détermine l'expression courante *ben far alcu* en ajoutant *d'un acordamen* : « Si le pape leur accorde le bienfait de les mettre d'accord. » Le poète se souvient, en effet, du mal que, sous couleur de pacification, l'intervention du pape avait fait au Midi de la France. C'est à elle qu'est due la ruine de la maison de Toulouse, & l'on comprend la colère de Montanhagol qui, ici, s'exprime sous la forme de l'ironie.

21. *l'autrui* = le bien d'autrui. Cf. Appel, *Chrestomathie*, au *Glossaire*.

23. *son vestir vilmen*. — L'infinitif devenu substantif conserve de son origine verbale la faculté d'être déterminé par des adverbes. Cf. de même, *gent tener*, IV, 34, *lo trop tarẓar*, VII, 31, & Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 200.

25. Doit-on corriger & lire *e·lh gran senhor?* Nous avons certainement là un cas sujet. C'est, en effet, un des procédés du provençal pour attirer l'attention sur un régime qui, logiquement, ne viendrait qu'après. Il le met en tête de la phrase soit en le faisant précéder de *de* (cf. I, 20, & la note), soit en le construisant d'une façon presque indépendante & en le mettant au cas sujet. (Cf. de même au vers 37 : *e senher tanh.*) Sur cette construction, cf. Stimming, *Bertran de Born*, 236. Mais on peut admettre qu'à l'époque de notre poète la forme de l'accusatif pluriel commençait déjà à être la forme du pluriel sans distinction de cas. Cf. de même, VIII, 42-43 : *los corns, los pes*, employés comme cas sujet pluriel.

se prendre cura n'est pas mentionné par E. Levy (*Proveny. Supplem.*

Woerterbuch, I, 429), mais l'on comprend que *prendre cura* ait pu être influencé par la construction de l'expression synonyme : *se dar cura*, dont il donne plusieurs exemples.

28. *l'autruy dreg.* — L'adjectif *autruy*, employé comme substantif, signifie : *les autres.* (Cf. v. 30.) Ici il a la valeur & le sens d'un véritable génitif. (Cf. plusieurs exemples de cet emploi, *in* Appel, *Chrestomathie*, au *Glossaire.*) L'absence de la particule *de* : *lo dreg d'autruy* & la place du déterminatif n'ont rien de surprenant. Cf. *ses deu licencia* = *ses licencia de deu* cité par Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 128 ; cf. XIV, 38, un exemple analogue : *per lieys lunh galiamen* = *per lunh galiamen de lieys.*

34. Sur l'emploi du subjonctif dans la proposition relative correspondant à l'usage latin, cf. III, 29, & la note.

37. Sur la construction *e senher tanh*, &c., cf. la note au vers 25. Nous en trouvons deux autres exemples dans le fameux *planh* de Sordel : *Planher vuelh en Blacatz.*

> E lo reys Castelas tanh qu'en manje per dos...
> El coms proensals tanh qu'en manje, sil sove.
>
> (Éd. De Lollis, V, 21, 37.)

senher est employé au sens général : *un seigneur, tout seigneur,* d'où l'absence de l'article.

38. *ne* = *en* peut se rapporter soit à ce qui précède, soit à ce qui suit. Dans le premier cas, la phrase serait construite un peu irrégulièrement, &, au lieu de s'arrêter après *mandamen*, se continuerait par une nouvelle proposition explicative. Peut-être est-il préférable de rapporter *en* à ce qui suit & de le considérer comme annonçant la proposition commençant par *que* : « loyauté leur recommande ceci : à savoir que... »?

41. Alphonse X venait, en effet, à la mort de Guillaume de Hollande (1257), d'être élu empereur par la majorité des électeurs ; mais les autres lui opposaient Richard d'Angleterre, frère de Henri III, &, en réalité, il ne réussit jamais à se faire reconnaître comme souverain légitime. Il n'alla jamais en Allemagne, & c'est pour cela que le poète lui reproche de ne savoir pas vouloir la réalisation de ses desseins. Ce que nous savons par ailleurs de son caractère confirme le jugement du poète. C'était un esprit très ouvert, prompt à concevoir, mais sans fermeté & sans énergie pour l'action.

43. Les allusions à la *muza* ou à *l'esperansa* des Bretons attendant toujours le retour du roi Arthur sont fréquentes dans la poésie des troubadours Cf. Cnyrim, *Sprichwoerter der altprovenz. Lyrik*, p. 53.

44. *Que d'aut rey tanh.* — Sur cette construction proleptique, cf. la note au vers 25, & à I, 20.

XIII

SIRVENTES

QUI VOL ESSER AGRADANS NI PLAZENS

La pièce se trouve dans les manuscrits *C* (f° 262 r°), *D* (f° 260), *E* (p. 146), *F* (f° 55), *I* (15, 20), *J* (f° 68 *b*), *K* (14, 25), *R* (f° 38 v°), *d*, *e* (p. 246) & *f* (f° 5 r°). De plus, la strophe IV est citée dans α, *Breviari d'amor*, 32 082 sq. & 33 850 sq.

Pas plus que pour la pièce X, il n'est possible d'établir des rapports certains & exacts entre tant de manuscrits. Toutefois, l'on remarque que *CJef* donnent six *coblas* & la *tornada* contre *ER* qui n'ont que cinq *coblas* & la *tornada*, l'un & l'autre groupe s'opposant à *DFIK* qui donnent seulement cinq *coblas* sans *tornada*. De plus, dans le premier groupe *CJef*, malgré leur ressemblance générale qui permet de les rapporter à un même original, se distinguent les uns des autres. Ainsi, chacun donne pour les *cobla*s un ordre différent, & si l'on adopte comme nous celui de *J*, qui paraît le meilleur, celui des autres est comparativement. C : 1, 2, 3, 5, 4, 6 *Torn.*; *e* : 1, 2, 3, 4, 6, 5 *Torn.*; *f* : 1, 2, 3, 4, 5, *Torn.*, 6. Chacun d'eux semble donc relativement indépendant. Toutefois, on constate entre *C* & *f* d'une part (vv. 14, 32, 41-52), & *J* & *e* d'autre part (vv. 4, 11, 19), plus d'affinités qu'entre *C* & *J*, par exemple, ou *J* & *f* ou *f* & *e*. — Le groupe *ER* se distingue de *CJef* par le nombre des strophes, mais pour l'ordre il reproduit, exception faite de la strophe VI, l'ordre de *J*. L'examen du texte confirme encore ces rapports entre les deux groupes, soit que l'on constate des leçons communes à *E* & à *Je* (vv. 2, 8, 16, 24, 25, &c.), ou à *C* & à *R* (vv. 1, 16, 17, 18, 26), ou à *R* & à *f* (vv. 30, 34, 35, 40), ou enfin à *Cf* & à *R* (vv. 8, 24, 32, 33). Les deux groupes, quoique distincts, représentent donc des traditions assez voisines. — Au contraire, ils s'opposent très nettement à *DFIK*. Ceux-ci forment manifestement un groupe à part, supposant un original commun, & ce qui le prouve, c'est non seulement leur unanimité à don-

ner le même nombre de strophes dans le même ordre, mais encore une majorité de leçons à eux particulières. Toutefois, à l'intérieur du groupe même, on constate une fois de plus les rapports très étroits de *IK* (vv. 3, 4, 17, 25, 26, 27, 29, &c.), qui se distinguent de *DF*, chacun d'eux à son tour marquant son indépendance par des variantes particulières (vv. 9, 11, 20, 21, 40).

Le texte de *F* avait déjà été publié par Stengel, *Die provenzal. Blumenlese der Chigiana*, p. 55.

QUI vol esser agradans ni plazens
A totz vuelha dire e far onors,
A cadaun si co·l devers es lors,
E no sia autius ni reprendens,
Ans aj' ab si mezura e abstinensa,
E si' aitals en cor cum en parvensa,
Quar atressi deu esser vergonhos
Del mal pessar com del dir totz om bos.

Quar anc non dec caber fals pessamens
En lial cor, ans tanh que·s vir alhors,
E·s cambi tant que non n'iesca clamors;
Ni no·lh vengua en cor nulhs fols talens,
Qu'om non es pros qu'us fols volers lo vensa,

1 agradans *e*; e plazens CR*e*; plazenz DEFIK — 2 a tot voilla dir e far honors F; a tot voilla IK; dir e far honors IKR; a totz voilla dire e far honors D*f*; a totz vuelha dir e far sa honors C; ben dir e far honors E*Je*; onors R — 3 er lors EJIK; al cadaun *f*; cadauns IK; cadau R; chadaun D; si quol C; dever CE — 4 antius CEDF; aotios R; anctius ID; reprendenz DFIK; reprenens *f* — 5 ans aya en sy mesure ez aptenensa *f*; ez aiabse DF; anz E; aiabse IKR; meszura, abstinenssa J; abstenenssa IK; abstenenza DF — 6 aital EF; aytal R; con en *f*; parvenssa J; parvenza DF — 7 atresi D; autressi EF*e*; vergoinos D; vergognos F; vergoingnos IK; vergonihos *f* — 8 de mal CDFIKR*f*; com de dir DF; pensar DEFIKJ*fe*; con D*f*; co R; pros CDIFK.

9 car ges R; qar anz D; car non deu *e*; deu caber R; dec aver *f*; quaber J; pensamenz DEFIK; pensamens *e*; pensamen *f* — 10 ni tanh *e*; an tanh C; quer vir ailhors J; leial DEF*Je*; anz, taing DFIK; tanih *f*; aillors DEFIK*e*; ailhors J; alor *f* — 11 nis camge tant que niesqua clamors *Je*; nis camge tan tro que niesca clamors E; es camze tan que non naisca clamors F; el canze tan qe non naisca clamors D; el camget tan qe non nasque clamors IK; esiaital que noy nasca clamor *f*; *la première partie du vers manque dans* R; ... que non iesca clamors R — 12 *ce vers manque dans* J; ni non aia en se nuls fols talenz DFIK; ni no vengua en fag sos fols talens R; ni aia negun temps fols talens *e*; ni vengual cor neguns malvays talent *f*; noill, venha, nuils E — 13 qom non es pros qus folesz volers lo venza D; com non es bos R*e*; pus fols volers lo vensa R; coms non es bons cun fol voler lo vensa *f*; cuns EIK; folhs C; venza FIK; venssa J.

Ni·lh tol razo per far desconoyssensa,
Quar en totz faitz deu gardar totz om bos,
Ans que·l fassa, si·l faitz li er dans o pros.

Res non es tan grazit entre las gens
Cum mezura, quar als non es valors
Mas qu'om valha segon qu·es sa ricors.
Quar mezura non es mas solamens
So que de pauc e de trop tol falhensa;
Entre aquestz dos la forma conoyssensa
E fai vertut d'aquestz vicis amdos
Tollen lo mal d'ambas las falhizos.

Omes trob' om larcx e mal conoyssens;
E largueza non es ans es follors,
Qui dona si que·l n'en siegua lauzors,

14 ni tol razon per far desconoyssenssa *f*; ni non es razos de far desconoisensa *e*; ni es razos de far desconoissenza FEIK; ni es razos de far desconoissensa D; ni non es dreitz de far desconoissensa J; el fol razon per far desconoissenssa R; nil, razos C — 15 qen totz afars R; qar en totz faitz deu gar totz hom bos E; fatz IK*f*; bons *f* — 16 sil fars *e*; cel fatz I; sel fatz K; sil fag R; anz qe D; anz EFIK; ler danz FIK; ler dans EJR*fe*; les dans C; ho pros E; prons *f*.

17 res non es tan grazida entre las genz F; quar re non es J; res non es tan grazida entres las gens D; jes non es tan grazitz IK; entrel valenz I; entrels valenz K; mas re non es grazit E*e*; entrels valents *f* — 18 mas mezura cals non es valors E; mai meszura quar J*e*; con R; comezura *f* — 19 segon quer CE; segon qer R; seguon quer *f*; segon qes DF; segont ques IK; mai com J; mais com R; vailla DFIK*e*; vailha J*f*; ricor *f* — 20 non es als solamenz DEIK; meszura J; mai J*e*; solamenz F — 21 so de pauc e de trop tol faillenza IK; so che del pauc e del trop tol faillenza D; so qen de pauc e de trop tol falhensa R; o de trop *f*; faillenza F; failhenssa J; failhensa *f*; faillensa *e* — 22 e daqestz dos C; qentraquest dos R; entraqels F; entraquels DIKJ*f*; la ferma I; conoisenza D; conoissensa ER*e*; conoissenza FIK; conoissenssa J; conoysensa *f* — 23 e fai vertutz J*e*; el fai vertats *f*; daqestz vizis abdos R; daqels DF; daqel viciis IK; daquels vezis E*e*; daquels veszis J; daquels vizes F; abdos *e* — 24 tollen C; tolem IK; tolen *e*; tolens *f*; los mals CFIKR*f*; cambat las falhizos R; faillisos DF; faillizos EIK*e*; failhiszos J; failhizos *f*.

25 domes DEFJ*fe*; *le* d *dans* F *paraît être d'une seconde main*; homes y a larcx R; trob hom DF; trobam α; troba hom JR; trobon *f*; e non conoyseus R; e desconoichens α; e mal conoischens α'; e desconoissens *f*; conoissenz DEFIK — 26 e mesura non es anz follors I; e mezura K; pero non es largueza mas folhors CR*f*αα'; largueza D; anz DEFIK; folhors C; follor *f* — 27 qui don aissi qe nen sega lauzors D; qe don aissi qe non sega lauzors F; qui dona si qe nol sega lausors IK; qui dona tan no len sega lauzors EJ*e*; segua E; lauszors J; car non tanh si quels ne segua lauzors R; com azome don trop part sa ricor *f*; car non dan si qels en siegua lauçors Cα; car non dono si quels en sega honors α'.

Quar laus non es mas blasmes e nonsens
Qui az ome da trop part sa valensa,
E qui·lh da mens fai i mais de falhensa,
Quar sos dos pert e siec l'en mals ressos,
Sel qui gieta mezura de sos dos.

Quar ges no son egals totas las gens,
Per que·l savis onra mais los melhors
Mas ar volon li ric fols cridadors,
Don farion a cridar malamens
E a blasmar ab crit de viltenensa;
E quar li fol lauzo ses entendensa
So qu·ilh mal fan, lur lauzars lur par bos;
Mas fols laus catz quar no·l soste razos.

28 qe non es laus mas blasme e non sens *f*; qe res non es mas folie nosens R; lauzors non es ans es blasmes e nosens Ee; lauzors non es ans es blasme nosens J; lauzors non es mas blasmes e non senz DFIK; no sens C; non senz α — 29 qant az home don trop part sa valenza DF; qant a negus don trop part sa valenza IK; home que trop outra sa valenza E; home que contra sa valenssa J; home que dona contra sa valensa *e*; com ad home don trop o part sa valensa R; con a negus don trop *f*; qui da ad hom don ques part sa valensa C; qui don'az hom de trop pert sa valenza α — 30 sil dona menz fai i mais de faillenza DF; sil dona menz fai mais de defaillenza IK; sill dona meins fai mais de desplazensa EJe; e quil da mens es mager defalhensa C; e quilh do meins es majers defalhensa α; e quil don mens es gran desconoissensa R; e quel don mens es mais de desfaillensa *f* — 31 *Le vers manque dans* D; que son do EJe; que sos dons *f*; car sos dos pert e sec son mal ressons R; car son don prec ne mal resos I; car son don pert ne mal resos K; sec EJ; seg *e*; lon mal ressos C; mal reson *f* — 32 hom que EJe; cel que get a desmezura sos dos α; selh C; geta DEFIK; jeta R; meszura J.

33 que ges DIK; qe ges no es egals F; egal *f*; engals DJRe; enguals E; genz DFIKe — 34 per qeill savi honron F; per qill savi honron D; per quel savi onran ER; per quel savis onran IK; per quel savi onra Je; mas F; miels IK; meilhs J; meils *e*; plus C; meillors DEFIKe; meilhors J; milhors *f* — 35 quar volon mais li ric fols cridadors C; mai ar volon los ricx J; mas er volon ricz fals triacadors *f*; mas ar volon ricx fols e cridadors ER; mas volen lo rics fols e cridadors IK; mas er honron ric fols e cridadors D; mas er honron rics fols e cridadors F; mas er *e* — 36 farian DIKR*f*; a cridar *e*; malamenz DFIK; malamen RF — 37 critz CER; digz Je; tenenza CDFIK; tenenssa J — 38 e car li eol lauson ses entendenza IK; e fas car fol li lauzan ses entendensa R; e qar li fol lauzon entendenza D; folh C — 39 sol quill *e*; so qill DF; so qil IK; so queill E; so queilh J; quels lurs malfaitz lauzar les saborus C; e ilh no son ni lur laus cabalos R; so quell lauzon lur lauzar non es bons *f*; lausar IK — 40 mas fols bausa car nol soste rasos IK; quar folh lauza que no soste razosC; car fol laus chai can R; mai J; fol EJe; folz IK; cas E; quas J; chai De; chay *f*; calr, razons *f*; rasos IK.

Om deu esser vergonhos e sufrens,
Si al segle vol pujar sa valors,
E temen Dieu creyssera sa ricors
Ab leialtat et ab essenhamens,
E trobara mezur' e conoyssensa
Que·lh faran far corteza captenensa
E laissar mal e far faitz valoros,
E enaissi aura pretz cabalos.

Reys Castellas, vos tenetz tal tenensa
On totz lo mons troba totz temps valensa,
E vos fazen rics faitz e cars e bos
Sabetz lo luec, senher, onrar e vos.

41 amoros e sufrens *f* — 42 setgle J ; pojar J*e* ; sas valors *f* — 43 e temens Dieus *f* ; creisera *e* — 44 ensenhamens J*e* ; enseinhamens *f* — 45 meszura J ; conoissenssa J*e* — 46 quel C ; queilh faran far via dreita e mantenenssa J ; queill faran far via dreita e mantensa *e* ; quil faran far via de mantenenssa *f* — 47 e laissar mal e far a totz jorns faits bos J ; e laisar mal e far a totz fais bos *e* ; jors *f* — 48 anaissi J ; enaisi *ef* ; pres *f* ; quabalos J.

49 Rei E; Reys R; Reis *e* ; Castellan C*f* ; Castellans *e* ; Castelas EJR; tenes J*f* ; tenenssa J — 50 on totz hom bos R ; tot lo mon *f* ; tostems EJR*fe* ; valenssa J ; guarensa *f* — 51 e vos fazes ricx fatz e car est bons *f* ; e vos faitz ne ricx fatz e cars e bos R ; e vostres faitz son ricx e quars e bons JR*e* — 52 e sabetz be luex onrar senher bos E*e* ; e sabetz be luecx onrar e sazos J ; don sabetz jen onrar lo luec e vos R ; sabes seinher bel luoc onrar ez vos *f*.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

L'intérêt de ce *sirventes* est de nous tracer un portrait de l'honnête homme d'après les idées du temps & de nous montrer combien l'influence du clergé avait modifié l'idéal de la vie courtoise. (Cf. *Introduction*, p. 53.) La vertu que l'on exalte désormais par-dessus toutes les autres, c'est la mesure qui règle les désirs, maîtrise la passion & en tout fait éviter l'excès. D'elle procèdent l'équité nécessaire aux relations de la vie, la loyauté, la possession de soi, qui gardent des fautes ou des erreurs. Elle est le guide sûr des libéralités & récompense chacun selon ses mérites. Elle sait distinguer les poètes qui ne parlent que pour le bien, & c'est à ceux-là seuls qu'elle assure la protection des grands. Elle a son principe dans la crainte & l'amour de Dieu :

par eux s'acquiert cette précieuse vertu, source de toutes les autres. La pièce, adressée à Alphonse X de Castille après son avènement & antérieure à son élection à l'Empire, doit se placer entre 1252 & 1257. Cf. *Introduction*, p. 28.

La pièce, composée de six *coblas crotz-caudadas unissonans* & d'une *tornada*, reproduit la disposition strophique & les rimes mêmes de la pièce I.

---

2. Si la construction du décasyllabe était plus libre chez les troubadours, & si, en dehors des deux coupes 4 + 6 & 6 + 4, on pouvait admettre toute autre façon de couper le vers 2 + 8, par exemple, on pourrait mettre après *a totz* une virgule & rattacher ces deux mots à ce qui précède. On éviterait ainsi la reprise un peu gauche *a totz*, *a cadaun*, & l'on aurait un sens très satisfaisant.

3. *devers* a ici un sens assez voisin de celui que nous lui avons reconnu ailleurs (IX, 14) : il signifie *rang*, *dignité*, & par extension *mérite*. La construction du possessif *lors* peut s'expliquer si l'on songe que le provençal peut dire *lo lors devers*, & aussi, quoique plus rarement, *lo devers lors*. (Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 420.) Enfin, le mot, au lieu de rester invariable, prend sans doute sous l'influence de la rime l'*s* du cas sujet. (Cf. quelques autres exemples de cette forme assez rare citée par Appel, *Chrestomathie*, XV.) Le possessif *pluriel* est employé ici en accord avec l'idée de pluralité indéterminée contenue dans *cadaun*.

9. *anc non dec* = il ne dut jamais, & par suite maintenant encore *il ne doit pas*. La phrase, en effet, se continue par un présent *tanh*.

12. Il nous paraît préférable de couper la phrase après le vers 11 & d'entendre *ni no·lh vengua* comme un avertissement ou une défense. Il serait malaisé de rattacher à *tanh* cette nouvelle proposition, les verbes *vir* & *se cambi* ayant un sujet différent *fals pessamens*. La phrase est du reste assez négligée : *vengua en cor* ayant pour régime *·lh*, c'est-à-dire *lial cor*. On peut l'excuser en disant que *lial cor* a perdu son sens précis & est à peu près synonyme de homme loyal.

13. Ici encore nous avons un emploi du subjonctif dans la proposition relative qu'on peut expliquer comme un souvenir de la construction latine (cf. III, 29, & la note), & de plus, par une anomalie dont nous avons relevé déjà un autre exemple (cf. VII, 33), cette

proposition relative au subjonctif est suivie d'une autre proposition relative dont le verbe est à l'indicatif.

lo. — Sur cet emploi pléonastique du pronom personnel, en particulier quand il renvoie à un pronom relatif déjà exprimé, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 58.

14. *desconoyssensa* = folie, sottise, faute. Sur ce sens du mot, cf. V, 7, & la note.

17. La plupart des manuscrits sont d'accord pour nous donner ici *graẓit* invariable. Il semble donc que le provençal avait le sentiment du sens neutre de *res*, *re*, & que nous avons là un nouvel exemple de la persistance en provençal, au moins pour les adjectifs, d'un genre neutre. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 6.

19. Cette union nécessaire de *valor* & de *meẓura* avait déjà été exprimée ailleurs. Bien avant notre poète, Bertran de Born avait dit :

Mas ses mesura non es res
Aisel ques vol desmesurar
No pot sos faitz en aut pojar.
(*Volontiers fara sirventes.*)

C'est qu'en effet la *meẓura* était, comme l'a bien vu M. Jeanroy, un des éléments constitutifs de la *cortesia*. (Cf. Jeanroy, *De nostratibus medii ævi poetis*, p. 51.) La nouveauté de la conception morale qu'exprime ici Montanhagol est de proclamer, non plus l'union nécessaire de *valor* & de *meẓura*, mais la prédominance absolue de la *meẓura*, qui est la vertu par excellence & qui confère aux autres leur valeur. Cf. *Introduction*, p. 53.

20. Le poète avait ailleurs défini la *meẓura* à peu près de même façon. Cf. X, 30-31.

27. *Qui* a ici, comme aux vers 29 & 30, le sens de *si quelqu'un*, *si l'on*. Sur cet emploi du mot, cf. la note à I, 16.

28. *blasmes* ne paraît pas avoir ici le sens du mot français *blâme*. Il paraît être synonyme de *falhensa*, employé plus bas, & avoir le sens de *crime*, & par extension *faute*, que E. Levy enregistre, mais avec quelque hésitation. Cf. *Provenẓ Supplem. Woerterb.*, I, 149.

29-30. Un contemporain de Montanhagol, chez qui nous retrouvons l'expression de toutes ces idées sur la *meẓura*, dit de même :

Quar plus a greu falhizon
En trop espandr'e donar
Qu'en tener e amassar
Nil pot hom a dreg contendre.
(Bertolome Zorzi, édit. Levy, p. 41.)

Au contraire de ce que dit M. Jeanroy pour l'âge d'or de la courtoisie, il n'est donc plus permis d'enfreindre la mesure même quand il s'agit de libéralités. Cf. Jeanroy, *op. cit.*, p. 52.

31-32. *l'* = *lo* & *sel*. Le mouvement de la phrase explique le pléonasme du pronom personnel, *sel* reprend le régime en le développant. Au surplus, l'emploi pléonastique du pronom & en particulier du pronom personnel n'est pas rare en provençal. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, pp. 56-59.

35. *cridadors* est certainement un terme de mépris pour désigner les poètes assez vils pour louer les fautes des seigneurs coupables, & aussi pour chanter un autre amour que l'amour pur & chaste. Il semble bien que nous avons là la preuve de la nouveauté des idées exprimées par Montanhagol. Elles ne sont pas adoptées universellement : il y a encore des amants qui suivent les anciennes maximes & des troubadours pour les en louer. Cf. *Introduction*, p. 55.

36. Sur les locutions *faire a blasmar*, *faire a cridar*, cf. VI, 15, & la note. Les deux mots semblent du reste à peu près synonymes : *cridar* paraît signifier à peu près comme *blasmar*, « réprouver ». Sur ce sens particulier du mot, cf. E. Levy, *Provenz. Supplem. Woerterb.*, I, 414.

42-43. *valors*, *ricors*, deux fois la forme du cas sujet au lieu de celle du cas régime, & cela à cause de la rime. C'est là une forte concession à la rime, mais on a d'autres exemples de pareilles violations de la règle de la flexion. (Cf. Stimming, *Bertran de Born*, pp. 240 & 295.) Nous avons déjà trouvé un exemple de la forme du cas régime employée à la rime pour celle du cas sujet. Cf. VIII, 11, & la note. Voyez encore dans E. Levy, *Bertolome Zorzi*, p. 85 : *jutjatz* au lieu de *jutjat*, *Rotlan* au lieu de *Rotlanz*, *plazenz* au lieu de *plazen*.

49. *Reys Castellas* = Alphonse X, roi de Castille, que le poète a plusieurs fois loué. Cf. II, 53; X, 55; XII, 41.

tenensa = fief, c'est-à-dire le royaume de Castille. Le poète avait à peu près de même vanté le bonheur des Castillans :

> que totz temps an rey de pretz e d'onransa.
>
> (X, 56.)

XIV

PARTIMEN D'EN SORDEL ET D'EN MONTANHAGOL

Nous publions la pièce d'après l'unique manuscrit *C* (f° 389 r°). Elle avait déjà été publiée par De Lollis, *Sordello di Goïto*, XXIX, p. 193, & par Mahn, *Werke der Troubadours*, II, 253.

SENH' En Sordel, mandamen
Ai del ric comte plasen
Proensal qu' a pretz valen
Que·us deman si·us plairia
Mais, ni·us parria plus gen
Que saupes vostr' amia
Vostre cor, si com l'amatz,
O que vos lo sieu sapchatz,
Si·us am' o etz galiatz.
Chauzetz a vostra guia
Qu'ieu say be qual penriatz,
Qui no·us en reprendia.

Montanhagol, per un cen
Me seria plus plazen
Que cylh per qu'ieu muer viven
Saupes be, on qu'ilh sia,
Mon cor cuy ten en turmen,
Que s'ieu lo sieu sabia.

1 sordelh.

Quar si·lh mostrava vertatz
Cum suy per lieys turmentatz,
Penria li·n piatatz,
O totz sos cors seria
Durs com peire, freitz cum glatz,
Tan que merce n'auria.

Sordel, mais val veramen
Sapchatz lo cor e·l talen
De lieys qu'amatz finamen,
Si·us am' o si·us gualia.
Quar soven sotz bel parven
Se rescon gran falsia;
E, si·us trobatz enguanatz,
Trop semblaretz forsenatz,
Si pueys amatz desamatz,
Ni seguetz la follia,
Quar pueys qu'om ve sas fondatz
Fols es si no·s chastia.

Montanhagol, yeu no pren
Per lieys lunh galiamen
Cuy am e sierf lialmen,
Si be·lh plai que m'aucia,
Per que mon fin cor, qu'ieu·lh ren
Vuelh sapch', on qu'ilh estia,
Quar leu m'er en joy tornatz
Le dols don suy trebalhatz,
Pus sabra sos cors prezatz
Cum languis nueg e dia,
Ni qu'en lieys cuy suy donatz
Es ma mortz e ma via.

29 belh.
40 bel — 41 quiel — 47 ni cum en lieys cuy suy donatz.

Sordel, yeu tenc a non sen
Qui en autruy chanzimen
Met son fach, qu'adrechamen
Per si far o poiria;
Per qu'ieu tenc a mais valen
Que saupessetz la via
Del cor e totz sos pessatz.
De la bella don chantatz,
Que s'ilh sap cum la cujatz
Enganar, si·us crezia.
S'es aitals cum la lauzatz
Foll' er s'en vos se fia.

Pus fi de mi eys prezen,
Montanhagol, franchamen
A lieys que m'a ses conten,
No fuy en ma bailia,
Enans ai estat languen
Fis en sa senhoria;
Don s'era ben acertatz
Sos cors don mieus es greujatz,
Leu seria coronatz
Del joy qu'ueymais deuria
Venir, don suy totz secatz
D'envey' e de feunia

Sordel, le ricx coms prezatz,
On es fis sabers triatz,
Proensals, jutje, si·lh platz,
Esta nostra partia,
Qu'ieu enten qu'om vius ni natz
Mielhs no la jutjaria.

49 sordelh.
70 del joy cuy mais deuria.
73 sordelh.

Quar mos senher es lauzatz,
Pauc duptans et pro duptatz
Per sels cuy es desamatz,
Montanhagols, li sia
Le jutgamens autreyatz,
Tortz o dregz, quals que sia.

79 mo senher — 81 selhs.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Ce *partimen* n'a rien de particulièrement curieux. Selon les règles du genre, Montanhagol propose à Sordel un problème, sans doute peu nouveau, de casuistique amoureuse : « Lequel vaut mieux pour un amant de faire connaître son cœur à son amie ou de connaître toutes ses pensées à elle? » Il lui laisse le choix entre les deux opinions, & quand Sordel a choisi la première, il s'efforce de faire valoir les avantages de la seconde, jusqu'a ce qu'enfin ils s'en remettent, d'un commun accord, au jugement d'un arbitre. Cet arbitre, c'est le comte de Provence, Raymond Bérenger, ce qui nous prouve que la pièce est antérieure à 1245. Mais, de plus, d'autres considérations nous ont permis de penser que les relations de Sordel & de Montanhagol, & ce *sirventes* qui les atteste, peuvent dater des années 1241-1245. Cf. *Introduction*, p. 24.

La pièce comprend six *coblas unissonans* & une double *tornada*. La *cobla* se décompose en :

7a 7a 7a 6*b* 7a 6*b* 7c 7c 7c 6*b* 7c 6*b*

formule dont Maus (*op cit.*, p. 98, n° 56) ne relève aucun autre exemple & qui est assurément curieuse. Elle paraît formée de deux strophes de six vers en : 7a 7a 7a 6b 7a 6b dont l'unité est très sensible, le cinquième vers rappelant dans la deuxième partie le mètre & la rime de la première. Seulement, dans la seconde de ces strophes, la rime en *a* aurait été remplacée par la rime *c*, l'unité totale étant maintenue par les vers 10 & 12 qui reproduisent le mètre & la rime des vers (2 & 4) correspondants de la première demi-strophe.

2. *del ric comte plasen proensal.* — Au lieu de dire : *del ric e plasen comte proensal*, le poète profite de la liberté qu'a le provençal de placer l'épithète indifféremment avant ou après le substantif & de juxtaposer, sans les joindre par la conjonction, deux épithètes se rapportant au même substantif. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç, III, 417, & la note à VI, 38.

12. *qui* = si l'on. Sur cet emploi du mot, cf. I, 16.

13. Sur le sens de l'expression *per un cen*, cf. X, 26, & la note.

15. Protestation d'amour que l'on retrouve souvent ailleurs. Cf. Bertran Carbonel, *E que val mays per que ieu muer viven || Sufren grans mals mai si a vos plagues ;* Bernart de Bondeills, *Mostres ades ses tot alongamen || A la gensor quem fai viure muren*, & Folquet de Marseille, jouant sur cette antithèse :

> Mas tan mi son li consir e l'afan
> Que viu quant muer per amor finamen
> Donc muer e viu ? Non, mas mos cors cochos
> Mor e reviu de cosir amoros.
>
> (*A vos midons voll...*)

21. Sur cet emploi de *penre* = prendre, comme intransitif avec le datif de la personne, le sujet étant un substantif désignant un sentiment, une affection, &c., cf. la note à VI, 14.

23. Sur l'omission de la conjonction *et* entre les deux attributs, cf. la note à VI, 32.

24. *Tan* se rapporte directement à *penria*, les vers 22 & 23 formant comme une sorte de parenthèse.

26. Sur l'omission de la conjonction *que* devant la proposition subjonctive dépendant de *val*, cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 313.

27. Ici, comme plus bas aux vers 38, 63, *lieys*, a son sens primitif de pronom démonstratif, que son emploi postérieur & plus fréquent comme pronom personnel a fait parfois oublier. Il est cependant mentionné par Raynouard, *Lex. Rom.*, IV, 69.

31. A propos de ce vers, M. de Lollis (*op. cit.*, p. 287) remarque, avec raison, que *enguanatz* au lieu d'être à l'accusatif par accord avec le régime *vos* est au nominatif, & que *se trobar* est ici construit avec l'attribut au nominatif, par analogie avec les verbes qui signifient : *être*, *sembler*, &c. (Cf. Stimming, *Bertran de Born*, p. 229.) Mais il est inutile d'attribuer au verbe un sens particulier. M. de Lollis le traduit par *ritrovarsi* = se retrouver. Comment ce sens peut-il s'accorder avec le contexte? En réalité, le verbe *se trobar* a son sens tout naturel de *se trouver*, *être par hasard* : « S'il se trouve que vous soyez trompé... »

32. *forsenatz* est, avec raison, au nominatif. Stimming (*Bertran de Born*, p. 296) distingue, en effet, *semblar* au sens *d'égaler*, qui se construit avec l'accusatif, & *semblar* au sens de *paraître*, dont l'attribut se met au nominatif.

34. Guiraud de Borneilh dit de même :

Toza, que deshonratz
Es qui ama desamatz.
(*Lo dous chant d'un ausel.*)

36. Sur le sens de *se castiar* = se corriger de, renoncer à, cf. la note à VI, 12.

38. Il semble bien que *lieys* ait ici la valeur d'un véritable génitif & qu'il faille entendre *per lunh galiamen de lieys*. Que la particule casuelle *de* puisse être sous-entendue, c'est là un fait connu, & que le déterminatif puisse précéder le déterminé, c'est ce que montre l'exemple cité par Diez : *ses deu licencia* = *ses licencia de deu*. Cf. Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 128. Nous avons déjà trouvé une construction analogue *l'autruy dreg* = *lo dreg d'autruy*. (X, 28.)

42. *Vuelh sapcha*. — Sur l'omission de la conjonction *que*, cf. la note au vers 26.

45. Malgré l'opinion de Lollis (*op. cit.*, p. 287), nous croyons que, ici aussi bien qu'au vers 68, *sos cors* n'est autre chose que la locution périphrastique équivalente au pronom personnel *à elle*. Cf. la note à III, 8. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est la possibilité de déterminer encore par une épithète le substantif *cors*, de sorte que *sor cors prezatz* équivaut à : *elle, l'honorée, l'adorée*.

47. De Lollis n'a pas vu que le vers a une syllabe de trop dans le manuscrit; il faut corriger & lire : *ni qu'en lieys*. On s'explique très bien que le *cum* du vers précédent ait pu, par erreur, se glisser dans celui-ci.

49. C'est à tort que de Lollis (*op. cit.*, p. 287) considère ici *tenc* comme construit avec le datif de la qualité & l'accusatif de la personne. En réalité, *qui* n'a d'autre valeur que celle du latin *si quis* = si quelqu'un, si l'on. Sur cet emploi du mot, cf. la note à I, 16.

50. *en autruy chauzimen* équivaut à *en lo chauzimen d'autruy*. Sur le sens & la construction du mot *autruy*, cf. la note au vers 38, & aussi celle à X, 28.

52. Nous sommes d'accord avec de Lollis (*op. cit.*, p. 287) pour corriger le vers du manuscrit, trop court d'une syllabe, & pour rétablir le pronom *o*.

55. *totz sos pessatz de la bela*. — On pourrait songer à supposer une faute du manuscrit & lire : *los pessatz*. Mais les exemples d'em-

plois pléonastiques du pronom ne sont pas rares en provençal, que le génitif du possesseur précède ou suive. Cf. *Son bellas sas faissos de lieis ; son cosin del dalfin*, cités par Diez, *Grammaire*, trad. franç., III, 66.

63. Sur le sens démonstratif de *lieys*, cf. la note au vers 27.

67. *don*, non pas comme le dit de Lollis (*loc. cit.*), = pourquoi, mais *de laquelle chose*, *de quoi*, se rapportant à ce qui précède : « De quoi si elle était bien persuadée... »

68. *sos cors* = elle ; *mieus* = *lo mieus* (*cors*) = moi. Sur la valeur de cette locution, cf. la note au vers 45.

Il est inutile d'attribuer à *don*, comme le fait de Lollis, un sens particulier : *di ciò di cui* = « de ce par quoi », & d'admettre une ellipse tout à fait exceptionnelle du pronom démonstratif. Il en cite un autre exemple (cf. *op. cit.*, p. 267), mais qu'on pourrait expliquer tout autrement. En tout cas, pour le cas présent, *don* n'a d'autre valeur que celle du relatif *de qui*, *par qui* : « Et de cela, si elle était bien assurée elle *par qui* je suis tourmenté. »

Il faut remarquer comme exceptionnel cet emploi du pronom possessif *mieus* sans l'article défini.

70. Le manuscrit donne *cuy mais deuria*. Sans doute, *cuy* pourrait bien être ici le cas sujet du relatif. Sur les échanges de formes entre *qui* & *cuy*, cf. de Lollis, *op. cit.*, 254. Mais comment entendre *mais* = plus, davantage? Faut-il admettre qu'il pourrait signifier *plutôt*? Encore cela serait-il peu satisfaisant. Nous croyons nécessaire de corriger en *c'ueymais deuria*, & d'entendre *don* comme un relatif qui devrait être régulièrement rattaché à la première proposition relative par *et*. Mais les omissions de la conjonction entre deux propositions coordonnées ne sont pas rares. (Cf. XII, 11-12, & la note.) On a ainsi un sens convenable : « La joie qui désormais devrait m'échoir & qui me fait sécher d'envie. »

73. Sur la place des épithètes, *ricx, presatz*, & l'omission de la particule *et*, cf. la note au vers 2.

75. *proensals* est séparé par une proposition tout entière du mot auquel il se rapporte. Cf. des constructions analogues, *in* Appel, *Provenz. Inedita*, XXVII. Ce comte provençal, c'est Raymond Bérenger, l'ancien ennemi de Raymond VII, qui, au moment où écrit le poète, est devenu son ami, d'où les éloges qu'il lui accorde.

TRADUCTIONS

TRADUCTIONS

I

A Lunel luit une lune brillante dont la clarté surpasse toutes les clartés; c'est de là que tirent leur éclat Joie, Courtoisie & Valeur & Gai Plaisir & Beauté & Jeunesse. Et quand elle commença à briller à Lunel, cette lumière qui éclaire du Toulousain jusque par delà la Provence, Joie & Courtoisie étaient dans les ténèbres; mais maintenant Lunel les fait resplendir toutes deux.

Le nom de ce flambeau est clair & lumineux, car à bon entendeur *Gauseranda* signifie précisément qu'ils seront gais & exaltés ceux qui verront son gai maintien, que joie sera donnée à qui elle sait plaire, & qu'ils réjouiront les autres par leur propre joie, elle & ceux qu'elle voudra rendre joyeux. Il est vrai, il est bon, ce nom, si l'on sait bien l'entendre.

Guiraut Amic, que les savants de Provence me disent, s'il leur plaît, leur façon d'entendre ce nom; car s'ils l'interprètent mieux, je n'en suis pas jaloux, tant je désire que ce nom s'élève par-dessus les plus beaux.

II

Quand je vois maintenant avec le gracieux printemps les fleurs aux belles couleurs dans les vergers & dans les prés,

& que de tous côtés j'entends les oiselets chanter de plaisir, je veux faire une chanson jolie, qui sache plaire aux amoureux & à ma dame surtout, qui me donne le talent de trouver.

Oui, ils doivent servir Amour de tout leur cœur, les amoureux, car l'amour n'est pas un péché, mais une vertu qui rend bons les mauvais & meilleurs les bons. Il apprend à l'homme à bien faire chaque jour; d'Amour aussi procède Chasteté, car qui met en lui toutes ses pensées ne peut dans la suite mal agir.

Si donc l'amour a tant de vertu, elles sont insensées, les dames en qui réside la beauté, de ne pas aimer les hommes de cœur quand elles les connaissent bien pour tels. Car, ensuite, elles goûteraient le charme de Joie, de Courtoisie, des chants & de tous les beaux plaisirs. Mais elles ne feront pas une chose si sensée, à moins qu'Amour ne les y contraigne.

Amour, je chante vos louanges, car vous me faites aimer la plus belle, & par là je me suis élevé si haut que mourir même m'est un honneur, tant est grande sa noblesse. Et si elle m'accordait quelque joie, je sais bien que je ne mourrais pas, mais que je vivrais satisfait. Si cela me manque, je mourrai, & avant peu, car je l'aime tant que cela me consume le cœur.

Qui voit votre teint si frais, ô ma belle, l'éclat changeant de vos yeux & vos sourcils si fins..... d'un éclat naturel, quiconque vous regarde, ô mon amie, perd aussitôt toute malice. Et moi, hélas, qui plus que nul autre vous aime, je meurs à voir votre corps si gracieux, tant alors le désir m'étreint.

Noble valeur tomberait en abandon, si le glorieux roi de Castille ne la maintenait, lui qui en tout agit si noblement qu'on n'a pas à lui faire de leçons.

III

J'aime entendre les hommes d'armes faire sonner les trompes au milieu des combats, j'aime quand de part &

d'autre les meilleurs archers tirent à traits serrés & que je vois une forêt d'enseignes. Alors le cœur du guerrier tressaille & s'anime de fierté.

Comte du Toulousain, plus j'examine les puissants, plus je vous vois au faîte de l'honneur, & je souhaite que Dieu m'accorde son amour, aussi vrai que votre noble valeur s'élève par-dessus la plus haute. Mais que celui qui aujourd'hui vous offense ne soit plus jamais aveuglément accueilli par vous comme ami.

Nous avons vu la Marche, Foix & Rodez faire défection tout de suite, dès le premier besoin. C'est pourquoi je les accuse, au nom de l'honneur & de la valeur dont chacun d'eux se dépouille. Car ils viennent d'entrer dans une telle voie qu'il ne se peut qu'Honneur les avoue encore pour siens.

Je ne pense pas qu'il se lave jamais de son crime (car il s'est chargé d'un forfait pire que celui de Caïn), celui qui peut maintenant renoncer à l'amitié du comte de Toulouse. Qui fait défection à son seigneur ou manque à ce qu'il lui doit aura forcément à s'en repentir.

Si le roi Jacques, à qui nous n'avons pas manqué de parole, eût tenu ce qui, dit-on, avait été convenu entre lui & nous, les Français, à coup sûr, auraient grande douleur & seraient dans les pleurs. Mais comme il fait défaut & ne prend pas les armes, tout le monde le regarde avec mépris.

Anglais, couronnez-vous de fleurs ou de feuillage. Ne vous donnez aucune peine, même si l'on vous attaque, jusqu'à ce que l'on vous prenne tout ce que vous avez.

IV

Je vois qu'on laisse l'honneur tout à fait de côté; personne nulle part ne s'en met plus en peine. Autour de moi l'on ne se propose plus rien de noble, & tous les cœurs sont tournés vers la richesse. C'est mal aux clercs & aux Frères Prêcheurs de défendre ce qui ne leur plaît pas, à savoir que par souci de l'honneur on donne ou l'on fasse des libéralités. Qui méprise ainsi l'honneur & la générosité n'a pas le cœur bien placé.

Car Dieu veut que l'on recherche l'honneur & la louange, & Dieu, je le sais, se fit vraiment homme. Et l'homme qui va contre les desseins de Dieu, alors que Dieu lui a fait l'honneur de le créer à sa ressemblance, noble, puissant & plus près de lui que nul autre être, cet homme-là est fou s'il n'a pas le souci de son honneur. Qu'il cherche plutôt à se conduire en cette vie de telle sorte que dans ce monde ou dans l'autre il soit récompensé.

Maintenant, les clercs se sont faits inquisiteurs & jugent selon leur caprice. Ce n'est pas que l'Inquisition me déplaise; j'aime, au contraire, qu'on poursuive l'erreur, & qu'avec des discours persuasifs, sans haine, on ramène à la foi les hérétiques égarés; je veux aussi que si l'on se repent l'on trouve son pardon, & que les inquisiteurs travaillent de telle sorte qu'ils respectent les droits du juste & de l'injuste.

Ils disent une folie bien plus grande en prétendant que les étoffes d'or ne conviennent pas aux dames. Pourtant, si une dame ne fait rien de pis & si elle n'en conçoit ni orgueil ni hauteur, ce n'est pas pour une belle mise qu'elle perd Dieu & son amour. Personne, en effet, si par ailleurs sa conduite est pure, ne s'aliène Dieu parce qu'il se met bien, & ce n'est pas parce qu'ils ont, eux, des vêtements noirs ou un froc blanc qu'ils conquerront le ciel s'ils ne font rien autre chose.

Tous nos clercs renoncent, pour l'amour de Dieu, au siècle pervers, & leurs pensées ne sont tournées que vers l'autre vie. Que Dieu les garde du déshonneur, aussi vrai qu'ils sont sans orgueil & sans hauteur, qu'ils ne sont pas égarés, possédés par la convoitise, & qu'ils ne désirent rien des belles choses qu'on voit. Ils ne désirent rien, & pourtant ils s'en vont emportant tout sans se soucier du dommage qu'ils font à l'un ou à l'autre.

Sirventes, va vite au vaillant comte de Toulouse : qu'il lui souvienne de ce que lui ont fait les clercs, & que désormais il se garde d'eux.

V

Non, malgré la perversité des riches, à qui l'honneur déplaît, je ne veux pas renoncer à la joie & au noble maintien. Et pourtant l'honneur leur est si odieux que par sottise chacun d'eux l'abandonne.

Mon seul sujet d'émoi, c'est de voir comment la Provence a pris un autre nom. Son crime fut tel qu'elle en a perdu toute loyauté. Aussi désormais s'appellera-t-elle terre de la trahison : elle a changé un noble & vaillant seigneur pour un mauvais, & elle y a laissé son honneur.

Je voudrais bien que l'idée vînt au roi d'Aragon de chercher querelle aux Français. Il bat, fait prisonniers, taille en pièces ces Turcs contre lesquels les Français sont sans défense, & qui règne sur les vainqueurs aurait sans doute vite fait de vaincre les vaincus.

S'il ne court pas aux armes, son abstention est coupable, & il en est de même du comte qui possède Toulouse. Ils n'ont plus désormais d'autre salut, car s'ils ne se soutiennent pas l'un l'autre, les Français iront plus loin encore.

Mais, non, hélas! il n'y aura pas de guerre. Personne ne se met plus en peine de faire ce qu'il doit, tant on prend peu souci de l'honneur. Car, si l'on reçoit un affront sans chercher à le venger ou à s'en laver, c'est vraiment trop de bassesse.

Guilhem de Moncada maintient le culte de l'honneur, alors que maint riche s'en dépouille, & c'est à lui grand mérite.

Esquilheta, la noble & pure Esclarmonde sait garder tout son prix, aussi agrée-t-elle aux gens de cœur.

VI

J'aurai à faire une chansonnette facile, puisque j'en ai l'ordre de mon amie. Sans cela, je n'ai pas de raison de la chanter, car la joie & la courtoisie déplaisent aux puis-

sants, tant ils sont devenus mauvais. Mais pour eux je ne dois pas m'abstenir de chanter : il me suffit de pouvoir plaire à ma dame.

Il me suffit que ma dame me soutienne. Aussi ne saurais-je flatter les riches pervers, puisqu'ils ne veulent pas se corriger de faire chaque jour le mal. Ils ne peuvent y renoncer, & puis ils songent à pratiquer la courtoisie, & mon cœur en est indigné.

Les dames sont coupables en ceci que la joie se perd & que l'honneur s'en va. Car si elles consentaient à aimer, le monde serait gai comme autrefois, les chevaliers seraient jaloux de leur honneur & chacun rechercherait pour lui-même la vertu, mais tout n'est plus que perfidie.

D'eux tous il m'importe peu, pourvu que Dieu me conserve ma dame & qu'elle m'accorde ce que je voudrais avoir d'elle. Mais elle ne peut rien me donner : je suis tellement sien que tout ce qu'elle me donnerait serait encore à elle comme avant de me le donner. Car je n'ai & je n'aurai ni cœur, ni rien de si précieux qui ne soit tout entier à elle.

Vers le vaillant roi d'Aragon, qui s'attire des louanges, va-t-en, chanson. C'est un roi qui, à moins qu'il ne change, sait rendre à Dieu & à l'honneur ce qu'il leur doit. Mais qu'il y prenne bien garde : Dieu & l'honneur ont précisément ceci de commun qu'on les perd dès qu'on s'écarte d'eux.

Que Dieu protège & conserve Esclarmonde : elle est sans égale par sa rare beauté, & elle plaît par sa grâce enjouée. Le nom dit, si on sait l'entendre, qu'elle est nette & pure de toute folie.

VII

Les anciens troubadours n'ont pas tant parlé du sujet d'amour jadis au temps joyeux, que maintenant encore nous ne puissions après eux faire de beaux chants à la fois nouveaux, agréables & sincères. On peut, en effet dire des choses qui n'aient pas été dites; du reste, un poète n'est grand & n'a de mérite que lorsque ses chants sont nou-

veaux, gracieux, bien composés, sur des pensées nouvelles & d'un art nouveau.

Mais dans leurs poésies les débutants parlent tant & tant d'amour qu'en parler de nouveau est chose rebutante. Mais ce qui est nouveau, c'est quand les maîtres disent ce qui n'avait jamais encore été dit en poésie, c'est si l'on dit ce que l'on n'avait pas encore entendu, & si l'on exprime, comme moi, des idées qui ne l'avaient pas été. Car Amour m'a donné ma science & m'inspire si bien que, si la poésie n'existait pas déjà, je la créerais.

J'aime à chanter quand je pense au grand honneur qui me vient d'amour, & je veux essayer d'en faire de beaux chants. Car celle qui agrée mes vers & ma louange a la fleur de la beauté qui naît. Aussi je vous assure qu'on ferait mieux de croire que sa beauté vient du ciel, car elle semble si bien être une œuvre du Paradis que sa grâce ne paraît pas être celle d'une mortelle.

C'est de la part des dames une bien grande folie que de faire tant de difficultés pour se laisser aimer. Car toute dame qui reconnaît que son amant est sincère commet une faute si elle tarde à l'agréer. On vit, en effet, moins longtemps qu'on ne faisait autrefois. Je voudrais donc que cette fâcheuse coutume de trop longs délais disparût, car, à mon avis, l'on vivrait plus longtemps si l'on connaissait les joies de l'amour.

Elle se nuit à elle-même la dame qui se fait hautaine & s'irrite quand on la prie d'amour. Il lui vaut mieux souffrir un soupirant que de commettre par ailleurs de vilaines fautes. Car il y a de telles dames; on ne voudrait pas le croire, même si on le disait, tant le fait est honteux. Et l'on voit Amour tomber, s'en aller, disparaître parce qu'elles entendent si mal le souci de leur dignité.

Pour moi, j'aime & je sers une dame qui ignore les trahisons d'amour; aussi je ne veux ni ne dois m'écarter d'elle. Je la tiens pour la meilleure, pour la plus belle, & c'est pourquoi l'amour m'attire vers elle. Bien fou, en effet, l'amant qui ne fait pas choix d'une personne digne d'être aimée. Qui aime en bas lieu, s'abaisse lui-même; c'est aux meilleures que l'on doit porter ses hommages, & de là naissent Merci, Valeur & Courtoisie.

Esclarmonde, qui vous êtes, vous & Guise, chacun de vos noms le dit assez. Chacun d'eux est en effet si précieux & si pur que qui l'a dans l'esprit est, de tout le jour, à l'abri du mal.

VIII

Je ne m'abstiendrai pas, pour homme qui m'en blâme, de faire partager ma joie aux autres, puisque Amour veut bien m'en donner, & de faire sur un mode gai une chanson joyeuse qui réjouisse avec moi les fidèles amants. Car la joie ne saurait nous plaire quand les autres sont attristés de ce que toute joie nous est donnée. On ne doit, en effet, goûter la joie d'amour que si l'on sait se garder des fautes & si l'on ne prend pas un égal plaisir au bien & au mal.

Savez-vous pourquoi je crains maintenant que disparaissent l'amour, la courtoisie, l'honneur & toute vertu? C'est que des puissants qui devraient le plus honorer Amour, nous voyons la plupart l'abandonner. Aussi, à ceux qui s'éloignent de lui, refuse-t-il joie, honneur & tout avantage, & il se promet bien, si jamais il a l'occasion de tenir sa promesse, de rester sourd à leurs prières; &, pour moi, j'aime que les traîtres soient trompés à leur tour.

Mais je crains bien, par suite de la perversité qui de nos jours est honorée plus que l'honneur même, qu'il en soit de l'amour comme jadis de ce sage qui sut se mettre à l'abri de la pluie qui rendit fous les autres. Eux le tenaient lui seul pour fou, jusqu'au moment où, au contact de leur folie, il perdit lui aussi sa raison & s'en alla sous l'eau qui rendait fou. Il en sera de même pour Amour, car, par le temps qui court, il faut que le mal disparaisse, sans cela je vois où l'honneur pourrait trouver un abri.

Amour m'honore comme le plus fidèle, quand il veut que je chante pour égayer les esprits. C'est qu'il me sait plus fidèle qu'un autre à son service & que jamais je n'ai manqué à ce que je lui dois. Aussi je lui rends mille grâces, & de bon cœur. Car il m'a fait placer mon cœur en si haut lieu que ma joie grandit chaque fois que je pense & que

je considère combien ma dame se fait préférer à la meilleure par son mérite gracieux & sa dignité supérieure.

Mais moi, je fais comme le cerf qui voyant dans l'eau d'une fontaine s'agiter l'ombre de ses cornes en conçut un grand orgueil jusqu'au moment où il se prit à regarder ses longues pattes maigres. Il les aima moins que ses bois, qui lui paraissaient élégants. Pourtant, ces mêmes pattes l'avaient sauvé jusqu'au moment où les cornes le firent prendre & tuer. Et je fais comme le Cerf, moi qui, pour celle qui me tue de désirs, méprise les satisfactions que l'amour d'autres dames me donnerait.

Mais, outre l'honneur, c'est un grand profit, au lieu de désespérer tout à fait, de choisir une personne noble & haut placée. Car tout amant doit prendre garde que la folie ne l'égare. Mais vous, Amour, m'en avez bien gardé, vous qui m'avez fait aimer celle qui a dans sa fleur la beauté & toutes les qualités qui rendent une dame aimable. Je suis impuissant à faire l'éloge de ses grands mérites; mais, si cela peut lui plaire, partout je m'honore de mon amie.

Algaye a tant de raison & de noblesse, & elle se plaît tant à me protéger, que je veux faire d'elle & de ma dame l'agrément de mes chants, qu'on le trouve bon ou non.

IX

C'est sans raison qu'une dame diffère sa joie, qu'elle évite, qu'elle fuit son soupirant, quand elle le connaît pour un bon chevalier, sans que l'on en puisse en douter, dans la réalité comme dans l'apparence. Trop tarder en amour est folie, & maint amant en vient à désespérer. Une dame n'a rien à redouter pour l'avenir, quand elle est en présence d'un amour sans feinte & sans tromperie.

Bonne dame au beau corps avenant, la beauté vous élève par-dessus la plus belle, & le mérite par-dessus la meilleure. C'est un grand honneur qu'elles vous font; aussi devez-vous faire ce qu'elles vous commandent. Valeur vous dit de toujours bien faire, & Amour veut que vous aimiez non d'après le rang social, mais le plus fidèle, même s'il est

moins haut placé. Moins il serait riche & puissant, plus il vous aurait de reconnaissance.

Je me suis choisi & donné à vous, madame, sans perfide pensée & d'un cœur loyal pour bien veiller sur votre honneur. C'est ainsi que jadis Frédéric se désigna lui-même comme roi. Il prit lui-même la couronne, car personne n'en était plus digne que lui. Et de même, je vous dis que pour garder votre honneur, personne ne me peut valoir, car véritablement personne ne vous aime autant que moi. Je vaux donc mieux pour vous qu'aucun autre ne saurait le faire.

Oui, une dame peut, sans commettre une faute, faire choix d'un amant sincère d'un rang égal au sien ou un peu supérieur. Pourtant, ce n'est point un crime, si elle choisit quelqu'un au-dessous d'elle, quand elle voit en lui du mérite & qu'elle ne soupçonne pas de perfidie. Car cet amant plus humble lui est toujours reconnaissant des faveurs qu'elle lui accorde, plus qu'un amant d'un rang plus élevé qu'elle ou qu'un de ses pairs. Aussi doit-elle le préférer, car elle a sur lui plus de pouvoir & de souveraineté.

Vraiment, madame, je vous jure, vous assure & vous fais savoir que je n'aime rien autant que vous que j'honore. Pour cet amour, je renonce à bien des plaisirs qui pourraient me venir d'ailleurs. C'est sans doute de ma part une grande folie, mais vous pourriez, si vous le vouliez, compenser ma perte & au centuple. Cela devrait pourtant vous décider à le vouloir. Pourquoi refuser? Je vous dis qu'un jour ou l'autre il vous faudra le faire.

Esclarmonde, votre nom signifie que véritablement vous éclairez le monde & que vous êtes pure, car vous ne fîtes jamais que ce que l'on doit faire. Vous êtes telle que vous deviez être pour un si beau nom.

X

Nul homme n'a de prix, ne mérite d'estime que s'il s'applique de toutes ses forces à valoir, car chacun doit valoir selon son rang, ou la vie ne lui apporte que honte. Que

celui-là donc qui veut avoir une valeur véritable tourne vers Amour son cœur & son espoir, car Amour inspire les actions nobles & qui plaisent, fait vivre les hommes comme ils doivent, amène la joie & délivre de la tristesse.

Je n'appelle pas amant celui qui, en amour, porte la tromperie. Il n'aime pas & ne doit pas être aimé celui qui invite sa dame à commettre une faute. Car, pour rien, un amant ne doit vouloir ce qui pourrait déshonorer sa dame. L'amour est, avant tout, ce qui relève la personne que l'on aime & que l'on désire d'un cœur pur. Qui veut d'avoir d'elle autre chose trahit le nom d'amour.

Jamais le désir n'eut sur moi assez d'empire pour me faire souhaiter de celle à qui je me suis donné une chose qui ne dût pas l'être. Je ne tiendrais pas pour tel un plaisir qui pourrait l'avilir; je ne pourrais pour rien au monde me réjouir de ce qui pourrait lui nuire. Un véritable amant doit rechercher l'intérêt de sa dame, cent fois plus que le sien même.

L'amant sincère n'est pas *desmesuré*. Il aime en gardant la mesure. Car, entre trop & peu, il y a place pour une juste mesure. Sans cela, on se *desmesure* & l'amant ne fait plus que du mal. Qu'il me croie donc, qu'il suive mon exemple & rompe avec le mauvais usage. Les mauvais amants méritent que Dieu ne les aime pas; à ceux, au contraire, qui agissent selon le bien, il accorde tous les bonheurs tôt ou tard &, en tout cas, au jour de la mort.

Les nobles chevaliers du temps passé ne recherchaient en amour que l'honneur, & celles en qui résidait la Beauté ne faisaient rien qu'elles ne dussent faire. Aussi étaient-ils les uns & les autres haut prisés, car ils tendaient tous & uniquement vers l'honneur. Mais, de nos jours, l'honneur est méprisé; les amants ont d'autres maximes qui causent la honte ou la perte de plus d'un.

Pour cette satire, je serai attaqué par tous les mauvais amants & par celles en qui règne la fausseté. Car leur cœur est en proie aux défauts que je blâme. Mais qui tolère le mal en devient le complice. L'homme de bien a l'horreur de tout mal, & le devoir du sage est de garder le fou de l'erreur. C'est pour cela que j'attaque les faux

amants, & s'ils en ont de l'ennui, moi j'ai du plaisir à le faire.

Aux Castillans, Dieu fait tant d'honneur qu'ils ont toujours des rois vaillants, estimés, & les meilleurs qui soient au monde. Mais maintenant ils ont mieux encore. Leur roi est jeune d'âge & a la sagesse d'un vieillard; & il a plus de plaisir à donner que son obligé à recevoir.

XI

Plus l'on a de vertu, plus l'on doit se garder des fautes. L'homme de bien peut aisément faillir. Le méchant, lui, ne commet pas de faute quand il fait le mal. Car c'est une nécessité pour lui de faire le mal comme pour les bons de faire le bien.

Je n'aime point entendre les méchants accuser les mœurs du temps : ils pensent cacher leur malice sous leurs médisances. Dieu pourtant leur donne chaque année & en quantité le vin & le froment; ils ont beaucoup d'or & d'argent, mais ils ne dépenseront jamais rien pour le bien; au contraire, plus ils sont riches, moins ils valent.

Mon Dieu! comment un homme riche peut-il s'empêcher d'être libéral, d'être à tous hospitalier? Comment peut-il se retenir de donner, quand il a les moyens de le faire? Dieu, en cela, a bien suivi sa fantaisie : il n'a pas donné beaucoup à ceux qui donnent beaucoup, peu à ceux qui donnent peu.

Je vois bien un certain progrès, une certaine recherche en ce qui concerne les vêtements, la parure, tout l'extérieur; on tient à être bien mis. Mais, pour ce qui est de la libéralité & du service d'amour, je ne vois aucun effort vers le mieux. Que deviendrez-vous pourtant, riches? Il vous faudra mourir un jour ou l'autre. Prenez garde de n'être pas surpris par le temps.

Comte de Comminges, l'on pourrait venir à vous sans crainte : votre nom signifie protection, si on sait bien l'entendre. Aussi doit-il venir en aide aux malheureux. De même que les fidèles croient trouver le salut dans la com-

munion, Comminges doit avoir la vertu de sauver ceux qui croiront en lui.

Empereur, vous avez en vous haute vertu & honneur & sagesse, & votre valeur s'élève si haut que je veux faire de vous l'ornement de mon chant.

Guise, je ne me repens pas de me louer, car il me sied de le faire. Mais des vôtres, je ne me loue en aucune façon, s'ils ne font pas mieux à l'avenir.

XII

Dans le monde, chacun se plaint d'autrui : les clercs des laïques, & aussi les laïques des clercs. Et les peuples se plaignent de leurs seigneurs pour la *desmesure* qu'ils montrent, & souvent aussi les seigneurs de leurs peuples. Ainsi le monde est plein de passions mauvaises. Mais voici que de l'Orient arrivent les Tartares qui, si Dieu ne l'empêche, les mettront tous au même niveau.

Pour maint forfait & mainte vilenie que clercs & laïques ont faits par malice, il arrivera, si les chrétiens ont ce malheur & si Dieu ne les prend en pitié, il arrivera, dis-je, que le Pape arrangera ce qui fait leur dispute. Et s'il leur fait la grâce de les mettre d'accord, jamais plus rien ne pourra leur nuire.

Ah! pourquoi le clerc veut-il avoir de beaux habits? Pourquoi tient-il à une vie fastueuse? Pourquoi veut-il avoir de beaux chevaux, quand il sait que Dieu voulut vivre pauvrement? Pourquoi désire-t-il tant le bien d'autrui? Pourquoi le convoite-t-il, quand il sait que tout ce qu'il emploie ou dépense en plus d'une nourriture & de vêtements ordinaires il l'enlève aux pauvres, si l'Écriture n'est pas trompeuse?

Et les grands seigneurs, pourquoi ne se gardent-ils pas de toute injustice, de toute violence envers leurs sujets? Je ne tiens pas, en effet, pour un excès moindre de faire violence aux siens que de prendre le bien d'aurtui. C'en est un plus grand au contraire & la faute est double. Si, en effet, on ne protège pas, autant qu'on peut, les siens contre

autrui ou contre soi-même, on est vraiment si coupable à leur égard que l'on en perd toute droiture.

Mais tout peuple manque de bon sens qui peut offenser son seigneur. Car tout homme doit aimer d'un amour sincère & servir loyalement son bon seigneur. Et quant au seigneur, il faut qu'il aime véritablement ses gens, & la loyauté leur commande de s'aimer l'un l'autre si cordialement qu'entre eux il n'y ait pas de place pour la fausseté.

Roi de Castille, l'empire vous attend; mais, autour de moi, l'on dit, seigneur, qu'il attend comme un Breton, & de cela l'on se plaint beaucoup. Car un vrai roi quand il entreprend quelque chose de grand doit l'achever ou en accepter les conséquences.

XIII

Qui veut agréer & plaire doit honorer en faits & en paroles tout le monde, chacun selon qu'il le mérite. Qu'il ne soit ni hautain ni sévère à l'excès, mais qu'il ait en lui discrétion & mesure, & qu'il soit le même au dedans & au dehors. Tout homme de bien doit avoir honte de mal penser autant que de mal parler.

Jamais une mauvaise pensée ne doit loger en un cœur loyal : qu'elle se dirige ailleurs & se change tant qu'aucune plainte ne s'élève. Qu'en lui ne vienne aucun désir fou. Un homme est sans valeur si un désir insensé peut le dominer & lui fait perdre la raison pour commettre une faute. En toute action, l'homme de bien doit regarder avant de la faire si elle sera pour lui un dommage ou un bien.

Rien dans le monde n'est plus apprécié que la mesure. La valeur, en effet, consiste pour chacun précisément à valoir selon son rang. Et la mesure n'est autre chose que ce qui de trop & de peu ôte l'excès. La raison la forme à égale distance de l'un & de l'autre, fait une vertu de ces deux défauts en ôtant à chacun d'eux ce qu'il contient de mauvais.

Il y a des gens libéraux sans discernement. Ce n'est pas

libéralité, mais folie, si l'on donne de telle façon que l'on ne s'attire aucune louange. Ce n'est pas un mérite, mais une faute & une sottise, si l'on donne aux gens plus qu'ils ne méritent. Si on leur donne moins, la faute est plus grande encore. Il perd ses libéralités & ne gagne qu'un mauvais renom, celui qui de ses dons a banni la mesure.

Tous les gens, en effet, n'ont pas un égal mérite; aussi le sage estime-t-il surtout les meilleurs. Mais, de nos jours, les grands n'aiment comme poètes que ceux qui crient follement : par là, ils mériteraient d'être blâmés & accompagnés de clameurs de mépris. Parce que ces fous louent sans discernement leurs mauvaises actions, ils aiment leurs éloges; mais folle louange tombe, car elle n'a pas pour soutien la raison.

Tout homme doit être réservé & indulgent s'il veut faire briller sa valeur dans le monde; &, s'il craint Dieu, il grandira en dignité, en loyauté & en noblesse. Il trouvera la mesure & le discernement qui le feront vivre selon la courtoisie, qui lui feront fuir le mal & lui inspireront de nobles actions; de cette façon, il aura un mérite supérieur.

Roi de Castille, vous êtes sur un trône où de tout temps on a trouvé la valeur. Et pourtant, par vos actions nobles, rares & bonnes, vous savez, seigneur, honorer cette place en même temps que vous.

XIV

Seigneur Sordel, j'ai l'ordre du puissant & aimable comte de Provence, dont le mérite est si haut, de vous demander ce qui vous plairait davantage & ce qui serait plus agréable : que votre amie connût votre cœur & comment vous l'aimez ou que vous vous connaissiez le sien, & si elle vous aime ou si elle vous trompe. Choisissez à votre guise; pour moi, je sais bien ce que vous choisiriez, si l'on n'était pas là pour vous en reprendre.

Montanhagol, j'aimerais cent fois mieux que celle pour qui je meurs vivant connût bien, où qu'elle fût, mon cœur qu'elle tient en tourment, j'aimerais bien mieux cela que

de connaître le sien. Car si la vérité lui montrait combien je souffre par son fait, elle en prendrait pitié, ou son cœur serait dur comme pierre, froid comme glace, & elle m'accorderait sa merci.

Sordel, mieux vaut vraiment que vous connaissiez le cœur & la pensée de celle que vous aimez fidèlement, si elle vous aime ou vous trompe, car souvent sous un beau semblant se cache une grande fausseté. Et si vous vous trouvez trompé, vous semblerez insensé si puis vous aimez sans être aimé & suivez cette folie, car, lorsqu'on voit ses erreurs, on est fou si l'on ne s'en corrige pas.

Montanhagol, je ne considère pas comme une trahison de celle que j'aime & sers loyalement s'il lui plaît de causer ma mort. Aussi je veux qu'elle connaisse bien, où qu'elle soit, mon cœur fidèle que je lui donne. Car bientôt se tournera en joie le mal dont je souffre, lorsqu'elle saura, elle, l'honorée, comme je languis jour & nuit & qu'en elle à qui j'appartiens est ma mort & ma vie.

Sordel, c'est folie, à mon avis, si l'on fait dépendre toute sa vie du discernement d'autrui, quand on peut en être le maître. Aussi il vaudrait mieux que vous connaissiez la vie du cœur & les pensées de la dame que vous chantez, oui, cela vaudrait mieux que si elle apprend combien vous voulez la tromper, si elle venait à vous croire. Si elle est telle que vous la louez, elle sera folle d'avoir confiance en vous.

Depuis que, sans arrière-pensée, je me suis donné, Montanhagol, à celle qui m'a sans contestation possible, je n'ai plus été maître de moi-même; mais fidèle, je languis sous sa seigneurie. Si elle en était bien convaincue, elle qui fait mon tourment, je serais bientôt couronné de la joie qui devrait désormais m'échoir & qui me fait mourir d'envie & de mauvais sentiments.

Sordel, que le puissant & honoré comte de Provence, en qui brille un sens subtil, juge, s'il lui plaît, ce débat ; car, à mon avis, aucun autre homme vivant ne le pourrait mieux faire.

Puisque, en effet, mon seigneur est vanté, qu'il est sans peur & redouté de ses ennemis, qu'à lui, Montanhagol, soit laissée la décision, bonne ou mauvaise, quelle qu'elle soit.

APPENDICE

APPENDICE

I

RÉPONSE DE BLACASSET A LA CHANSON DE MONTANHAGOL :
« A Lunel lutz una luna luzens. »

Nous publions la pièce en suivant le texte & l'orthographe de l'unique manuscrit *F*.

Elle avait déjà été reproduite par Stengel, *Die provenz. Blumenlese der Chigiana*, n° 167.

AMICS Guillem, lauzan etz maldiçenz
Q'en luna ven del soleill resplandors ;
Doncs pos luna l'apellatz, ven d'aillors
En leis beutatz ez enluminamenz,
E qar clardatz de jorn tol resplandenza
A la luna, e negra noitz la genza,
Certz sui, Guillem, segon qe dizez vos,
Q'en scur loc luz, per qe·l laus non es bos.

Aissi respon entre·ls ben entendenz,
Q'en *gau e seranda* ni gai ni sors

6 o negra noitz.
10 qe gau.

No se enten, Guillem, anz es errors
So q'avetz dich, per qe·us sui reprendenz.
Mas eu dirai com s'alumen'e genza
Sa granz beutatz, e com auta valenza
La ten de pretz cabal ab las plus pros;
Dissera·n mais si per una no fos.

Amics Guillem, qan luna ha pres creissenza
Ez ill merma, per qe·l laus no m'agenza.
Luna non es cil cui appellatz vos,
Pos ses mermar creis sos pretz cabalos.

13 se luma e genza.

II

SO ES US PLANCHS QUE FES PONS SANTOLH DE THOLOZA D'EN G. DE MONTANHAGOL, LOQUAL G. AVIA SA SEROR PER MOLHER.

Nous publions la pièce d'après l'unique manuscrit *C* (f° 362 r°). Elle l'avait déjà été par Appel, *Provenzalische Inedita*, p. 258.

MARRITZ cum homs mal sabens ab frachura
Viurai hueymais de be ab marrimen,
Desamp[*aratz cum homs*] que noys da c[*ura*]
[*De nul con*]selh tant ai. . . . . [*en*]
. . . . . atristat d'ir[*a*]. . . . . [*en*]
Plor de dolor d. . . . . ven
Senh'En [*Guilhem Mon*]tanhagol qu[. . . *en*]
. . . . gaugz nom [*segura*]

Quar non [*segurs de cel gaug*] que pauc dura
D'est mon, no y ai nulh ferm perpauzamen,
Que la defalh on pus om s'i atura
E·l cuj'aver complit a son talen.
Doncx las! caitiu, cum puesc aver enten
Que negus gaugz mais me conort viven?
Pus vos etz mortz, senher, que tota gen
Que·us vic vos planh, si·us fai Dieus honor pura.

5 atristatat.

Quar purs e bos, atempratz per mezura,
Plazens a totz, so qu'en paucx se conten,
Cum savis hom, adreitz, totz en drechura,
Fazens tot so qu'ensenhavatz de sen,
Visquetz el mon, so qu'ensenhetz fazen,
Et yssample de viure sanhtamen
Nos detz a totz ab vostre complimen
De sciensa nobla, ferm' e segura.

Segurs caps fos e paires per drechura
Dels trobadors e complitz bonamen;
Et es devers e razos per natura,
Quan lo caps dol, van li membr'afeblen;
Doncx, quan mor, par qu'elh mueyran eyssamen;
Doncx ab vos mors Grans Sabers vos siguen,
Via de cors e d'arma Salvamen,
E Sens Entiers, Conoyssens' e Mezura.

Amezuratz cum nobla creatura
Endreg de Dieu fos say e de la gen;
E sembla be que Dieus hi mes sa cura
Quan vos formet, qu'elh e·l mons engalmen
Son d'un voler quecx ab se vos aven.
Mas Dieus o fai cum qui mais pot, mais pren;
Pero tanh, quar nulla res non defen
A Dieu lo sieu ni deu, s'a so·n drechura.

Dregz drechuriers, Dieus dignes, merces pura,
Non drechuran mas humils humilmen
Vos clam, quar mais ab vos qu'ab re s'atura,
E quar etz totz merces per chauzimen,
Qn'en Paradis sanht aparellamen
De corona de vida dignamen
L'aparelletz, e·lh detz revestimen,
Si·us platz, de celestial vestidura.

31 e na de cors.

Maire de Dieu, Regina resplanden,
Per vos resplan lo mons de salvamen,
Qu'ans que Dieus fes en vos avenimen
Er'al segle salvatios escura;
Per merce·us prec qu'est vostre ben-dizen
Regardetz si cum vostra creatura.

52 segles.

III

Extrait des *Vies des plus célèbres & anciens poètes provensaux qui ont floury du temps des comtes de Provence..... par Jehan de Nostre Dame procureur en la Cour de Parlement de Provence. Par lesquelles est montrée l'ancienneté de plusieurs nobles maisons tant de Provence, Languedoc, France que d'Italie & d'ailleurs.* Lyon, 1575.

DE GUILHEM DE AGOULT

GUILHEM d'Agoult estoit gentilhomme sieur d'Agoult, fut en son temps bon poëte en rithme provensale, excellent en savoir & honesteté, exemplère de vrai censeur, en toute sa vie benin & modeste, renommé, bienheureux, ayant la fortune conjoincte avec sa vertu, homme de riche taille, de gracieux visage & d'apparance vénérable, démonstrant tousjours quelque dignité non commune, fut amoureux de Jausserande du Lunel, fille (ainsi qu'aucungs ont escript) de Galserant ou Jausserant, prince de Frette & de Gaulcier qu'estoit une des plus excellentes dames en prestance & beauté de corps & des illustres en vertus & bonnes conditions qui ayt vescu en son temps. A la louange de laquelle il feist maintes bonnes chansons qu'il adressa à Ildephons premier du nom, roy d'Arragon, Prince de Provence & Comte de Barcellone duquel estoit premier & principal gentilhomme de sa mayson. Ce poëte avoit l'amour en telle recommandation qu'en ses chansons se plaignant que de son temps l'on n'aymoit point ainsi qu'on devoit, dict que nul ne doibt estre prisé s'il n'a l'honneur en singulière recommandation devant ses yeux. Car le vray amour

fait vivre l'homme en joye & luy tollist toute tristesse de cœur. Il ne tenoit point pour vray & loyal amant celluy qui aymoit par tricherie, disant qu'il ne doit cercher aucune adventure si sa dame n'en est consentante &, quand elle le seroit, doit regarder la fragilité du sexe, autrement qu'il ne peut se dire vray amoureux ; dict aussi qu'au temps passé ne cerchoyent que l'honneur en l'amour & les dames ausquelles gisoit tout honneur & bonté ne faisoyent chose qui répugnast à leur honneur, mais aujourd'huy le monde est mys en ballance, parce que les amoureux font tout au contrère, tellement que cella revient à un grand blasme & desadvantage des bons & loyaux amans. Il a fait sur ce propos un traicté intitulé *La maniera d'amar dal temps passat ;* florissoit du temps dudict Frédéric empereur & trespassa lors & du temps que ledict Ildephons recouvra la Provence par le trespas de son frère Sancius, qui fust environ l'an 1181. Le Monge des Isles d'Or dict avoir leu les œuvres de ce poëte & autant en dict Sainct Cesari : le Monge de Montmajour en sa chanson dict que ce poëte entre les Damoyselles estoit grandement desbordé en toutes ses actions.

GLOSSAIRE

GLOSSAIRE

A

a, ad, I, 1, 5; II, 9; III, 31, et *passim;* — az, IV, 6; — *préposition servant à marquer le datif*, II, 9; III, 31; IV, 6, et *passim*; — *le lieu*, I, 1, 5; — *le but, la direction :* vers, X, 11; pour IX, 19; — *le changement :* tornar a, X, 15, 23, 25; — *la conformité*, comme : *tener à*, XIV, 49, 53; — *la manière :* selon, XII, 31; XIV, 10, App., II, 12; — *la relation :* par rapport à, VIII, 30; — *la propriété :* l'aiga ad enfollir, VIII, 25; — *avec l'inf. :* pour, VIII, 53. Cf. encore *esser a, faire a.*

a. *Voyez* ab.

a, *interj.* hélas, *marquant le regret*, V, 29; XII, 17.

ab, II, 1, 6; III, 16, 36; IV, 34, et *passim;* — a, VIII, 58; XI, 49, *prép.* avec, par; — ab que, *conj.* même si, VII, 38; IX, 15.

abandonar (s'), *v. réfl.*, VIII, 47, s'abandonner, perdre courage.

abstinensa, *s. f.*, XIII, 5, discrétion, modération.

acertatz, *part. passé* de acertar, XIV, 67, assuré.

aclis, *adj.*, VII, 47, enclin à, porté vers.

acordamen, *s. m.*, XII, 15, accord.

aculhir, *v. tr. pris absolument*, XI, 20, accueillir, recevoir; *v. réfl. s'aculhir*, se réunir, s'unir; *subj. pr.* 3e *p. s.* s'acuelha, III, 16.

ades, *adv.* aussitôt, tout de suite, III, 18, 39; VI, 35.

adonex, *adv.* alors, III, 6.

adorar, *v. tr.* adorer, *ind. pr.* 1re *p. s.* ador, II, 42.

adrechamen, *adv.* droitement, justement, X, 8; véritablement, naturellement, XII, 31; XIV, 51.

adreitz, *adj.* juste, droit, App., II, 19.

afeblen, *part. pr. de* afeblir, *v. intr.* s'affaiblir, perdre ses forces, App., II, 28.

agensar, *v. intr.* plaire, *ind. pr.* 3e *p. s.* agensa, I, 13; V, 2, 11; App., I, 18; — *employé impersonnellement*, XI, 10.

agradans, *adj.* plaisant, agréable, XIII, 1.

agradansa, *s. f.*, X, 7, agrément.

aiga, *s. f.*, VIII, 25, eau.

aissi, *adv.* ainsi, VIII, 14; XII, 5; App., I, 9; — *aissi com*, comme, IV, 20; VIII, 19; autant que, VIII, 40; — *aissi..... com*, aussi vrai..... que, III, 11; IV, 40; XI, 42.

aisso, aysso, *pron.* ceci, ce, VI, 15, 36; X, 16.

aital, aytal, *adj.* tel, telle; — *aitals... que*, VIII, 24; *aitals... com*, IX, 44; XIII, 6; XIV, 59, tel, telle... que.

aitan, aitant, *adv.* tant, autant, IX, 36; *aitan... que*, IV, 13; *aitan... quan*, X, 2, autant que; — *au sens restrictif*, autant et pas plus, seulement, précisément, VI, 34; *aitan... com*, I, 10.

al, *art. contracté pour* a lo, III, 10; IV, 9, 46, et *passim*.

albir, *s. m.* avis, jugement; *al mieu albir*, XI, 5.

albirar (s'), *v. réfl.*, penser, considérer, *ind. pr.* 1re *p. s.* m'albir, VIII, 34.

alegrar, *v. tr.* réjouir, égayer, VIII, 29.

Algaya, *nom d'une dame*, Algaye, VIII, 55.

alhor, alhors, *adv.* ailleurs, VII, 12; App., I, 3; — *d'alhors*, par ailleurs, VII, 36; — *servant à désigner une personne*, IX, 35, *ou une chose*, XIII, 10.

alongar, *v. tr.* imposer des délais à quelqu'un, *ind. pr.* 3e *p. s.* alonga, VII, 28.

alre, *pron. neut.* autre chose, IV, 36.

als, *pron. neut.* autre chose, XIII, 18.

als, *art. contr. pour* a los, I, 10; II, 8; V, 41, et *passim*.

alumenar (s'), *v. réfl.* s'éclairer, briller, *ind. pr.* 3e *p. s.* s'alumena, App., I, 13.

amador, *s. m.* amoureux, soupirant, II, 11; VII, 27; IX, 2; X, 44, 47.

aman, *s. m.* amant, amoureux, VII, 45; VIII, 4, 49; IX, 25; X, 14, 26, 28, 32, 33.

amansa, *s. f.* amour, X, 34.

amar, *v. tr.* aimer, désirer, VI, 17; XII, 35; — *ind. pr.* 1re *p. s.* am, II, 40; VII, 41; IX, 34; XIV, 39; 3e *p. s.* ama, VII, 46; IX, 23; X, 12, 17, 29; XIV, 9, 28; 2e *p. pl.* amatz, XIV, 7, 27, 33; 3e *p. pl.* amon, II, 24; X, 53; — *subj. pr.* 1re *p. s.* am, XII, 37; 3e *p. s.* ame, XII, 39; 2e *p. pl.* ametz, IX, 14; — *part. passé* amatz, X, 12; — *employé absolument*, VI, 17; VII, 46; IX, 14; X, 12, 29, 53; XIV, 33; — *ayant pour rég. un nom de personne*, II, 24, 40; VII, 41; IX, 23; X, 17; XII, 35, 37, 39; XIV, 7, 9, 27, 28, 39.

amar, *inf. pris substantivement* amour, VIII, 30.

amar (s'), *v. réfl.* s'aimer, se plaire à soi-même, *ind. parf.* 3e *p. s.* s'amet, VIII, 40.

amar, amara, *adj.* désagréable, odieux, V, 5.

ambas, *adj. num. fém.* les deux, XIII, 24; *empl. comme pron.* de vous deux, VII, 49.

ambos, *adj. num.* deux, I, 8; VII, 51; XIII, 23.

amesuratz, *adj.* plein de mesure, de sagesse, App., II, 33.

amezuradamen, *adv.* avec discrétion, avec mesure, X, 29.

amia, *s. f.* amie, II, 47; VI, 2; VIII, 55; XIV, 6.

amic, *s. m.* ami, IX, 6; App., I, 17.

Amic, *nom d'une famille de Provence*, I, 17.

amistat, *s. f.* amitié, XII, 35.

amor, *s. f.* amour, II, 13, 18, 19, 22; III, 11, 27 et *passim*; — *personnifié*, II, 12, 30, 31; VII, 15, 18, 44; VIII, 2, 11, 19, 28, 45, 50.

amparar, *v. tr.* protéger, défendre, maintenir, *ind. pr.* 3e *p. s.* ampara, V, 26, 36; *subj. pr.* 3e *p. s.* ampar, VI, 8.

an, *s. m.* année, XI, 15.

anar, *v. intr.* aller, *ind. pr.* 3e *p. s.* va, IX, 1; vai, X, 11; 3e *p. pl.* van, App., II, 28; — *impér. pr.* 2e *p. s.* vay, IV, 46; — se conduire, X, 11; — *construit avec un participe et formant périphrase*, IX, 1; App., II, 28; — *v. réfl. s'en anar*, s'en aller, *ind. pr.* 3e *p. pl.* s'en van, IV, 44; *ind. parf.* 3e *p. s.* s'en anet, VIII, 25; *subj. pr.* 3e *p. s.* s'en an, IV, 18.

anc, *adv. de négation*; — *anc... no*, X, 19; XIII, 9; *anc jorn... no*, VIII, 31, jamais.

ans, anz, *adv.* mais, mais au contraire, II, 4, 38; IV, 22; X, 32; XI, 18; XII, 29; XIII, 5, 10, 26; — *ans que*, XIII, 16; App., II, 51, avant que; — *ans com*, VIII, 47, plutôt que.

anta, *s. f.* honte, affront, V, 33.

antan, *adv.* autrefois, jadis, IX, 20.

aparelhamen, *s. m.* appareil, ornement, App., II, 45.

aparelhar, *v. tr.* orner, parer, *subj. pr.* 2e *p. pl.* aparelletz, App., II, 47.

apelar, *v. tr.* appeler, nommer, *ind. pr.* 2e *p. pl.* apelatz, App., I, 3, 19.

apres, *prép.* après, à la suite de, VII, 3.

aquel, *pron. dém. masc.* celui, XI, 45.

aquest, *adj. et pron. dém.* ce, cet, celui-ci, IV, 17; X, 47; XIII, 22, 23.

ar, ara; er, era, eras, *adv.* maintenant, I, 8; II, 1; III, 15, 21, et *passim*.

Arago, *l'Aragon*, V, 23; VI, 30.

argen, *s. m.* argent, XI, 16.

arma, *s. f.* âme, App., II, 31.

armat, *s. m.* homme de guerre, III, 1.

arquier, *s. m.* archer, III, 3.

assalhir, *v. tr.* attaquer, donner l'assaut, *ind. pr.* 3e *p. s.* assalh, III, 11.

assis, *part. passé de* assire; *employé au fig.* composé, VII, 7.

atempramen, *s. m.* accord, XII, 13.

atemprat, *part. passé*, tempéré, modéré, App., II, 17.

atendemen, *s. m.* attente, XII, 42.

atendre, *v. tr.* attendre, *ind. pr.* 3e *p. s.* aten, XII, 41.

atraire, *v. tr.* attirer, pousser, *ind. pr.* 3e *p. s.* atrays, VII, 44.

atressi, *adv.* de même, IX, 22; tout de même, de toute façon, IX, 40; — *atressi... com*, de même, autant... que, XIII, 7.

atristat, *adj.* attristé, App., II, 15.

aturar (s'), *v. réfl.* s'attacher, App., II, 12, 43.

aucir, *v. tr.* tuer, *inf. pr.* aucir, VIII, 13; — *au fig. et par hyperb., ind. pr.* 3e *p. s.* auci, VIII, 41; *subj. pr.* 3e *p. s.* aucia, XIV, 40.

aunimen, *s. m.* honte, opprobre, X, 4.

aur, *s. m.* or, XI, 16.

aurfre, *s. m.* orfroi, étoffe, drap d'or, IV, 29.

aut, auta, *adj.*, *au fig.* haut, noble, VIII, 48; XII, 41; App., I, 14.

aut, *adv.* haut, II, 33.

autiu, *adj.* superbe, hautain, XIII, 4.

autre, *adj.* autre, X, 44; — *subst.*, IX, 24, un autre; *autras*, VIII, 45; *l'autre, li autre, etc.*, V, 25; VIII, 5, 22; XII, I, 39.

autreyar (s'), *v. réfl.* se donner, appartenir, *ind. pr.* 3e *p. s.* s'autreya, V, 24.

autreyat, *part. pass.* donné, accordé, XIV, 83.

autrui, autruy, *subst.* les autres, XII, 30; — *avec la valeur d'un génitif*, XII, 28; XIV, 50; — ce qui est à autrui, le bien d'autrui, XII, 21.

auzellet, *s. m.* petit oiseau, II, 5.

auzir, *v. tr.* entendre, écouter, *inf. pr.* auzir, VIII, 17; — *ind. pr.* 1re *p. s.* aug, II, 4; III, 1; XI, 11; *part. pass.* auzit, VII, 13; — *employé absolument*, *ind. parf.* 1re *p. pl.* auzim, III, 35.

avar, avara, *adj.* mauvais, pervers, V, 5, 13.

avenimen, *s. m.* avènement, arrivée, App., II, 51.

aventura, *s. f.* aventure, hasard, 16, 45.

aver, *v. tr.* avoir, posséder; — *inf. pr.* aver, X, 5; XI, 19; *part. pr.* aven, App., II, 37; — *ind. pr.* 1re *p. s.* ai, ay, VI, 7, 8, 27; XIV, 2, 65; App., II, 10; 3e *p. s.* a, VII, 20; VIII, 33, 55, IX, 32; X, 51; XI, 1; XII, 33; XIV, 3, 63; 2e *p. pl.* avetz, VIII, 50; XI, 47; 3e *p. pl.* an, IV, 4, 27, 41; V, 18, 25, X, 44, 56, 57; XI, 16, 18; XII, 14; — *imparf.* 1re *p. s.* avia; II, 36; 3e *p. s.* avia, App., II; titre; 3e *p. pl.* avion, VIII, 42; — *fut.* 1re *p. s.* aurai, VI, 28; 3e *p. s.* aura, V, II; XIII, 48; — *cond. pr.* 3e *p. s.* auria, XIV, 24; — *subj. pr.* 3e *p. s.* aja, IV, 18, 45; IX, 15; X, 6; XIII, 5; *subj. imparf.* 3e *p. s.* agues, V, 15; — *employé absolument sans régime*, XI, 18; *aver son cor... en*, mettre son esprit... en, aimer, IV, 4; X, 6; — *verbe auxiliaire*, VIII, 33, 42, 50; XIV, 65.

avol, *adj.* lâche, mauvais, VI, 9.

B

Bailia, *s. f.* puissance, possession, XIV, 61.

balansa, *s. f.* balance, *et au fig.* doute, discussion; — *au fig. : tornar en balansa*, mettre en discussion, discuter, décrier, X, 43.

ban, *s. m.* corne, bois de cerf, VIII, 38, 40.

bandejar, *v. intr.* s'agiter, VIII, 38.

barau, *s. m.* tromperie, perfidie(?), IX, 28.

bas, *adj.* humble, IX, 29.

batalh, *s. m.* battant d'une cloche, III, 23.

bausia, *s. f.* fausseté, tromperie, VIII, 18; IX, 8.

be, ben, *s. m.* bien moral *par opposition au mal*, IV, 3; VIII, 9; — qualité, VIII, 52; — bonheur, X, 35; App., II, 2.

be, ben, *adv.* bien, de bonne façon, I, 16; II, 11, 17; IV, 33; V, 20; VI, 31; IX, 25; XI, 17; XII, 15; App., I, 9; — très, beaucoup, V, 15; VII, 17, 21; X, 17; XIV, 67; — vraiment, en réalité, II, 19; IV, 16; IX, 3, 46; X, 5; XI, 23; XIV, 11, 16, 40; App., II, 35.

bel, bella, *adj.* beau, belle, II, 2, 28; IV, 23, 44; V, 4; IX, 9, 35; XII, 17, 19; XIV, 29; — *empl. comme neutre* bel m'es, III, 15, bel li es, VII, 35, il me, il lui sied; — *empl. comme subst. fém.* la bella, II, 12; X, 21; XIV, 56.

benananSa, *s. f.* bien-être, bonheur, X, 24.

bendizen, *part. empl. comme subst. masc.* celui qui dit du bien, qui loue quelqu'un; App., II, 53.

benestan, *part. pr. empl. comme adj.* qui est bien, beau, agréable, IX, 9.

benestar, *inf. empl. comme subst. masc.* bon état moral, vertu, VI, 20; VIII, 11.

bentat, *s. f.* beauté, I, 4; II, 23, VI, 37; VII, 20, 22; VIII, 51; X, 39; App., I, 4, 14; — *personnifié* IX, 10.

biaysar (se), *v. réfl.* éviter de, s'écarter de, *ind. pr.* I^re^ *p. s.* no·m biays, VII, 42.

blan = blanc, *adj.* blanc, IV, 35.

blandir, *v. tr.* traiter favorablement, flatter, louer, *ind. pr.* I^re^ *p. s.* blan, VII, 41; *cond. pr.* I^re^ *p. s.* blandiria, IV, 9.

blasmar, *v. tr.* blâmer, *part. pass.* blasmatz, X, 46; — *far a blasmar*, VI, 15; XIII, 17, faire chose blâmable, mériter le blâme.

blasme, *s. m.* honte, déshonneur, X, 45; — crime, XIII, 28.

bo, bon, bona, *adj.* bon, I, 10, 20; II, 12, 15; IV, 9, 25; V, 39; VII, 6; VIII, 32; IX, 3, 9, 18; X, 51; XI, 4, 9, 47, 51; XII, 33, 36; XIII, 8, 15, 39; App., I, 8; — *empl. sans subst.* : li bo, *les bons*, II, 15.

bonamen, *adv.* de bonne façon, comme il faut, XII, 37; App., II, 27.

bontat, *s. f.* qualité, vertu, VIII, 15.

Breto, *nom de peuple*, Breton, XII, 43.

breumen, *adv.* bientôt, II, 39.

bruelha, *s. f.* bois, forêt, III, 5.

C

cabal, *adj.* éminent, App., I, 5.

cabalos, *adj.* parfait, accompli, XIII, 48; App., I, 20.

caber, *v. intr.* être contenu, trouver place, XIII, 9.

cadaun, *pron.* chacun, XIII, 9.

Caim, *nom propre*, Caïn, III, 27.

caitiu, *adj.* malheureux, misérable, App., II, 13.

caler, *v. intr. construit impersonnellement*; *ind. pr.* 3e *p. s.* cal, *il est besoin*, II, 15, *il importe;* no·m cal, VI, 22, *il m'importe peu.*

cambiar, *v. tr.* changer; — *v. réfl.* se cambiar, se modifier, changer, *ind. pr.* 3e *p. s.* se cambia, VI, 32; *subj. pr.* 3e *p. s.* se cambi, XIII, 11.

camjar, *v. tr.* changer, échanger, *ind. pr.* 3e *p. s.* camget, V, 9; *part. pass.* camjada, V, 13.

cap, *s. m.* tête, App., II, 28; *au fig.* chef, maître, App., II, 25; *par extens.* extrémité, bout; *traire a cap*, achever, XII, 45.

capdolhar, *v. intr.* se dresser, s'élever, *ind. pr.* 3e *p. s.* capduelha, III, 13.

capel, *s. m.* chapeau, couronne, III, 42.

captenemen, *s. m.* façon de se tenir et de se conduire, maintien, I, 12.

captenensa, *s. f.* façon de se conduire, conduite, XIII, 46; façon d'être, extérieur, XI, 30.

captener (se), *v. réfl.* se conduire, *ind. pr.* 3e *p. s.* se capte, IV, 33.

car, cara, *adj.* précieux, noble, élevé, V, 12, 40; VI, 27; VII, 51; VIII, 48; XIII, 51; *empl. comme adverbe* : aver car, VI, 27, se tener car, IV, 16; VI, 19, *ou comme neutre :* tener en car, VII, 40.

cara, *s. f.* tête, front, V, 33.

carestia, *s. f.* sentiment exagéré de la dignité, de l'honneur, VII, 40.

cassar, *v. tr.* chasser, poursuivre, *ind. pr.* 3e *p. pl.* casson, IV, 22.

Castelan, Castelas, *adj.* Castillan, II, 53; XII, 41; XIII, 49; — *empl. comme subst.* les Castillans, X, 55.

castiamen, *s. m.* leçon, blâme, X, 47.

castiar, chastiar, *v. tr.* blâmer, *ind. pr.* 1re *p. s.* casti, X, 53; *subj. pr.* 1re *p. s.* casti, VIII, 1; — se castiar, *v. réfl.* se corriger de, renoncer à, VI, 12, *ind. pr.* 3e *p. s.* se chastia, XIV, 36.

castitat, *s. f.* chasteté, II, 18.

cavalgadura, *s. f.* monture, XII, 19.

cavayer, *s. m.* chevalier, VI, 19.

cazer, *v. intr.* tomber, *ind. pr.* 3e *p. s.* catz, XIII, 40.

cel, *pron. dém.* celui, X, 11, 59; XIII, 32; — cels, VIII, 14; XI, 26, 27, 45; XIV, 81; — celas, X, 48.

cel, *adj. dém.* ce, cet, App., II, 9.

cel, *s. m.* ciel, VII, 22.

cela, *pron. dém. Voyez* cel.

celestial, *adj.* céleste, App., II, 48.

cen, *adj. num.* cent, IX, 37; — *empl. comme subst.* : *per un cen*, cent fois, beaucoup plus, X, 26; XIV, 13.

cercar, *v. tr.* rechercher; — *cercar alcuna re de alcu*, *ind. imp.* 3e *p. pl.* cercavo, X, 38.

cers, *s. m.* cerf, VIII, 37.

cert, *adj.* qui sait, qui comprend, App., I, 7.

chan, *s. m.* chant de poète, poésie, II, 28; VII, 4, 7, 19; VIII, 57; XI, 19.

chanso, *s. f.* chanson, II, 7; VI, 30; VIII, 3.

chansoneta, *s. f.* petite chanson, VI, 1.

chantar, *v. intr.* chanter, *en parlant des oiseaux*, II, 4; — *en parlant d'un poète, ind. pr.* 2e *p. pl.* chantatz, XIV, 56; *subj. pr.* 1re *p. s.* chan, VIII, 27; *part. pr.* chantan, VII, 9, 12; — *v. tr. ayant pour régime un nom de personne :* chantar alcu, VI, 3, chanter, célébrer quelqu'un.

chauzimen, *s. m.* connaissance, discernement, XIV, 50; choix, App., II, 44.

chauzir, *v. tr.* choisir, faire choix de, IX, 25; — *employé absolument, ind. pr.* 3e *p. s.* chauzis, IX, 27; *impér. pr.* 2e *p. pl.* chauzetz, XIV, 10; — *v. réfl. :* se chauzir de alcuna re, *se garder d'une chose,* VIII, 8; se chauzir que no... *et le subj.* éviter de faire, XI, 2.

cilh, *pr. démonstr. cas sujet masc. pl.* ceux, I, 12, 15.

cilh, cylh, *pr. démonstr. cas sujet fém. sing.* celle, XIV, 15; App., I, 19.

cilh, *s. m.* sourcil, II, 43.

cim, *s. m.* cime, le plus haut degré, III, 10.

clamar, *v. intr.* demander en suppliant, *ind. pr.* 1re *p. s.* clam, App., II, 43.

clamor, *s. f.* cri de plainte ou d'indignation, XIII, 11.

clar, clara, *adj.* clair, évident, I, 9; pure, IX, 43; pure de, exempte de VI, 40.

clardat, *s. f.* lumière, clarté, IX, 42; App., I, 5.

clerc, *s. m.* clerc, IV, 5, 38; XII, 2, 10, 14, 17.

co·. Voyez com.

cobeytat, *s. f.* convoitise, cupidité, IV, 42.

coinde, conhde, *adj.* gracieux, II, 1; noble, VIII, 36.

coindia, conhdia, *s. f.* la grâce d'une personne, VI, 38; VII, 24; — l'agrément d'une chose, II, 6.

color, *s. f.* couleur, II, 2; teint du visage, II, 41.

Com, cum, *et devant un enclitique* co, *conj.* de quelle manière, comment : *dans une interr. dir.*, App., II, 13; — *exclamatif*, XI, 19, 22; — *dans une interr. indir.*, VIII, 35; XIV, 20, 46, 57; App., I, 13, 14; si... com, XIV, 7; — *comparatif*, comme, que, VI, 18, 26; XIV, 23; App., II, 1, 3, 19, 33, 38; si com, IX, 19; XIII, 3; App., II, 54; aissi com, III, 11, 12; IV, 20, 41; VIII, 21, 41; aital com, IX, 44; XIII, 6; XIV, 59; aitan com, I, 11; atressi com, XIII, 7; tam com, VII, 32; XIII, 18; ans com, VIII, 47; eissamen com, XI, 9; com quan, XII, 28.

coman, *s. m.* commandement, volonté, IX, 12.

comensador, *s. m.* apprenti, débutant, VII, 9.

cometre, *v. tr.* supplier, prier, *ind. pr.* 3e *p. s.* comet, VII, 31.

complimen, *s. m.* perfection, App., II, 23.

complir, *v. tr.* achever, parfaire, *inf. pr.* complir, VIII, 53; — exécuter, faire; *subj. imparf.* 3e *p. s.* complis, III, 31.

complit, *part. pass. et adj.* achevé, parfait, App., II, 12, 27.

comte, *cas suj.* coms, *s. m.* comte, III, 9; IV, 4, 6; V, 24; XI, 37; XIV, 2, 73.

conoissen, *part. pass. et adj.* sage, sensé, VIII, 48; XIII, 25.

conoissensa, conoyssensa, *s. f.* sagesse, XIII, 22, 45; App., II, 32.

conoisser, *v. tr.* connaître, recon-

naitre, *ind. pr.* 3e *p. s.* conois, VIII, 30; conoys, IX, 3; 3e *p. pl.* conóisson, II, 25.

conortar, *v. tr.* consoler, réconforter, *subj. pr.* 3e *p. s.* conort, App., II, 14.

conquerre, *v. tr.* conquérir, gagner, *ind. fut.* 3e *p. pl.* conquerran, IV, 36.

consentir, *v. tr.* souffrir, tolérer, permettre; *ind. pr.* 3e *p. s.* consen, X, 50; — accorder quelque chose à quelqu'un, *ind. près.* 3e *p. s.* consen, X, 35.

conten, *s. m.* contestation, différend, XII, 14; XIV, 63.

contener (se), *v. réfl.* se trouver, se rencontrer; *ind. pr.* 3e *p. s.* se conten, App., II, 18.

cor, *s. m.* cœur, âme, III, 7; VI, 27; XIII, 6, 10; — siège de la vie, II, 40; — siège des sentiments, VI, 14; XIV, 22; — *de bon cor*, II, 12; — et en particulier de l'amour, VIII, 33; — siège du désir : *aver lo cor en*, IV, 4; X, 6, 49; *venir en cor*, V, 3; XIII, 12.

coralmen, *adv.* cordialement, XII, 39.

coras, *conj.* coras que, à quelque moment que, tôt ou tard, IX, 40.

corn, *s. m.* corne, bois de cerf, VIII, 13.

corona, *s. f.* couronne, App., II, 46.

coronat, *part. pass.* couronné, XIV, 69.

corre, *v. neutr.* courir, *et par extention* exister, être; *ind. pr.* 3e *p. s.* cor, VII, 12; VIII, 25.

cors, *s. m.* corps, II, 49; IX, 19; App., II, 31; *empl. par périphr. comme pr. personn.* : mos cors, *moi*, V, 8; sos cors, *il, elle*, III, 8; XIV, 15, 68.

cortezia, *s. f.* courtoisie, noblesse de la vie, des mœurs, II, 21; VI, 1; VII, 18.

cortes, — eza, *adj.* courtois, noble, XIII, 16.

costum, *s. m.* coutume, usage, VII, 30.

covenir, *v. intr.* convenir; — *empl. comme réfl., ind. pr.* 3e *p. s.* se cove, IV, 6.

creatura, *s. f.* créature, App., II, 33, 51.

creire, *v. tr.* croire; — une chose, *inf. pr.* creire, VII, 21; *cond. pr.* 3e *p. s.* creiria, VII, 37; — une personne, avoir confiance en elle, *ind. imp.* 3e *p. s.* crezia, XIV, 58; *ind. fut.* 3e *p. pl.* creiran, XI, 45; — que, *ind. pr.* 1re *p. s.* cre, VII, 31; — *alcuna re en alcuna re*, croire qu'une chose existe en...; *ind. pr.* 3e *p. pl.* crezo, XI, 42.

creissensa, *s. f.* croissance, App., I, 17.

creisser, creysser, *v intr.* croître, grandir, *ind. pr.* 3e *p. s.* creis, VIII, 31; App., I, 20; — *v. tr.* accroître, *ind. fut.* 3e *p. s.* creyssera, XIII, 43.

crestia, *s. m.* chrétien, XII, 12.

crezen, *part. pr. empl. comme subst. masc.* croyant, XI, 12.

cridador, *s. m.* crieur, mauvais poète, XIII, 35.

cridar, *v. tr.* crier, blâmer, XIII, 36.

crim, *s. m.* crime, péché, III, 26.

crit, *s. m.* cri, blâme, XIII, 37.

croy, *adj.* vilain, mauvais, VI, 11.

cubrir, *v. tr.* cacher, voiler, XI, 13.

cui, cuy, *cas rég. du pron. relat. masc. et fém.*; — *empl. comme*

datif, à qui, pour qui, contre qui, par qui, etc., I, 13; III, 33; V, 2, 18, 24; XIV, 47, 81; cui que *et subj.*, à qui que ce soit que, VIII, 58; — a cui, II, 48; X, 21, 59; — en cui, X, 39; — *empl. comme accus. masc. et fém.*, que, II, 42; IX, 34; XIV, 17, 39; App., I, 19.

cujar, *v. tr.* penser; — que, *ind. pr.* 1re *p. s.* cug, III, 25; — *avec l'infinitif, ind. pr.* 3e *p. s.* cuja, App., II, 12; 2e *p. pl.* cujatz, XIV, 57; 3e *p. pl.* cujon, XI, 12.

culhir, *v. tr.* cueillir, récolter; *inf. pr.*, XI, 14.

Cumenges, *nom d'un fief*, Comminges. XI, 44.

Cumenges, *adj.* de Comminges; *Coms Cumenges*, XI, 37.

cumenjar, *inf. pris comme subst.* communier, la communion, XI, 43.

cura, *s. f.* soin, souci, XII, 25; App., II, 3, 35.

D

d' = de, *prép.* I, 3; II, 18, 50, et *passim*.

dan, *s. m.* tort, dommage, mal, IV, 45; VII, 33; X, 45; XIII, 16.

dar, *v. tr.* donner; *inf. pr.*, VIII, 2; XI, 22, 32; — *ind. pr.* 3e *p. s.* da, XI, 14; XIII, 29, 30; *ind. prés.* 3e *p. pl.* dan, XI, 26, 27; *parf.* 2e *p. pl.* detz, App., II, 22; — *impér.* 2e *p. pl.* detz, III, 43; — *subj. pr.* 1re *p. s.* do, VIII, 2e, 3e *p. s.* do, IV, 7; 2e *p. pl.* detz, App., II, 47; — *cond. prés.* 3e *p. s.* daria, VIII, 45; — *part. pass.* dat, VII, 15; — *se dar*, se donner, éprouver, concevoir; *inf. pr.* se dar, X, 24; *ind. pr.* 3e *p. s.* se da, App., II, 3; *ind. parf.* 3e *p. s.* se de, VIII, 39.

dar, *inf. pris comme subst.* le donner, la libéralité, VI, 26.

daurar, *v. tr.* orner, XI, 49.

dans, *prépos. indiquant le lieu, l'origine :* de, II, 4; de, depuis, I, 6.

de, *prép.* de, *passim*; — *après un compar.* que, IV, 15.

declarar, *v. tr.* expliquer, interpréter, VI, 39.

decli, *s. m.* décadence; *tornar en decli*, faire déchoir, VIII, 13.

defalhir, *v. intr.* faire défaut, III, 30, 38; App., II, 11.

defendre, *v. tr.* empêcher, interdire, *ind. pr.* 3e *p. s.* defen, XII, 7, 30; — *alcu de alcuna re*, protéger quelqu'un contre quelque chose; *ind. pr.* 3e *p. s.* defen, App., II, 39.

del, *art. contr. pour* de lo, I, 9, 8, 20, et *passim*.

delgat, *adj.* délicat, gracieux, élégant, II, 43; VIII, 41.

dels, *art. contr. pour* de los, V, 2; VII, 49; VIII, 38, et *passim*.

desamat, *adj.* qui n'est pas aimé, XIV, 33, 81.

desavinen, *adj.* désagréable, mal séant, X, 20, 40.

deschazer, *v. intr.* tomber, déchoir, *cond. pr.* 3e *p. s.* deschairia, II, 51.

desconoyssensa, *s. f.* folie, sottise, V, 7; XI, 3; XIII, 14.

dese, *adv.* sur-le-champ, de suite, IV, 16.

desencrimar (se), *v. réfl.* se laver d'un crime, se réhabiliter; *subj. pr.* 3e *p. s.* se desencrim, III, 25.

desfaire, *v. tr.* défaire une chose, faire le contraire de ce qu'il faudrait; *ind. pr.* 3e *p. s.* desfai, IV, 12.

desir, *s. m.* désir, VIII, 44.

desleyar (se), *v. réfl.* manquer à l'honneur, à la loyauté, à son devoir, *ind. pr.* 3e *p. s.* se desleya, V, 10.

desmentir, *v. tr.* démentir, faussser; *ind. pr.* 3e *p. s.* desmen, X, 18.

desmesura, *s. f.* excès d'orgueil, abus de puissance, XIII, 3, 27.

desmezurat, *adj.*, X, 28, qui ne connaît pas la mesure.

desonor, *s. m.* déshonneur, IV, 40.

desonransa, *s. f.* honte, déshonneur, X, 15.

desparar (se), *v. réfl.* se dépouiller; *ind. pr.* 3e *p. s.* se despara, V, 37.

despendre, *v. tr.* dépenser, *ind. pr.* 3e *p. s.* despen, XII, 22.

desplazer, *v. intr.* déplaire, *ind. pr.* 3e *p. s.* desplai, IV, 21.

despolhar (se), *v. réfl.* se dépouiller, *ind. pr.* 3e *p. s.* se despuelha, III, 21.

desreyar, *v. intr.* s'élancer, accourir, *ind. pr.* 3e *p. s.* desreya, V, 22.

destrenher, *v. tr.* accabler, oppresser, *ind. pr.* 3e *p. s.* destrenh, II, 50.

desus, *prép.* du haut de, VII, 22.

desviar (se), *v. réfl.* s'écarter, s'éloigner de quelque chose; *ind. pr.* 3e *p. s.*, se desvia, VI, 31.

desviat, *part. pass.* égaré, IV, 34.

desvoler, *v. tr.* ne pas vouloir, s'opposer à, *subj. pr.* 3e *p. s.* desvuelha, III, 37.

devedar, *v. tr.* défendre, interdire, *ind. pr.* 3e *p. pl.* devedon, IV, 6.

dever, *v. tr.* devoir; — *suivi de l'infin. : ind. pr.* 1re *p. s.* dey, VI, 6; 3e *p. s.* deu, VIII, 7, 49; IX, 7, 31; X, 1, 3, 14, 26; XI, 41, 44; XII, 35; XIII, 7, 15, 41; App., II, 40; 3e *p. pl.* devon, II, 11; — *ind. parf.* 3e *p. s.* dec, XIII, 9; — *subj. pr.* 3e *p. s.* deya, V, 31; VIII, 47; — *condit. pr.* 1re *p. s.* deuria, VII, 21; IX, 38; 3e *p. s.*, XI, 2; 3e *p. pl.* degran, VIII, 12.

dever, *s. m.* devoir; *non-dever*, ce qui est contraire au devoir, IX, 44; cause, nécessité naturelle, XI, 7; droit, App., II, 27; dignité, rang, IX, 14; mérite, XIII, 3.

deves, *prép. marquant l'orig.*, du côté de, XII, 6.

devezir, *v. tr.* expliquer, définir, *inf. pr.* devezir, XI, 40; *ind. pr.* 3e *p. s.* devezis, VII, 50.

dezamparar, desamparar, *v. tr.* abandonner; *ind. pr.* 3e *p. s.* dezampara, V, 6; *part. pass.* desamparat, App., II, 3.

dezavenir (se), *v. réfl.*; — *ab alcu* se fâcher avec quelqu'un, se l'aliéner; *ind. pr.* 3e *p. s.* se dezave, IV, 34.

dezaventura, *s. f.* malheur, XII, 12.

dezesper, *s. m.* désespoir, IX, 6.

dia, *s. m.* jour, II, 17; VI, 11, 17; VII, 52; XIV, 46.

Dieu, *s. m.* Dieu, IV, 10, 11, 12, 13, et *passim*.

dig, *s. m.* parole, discours, IV, 23; VII, 8; XI, 13.

dignamen, *adv.* dignement, selon le mérite, App., II, 46.

digne, *adj.* noble, précieux, digne, App., II, 41.

dir, *inf. pris comme subst. masc.* le dire, le parler, VII, 10; XIII, 8.

dire, dir, *v. tr.* dire, déclarer; — *inf. pr.* dir, VII, 5; — *ind. pr.* 1re *p. s.* dic, VII, 14, 21; IX, 22; 3e *p. s.* ditz, VII, 13; 2e *p. pl.* dizetz, App., I, 7; 3e *p. pl.* dizon, IV, 28; VII, 9, 11; XII, 42; *ind. fut.* 1re *p. s.* dirai, App. I, 13; — *cond. pr.* 1re *p. s.* dissera, App. I, 16; — *subj. pr.* 3e *p. pl.* digo, I, 18; *part. pass.* dig, VII, 1, 6, 12, 14, 38; App., I, 12; — signifier : *inf. pr.* dir, I, 10; — *ind. pr.* 3e *p. s.*; VI, 39; — prescrire, ordonner : *ind. pr.* 3e *p. s.* ditz, IX, 13; — ben dir, *louer, faire l'éloge*, XIII, 2; *part. pr. pris comme subs.* : ben-dizen, *celui qui fait l'éloge de quelqu'un*, App., II, 53; — mal dir, *dire du mal*, XI, 11.

do, don, *s. m.* don, présent, cadeau, VI, 25; XIII, 31, 32; la faculté de donner, la libéralité, IV, 8.

doblamen, *adv.* doublement, XII, 29.

doctor, *s. m.* maître, artiste habile, VII, 11.

dol, *s. m.* mal, douleur, tristesse, XIV, 44.

doler, *v. intr.* souffrir, *ind. pr.* 3e *p. s.* dol, App., II, 28; *se doler*, éprouver de la douleur, souffrir; *subj. pr.* 3e *p. s.* se duelha, III, 32.

dolor, *s. f.* douleur, III, 35; App., II, 6.

dompna, donna, dona, *s. f.* dame, II, 23; IV, 29, 30, et *passim*.

dompnei, dompney, *s. m.* service d'amour et de courtoisie, I, 3, 7; VIII, 11; IX, 5.

dompneyar, *v. int.* pratiquer la courtoisie, servir les dames, VI, 13.

don, *pron. relat. masc. et fém. sing. et plur.* de qui, duquel, de quoi, de laquelle, desquels, desquelles, dont, III, 24; XII, 14; XIV, 44, 56, 67; — *adverb.* de quoi, par quoi, à cause de quoi, par suite de quoi, en quoi, d'où, II, 33; V, 44, 38; VII, 48; X, 45; XI, 41; XIII, 36; XIV, 71.

dona. *Voyez* dompna.

donar, *v. tr.* donner; — *inf. pr.* donar, VI, 24; — *ind. pr.* 3e *p. s.* dona, I, 2; II, 10; X, 9; XIII, 27; — 2e *p. pl.* donatz, IX, 52; *ind. parf.* 3e *p. s.* donet, XI, 25; — *subj. pr.* 3e *p. s.* don, III, 11; do, VI, 23; VII, 33; — *part. pass.* donat, I, 13; VIII, 6; XIV, 47; — *se donar*, se donner, éprouver, ressentir; *subj. pr.* 3e *p. s.* se do, VII, 33.

donar, *inf. pris comme subst. masc.* le donner, la libéralité, X, 59.

doncs, doncx, donc, *adv.* donc, IV, 16; VII, 30; X, 5; App., I, 3; App., II, 13, 29, 30; e doncx, *servant à introduire une interrogation*, XI, 34.

dos, *nom de nombre*, deux, XIII, 22.

dous, doussa, *adj.* doux, cher, tendre, VI, 2.

doussor, *s. f.* joie, gaieté, plaisir, II, 5.

drap, *s. m.* drap, habit de drap, IV, 35.

drechura, *s. f.* droiture, justice, XII, 32; App., II, 19, 25, 40.

drechurar, *v. intr.* exercer, revendiquer un droit; *part. pr.* drechuran, App., II, 42.

drechuriers, *adj.* juste, équitable, App., II, 41.

dreg, *adj.* droit, véritable, vrai, X, 28; XIV, 81; App., II, 41.

dreg, *s. m.* droit, justice, IV, 27; X, 35; — le droit de quelqu'un, ce qui lui appartient, XII, 28.

dreg, *adv.* avec droiture, selon la justice, IV, 26.

duptar, *v. tr.* craindre, redouter; *part. pr.* duptan, XIV, 80; — *part. pass.* duptat, XIV, 80.

dur, *adj.* dur, XIV, 23.

durar, *v. intr.* durer; *ind. pr.* 3e *p. s.* dura, XIV, 23.

E

e, el, ez, *conj. de coordin.* et, *passim*; et pourtant, IV, 13; et plutôt, IV, 17; X, 32.

egal, *adj.* égal, d'égale valeur, XIII, 33.

eis, eys, *pron.* même; mi eis, XIV, 61; si eis, VII, 46; IX, 21.

eissamen, yssamen, *adv.* de même, pareillement, XI, 7; XII, 2; App., II, 29.

eissir, *v. intr.* sortir de, naître de; *subj. pr.* 3e *p. s.* iesca, XIII, 11.

el, *pron. pers. m.* il, lui, III, 34; IV, 33; V, 17; X, 58, et *passim*; — els, *eux*, IV, 6, 48; XII, 2, 4, 15, 40.

el, *forme contractée pour* en lo, VII, 2; App., II, 21.

ela, *pron. pers. fém.* elle, I, 15; elas, *elles*, VI, 17, 24; VII, 39; X, 41.

e'lh = e li, II, 15.

elh, *pron. pers. m. s.* il, App., II, 36.

elh, *pron. pers. m. pl.* ils, eux, App., II, 29.

empenher, *v. tr.* pousser, forcer, contraindre, *ind. pr.* 3e *p. s.* empenh, II, 30.

emperador, emperaire, *s. m.* empereur, XI, 16; — roi, IX, 19.

emperi, *s. m.* empire, XII, 41.

en *prép.* dans, en, *passim*.

en, ne, n, n', *pron. pers.* de lui, d'elle, d'eux, d'elles, de cela, *passim*; — *adverb.* à cause de cela, III, 40; VIII, 24, 34; IX, 35; XIV, 12.

en, 'n, *partic. honorifique* seigneur, sire, V, 36; XIV, 1; App., II, titre et 7.

enaissi, *adv.* ainsi, XIII, 48; — *enaissi... que*, de telle sorte... que, IV, 26.

enamorat, *adj.* amoureux, X, 10; *empl. comme subst. masc.*, II, 8.

enan, enans, *adv.* au devant, en avant, au premier rang, IX, 10; en avant (dans le temps) : *d'esta ora enan*, IV, 48, désormais; *enans de*, avant, VI, 26; mais plutôt, au contraire, X, 29; XIV, 65.

enansar, *v. tr.* mettre en avant, exalter, élever, *ind. pr.* 3e *p. s.* enansa, X, 16.

enantimen, *s. m.* avantage, intérêt, X, 27.

encara, enquer, enquera, *adv.* encore, V, 27; *enquer mais*, encore plus, IV, 28; — maintenant encore, VII, 3; dans la suite, à l'avenir, XI, 53.

encrimar, *v. tr.* accuser, *ind. pr.* 1re *p. s.* encrim, III, 19.

endreg, *prép.* à l'égard de, *endreg lor*, XII, 32; endreg de Dieu, App., II, 34.

enfollir, *v. tr.* rendre fou; *inf. pr.* enfollir, VIII, 25; *ind. parf.* 3e *p. s.* enfolli, VIII, 22.

engalmen, *adv.* également, pareillement, App., II, 36.

enganar, enguanar, *v. tr.* tromper; *inf. pr.* enganar, XIV, 58; *ind. pr.* 3e *p. s.* enguana, IV, 42; *subj. pr.* 3e *p. s.* engan, XI, 36; *part. pass.* enguanat, XIV, 31.

engenh, *s. m.* esprit, talent, habileté, II, 10.

Engles, *s. m.* Anglais, III, 41.

enjan, *s. m.* tromperie, perfidie, VII, 42; IX, 17.

enluminamen, *s. m.* éclat, App., I, 4.

enluminar, *v. tr.* éclairer, *ind. pr.* 3e *p. s.* enlumina, I, 6.

enprendre, *v. tr.* entreprendre, *ind. pr.* 3e *p. s.* enpren, XII, 44.

enquer, enquera, *adv.* *Voyez* encara.

enqueredor, *s. m.* inquisiteur, IV, 19.

enquerre, *inf. pris comme subst. masc*, le fait de faire une enquête, l'inquisition, IV, 21.

enriquir, *v. tr.* enrichir, venir en aide à; *inf. pr.*, XI, 41.

ensenhar, *v. tr.* enseigner quelqu'un, lui donner des conseils, *subj. pr.* 3e *p. s.* ensenh, II, 55; — enseigner une chose : *ind. imparf.* 2e *p. pl.* ensenhavatz, App., II, 20; *ind. parf.* 2e *p. pl.* ensenhetz, App., II, 21.

enten, *s. m.* esprit, idée, désir, App., II, 13.

entendedor, *s. m.* entendeur, I, 10.

entendemen, *s. m.* esprit, idée, X, 44.

entenden, *part. empl. comme subst. masc.* entendeur, App., I, 9.

entendensa, *s. f.* intelligence, XIII, 38; façon d'entendre, explication, I, 18.

entendre, *v. intr.* tourner ses désirs, sa volonté, son esprit vers une personne ou une chose; *entendre en*, *ind. pr.* 3e *p. s.* enten, X, 2; XII, 21; *ind. imparf.* 3e *p. s.* entendia, X, 42; — *v. tr.* penser : *ind. pr.* 1re *p. s.* enten, X, 31; XIV, 77; comprendre, *ind. prés.* 3e *p. s.* enten, I, 16; *s'entendre*, être entendu, compris, *ind. pr.* 3e *p. s.* s'enten, App., I, 11.

entendre (se), *v. réfl.* tourner ses désirs vers une personne ou une chose, *ind. pr.* 3e *p. s.* s'enten, II, 19.

entensa, *s. f.* intention, but, dessein, V, 30.

entier, *adj.* entier, parfait, App., II, 32.

entre, *prép.* entre, X, 30; XIII, 22; — parmi, VII, 39; XII, 40; XIII, 17.

entremetre (s'), *v. réfl.* s'occuper de, se soucier de, *ind. pr.* 3e *p. s.* s'entremet, IV, 2.

enveia, enveya, *s. f.* envie, désir, II, 50; V, 15; XIV, 72.

er, era, eras, *adv.* maintenant, V, 1, 22; X, 46, 57; XII, 6.

erguelh, *s. m.* orgueil, hauteur, IV, 31, 41; VIII, 39.

erguelhar (s'), *v. réfl.* concevoir de la fierté, de l'ardeur, *ind. pr.* 3e *p. s.* s'erguelha, III, 8.

erransa, *s. f.* erreur, égarement, X, 52.

errat, *part. pris comme subst. masc.* égaré, hérétique, IV, 24.

error, *s. f.* erreur, croyance fausse, IV, 22; erreur, faute : *senes error*, VII, 28; IX, 4, sans faute, sûrement.

eschazer (s'), *v. réfl.* convenir, *ind. pr.* 3e *p. s.* s'eschai, IV, 29.

esclarar (s'), *v. réfl.* se justifier, laver une insulte, *ind. près.* 3e *p. s.* s'esclara, V, 34.

Esclarmonda, Esclarmunda, *nom propre*, Esclarmonde, VI, 36, 51; VII, 48.

escremir (s'), *v. réfl.* se défendre dans un combat, se battre, combattre, *ind. pr.* 3e *p. s.* s'escrim, III, 2.

escur, scur, *adj.* obscur, App., I, 8; escura, App., II, 52.

esfreyar (s'), *v. réfl.* s'effrayer, s'émouvoir; *ind. pr.* 3e *p. s.* s'esfreya, V, 8.

esgarar, *v. tr.* regarder, *ind. pr.* 3e *p. s.* esgara, II, 47.

esmendar, *v. tr.* dédommager, *inf. pr.* esmendar, IX, 37.

esmendar (s'), *v. réfl.* se corriger, s'amender, *inf. pr.* s'esmendar, VI, 10.

esperansa, *s f.* espérance, X, 6.

espremir, *v. tr.* exprimer, tâter, examiner, *ind. pr.* 1re *p. s.* esprim, III, 9.

Esquilleta, *nom propre.* Clochette.

essay, *s. m.* essai, tentative; — le résultat de l'essai (?), essai poétique, VII, 18.

essenhamen, *s. m.* vertu, XIII, 44.

esser, *v. intr.* être; — *inf. pr.* esser, VII, 47; X, 1, 12; XIII, 1, 7, 41; — *ind. pr.* 1re *p. s.* suy, I, 19; II, 33; VI, 25; X, 21; XIV, 20, 44, 47, 71; soi, App., I, 7, 12; 3e *p. s.* es, *passim*; 2e *p. pl.* etz, VII, 48; IX, 43, 44; XIV, 9; App., II, 15, 44; 3e *p. pl.* son, II, 15, 23; VI, 34; XIII, 33; App., II, 37; — *ind. imparf.* 3e *p. s.* era, XIV, 67; App., II, 52; — *ind. parf.* 1re *p. s.* fuy, XIV, 54; 3e *p. s.* fo, IV, II; VIII, 31; 2e *p. pl.* fos, App., II, 25, 34; — *ind. fut.* 1re *p. s.* seray, X, 46; 3e *p. s.* er, I, 13; III, 32; VI, 1; IX, 16, 40; XIII, 3, 16; XIV, 43, 60; 3e *p. pl.* seran, I, 14; — *cond. pr.* 1re *p. s.* seria; XIV, 69; 3e *p. s.* seria, VI, 26; XIV, 14, 22; fora, VI, 18; 3e *p. pl.* foran, III, 36; — *subj. pr.* 3e *p. s.* sia, II, 7; VI, 28, 50; VIII, 19, 58; XIII, 4, 6; XIV, 16, 82, 84; — *subj. imparf.* 3e *p. s.* fos, App., I, 16; — esser a *et l'infin.* être... à, devoir être...; *esser a far*, VI, 1; VIII, 19; — *esser a falhir*, VIII, 26.

est, esta, *adj. dém.* ce, cette, IV, 48; XII, 11; XIV, 76; App., II, 10, 53.

estar, *v. intr.* être; — *inf. pr.* estar, XII, 8; *ind. imp.* 3e *p. pl.* estavon, I, 7; *subj. pr.* 3e *p. sing.* estia, XIV, 42; *part. pr.* estan, IX, 9; — *part. pass.* estat, XIV, 65; — *inf. pris substantiv.* ben estar (*voyez* benestar); *part. pr. pris substantiv.* benestan, malestan (*voy. ces mots*).

estenher, *v. tr.* éteindre, anéantir, briser; *ind. pr.* 3e *p. s.* estenh, II, 40.

esterna, *s. f.* trace, X, 33.

estiers, *adv.* autrement, par ailleurs, IV, 33; autrement, sans cela, d'ailleurs, du reste, VI, 3; VII, 6; VIII, 7, 27; X, 31.

estinensa, *s. f.* abstention, V, 32.

ez. *Voy.* e.

F

fait, fag, fach, *s. m.* fait, action, II, 54; VI, 11; VII, 38; X, 7, 20, 40; XI, 9; XII, 44; XIII, 15, 47, 51; — action de faire, VIII, 6; — réalité : *en fag e en semblan*, IX, 4; — sujet, ce qui concerne quelqu'un ou quelque chose, VII, 2; XIV, 51.

faire, far, *v. tr.* faire. — *inf. pr.* far, I, 15; II, 6, 17, 20; V, 31; VI, 1, 50; VII, 43; VIII, 3, 19, 57; X, 7; XI, 21, 32; XIII, 41, 42; XIV, 52; faire, VII, 29; — *ind. pr.* 1re *p. s.* fas, IX, 36, 39; faz, II, 31; VIII, 37; 3e *p. sing.* fai, I, 8; II, 15, 54; IV, 30; V, 23, 35; VII, 7, 32, 33; X, 4, 7, 8, 55; XI, 6; XII, 38, 43; XIII, 23; App., II, 16, 38; fa, V, 38; VIII, 35; IX, 30; 2e *p. pl.* fatz, II, 32; VIII, 51; 3e *p. pl.* fan, II, 22; VI, II, 15; VII, 38; VIII, 52; XI, 8, 9, 53; XII, 1, 10; XIII, 39; — *ind. parf.* 1re *p. s.* fi, XIV, 61; 3e *p. s.* fe, VIII, 37; fes, App., II, titre; fetz, XI, 23; 2e *p. pl.* fes, IX, 43; 3e *p. pl.* feiron, VIII, 43; X, 40; — *fut.* 2e *p. pl.* faretz, XI, 34; 3e *p. pl.* faran, II, 29; XII, 8; XIII, 41; — *impér.* 2e *p. pl.* faitz, III, 42; IX, 12; — *subj. pr.* 1re *p. s.* fassa, VII, 18; 3e *p. s.* fassa, IV, 7, 17; V, 31; XII, 13; XII, 34; XIII, 16; 1re *p. pl.* fassam, VII, 3; 2e *p. pl.* fassatz, IX, 13; 3e *p. pl.* fasson, XII, 26; — *subj. imparf.* 3e *p. s.* fezes, XI, 3; — *cond.* 3e *p. s.* faria, IX, 24; 3e *p. pl.* farion, XIII, 36; — *part. pr.* fazen, XIII, 51; App., II, 20, 21; *part. pass.* fag, IV, 13, 14, 19, 47; XII, 10; se far, *v. réfl.* se faire, devenir, IV, 19; XI, 34; — *far a blasmar*, mériter le blâme, VI, 15; XIII, 36; — *far a cridar*, XIII, 36; — *far ben alcu de alcuna re*, accorder à quelqu'un le bienfait d'une chose, XII, 15.

falhensa, *s. f.* faute, crime, lâcheté, V, 11; XI, 12; XIII, 21, 30.

falhimen, *s. m.* faute, crime, X, 13; XI, 6; XII, 34.

falhir, *v. intr.* tomber, disparaître, *ind. pr.* 3e *p. s.* falh, VII, 39; — manquer, faire défaut, *inf. pr.* falhir, III, 18; VIII, 26; *ind. pr.* 3e *p. s.* falh, VIII, 53; — commettre une faute, pêcher, offenser quelqu'un, *inf. pr.* falhir, XI, 4; *ind. pr.* 3e *p. s.* falh, III, 15, 31; VII, 28; IX, 27; XI, 6; XII, 32; falhis, XII, 29; *ind. parf.* 3e *p. s.* falhi, VIII, 31; 3e *p. s.* falhi, V, 10.

falhizo, *s. f.* faute, XIII, 24.

fals, falsa, *adj.* faux, mauvais, trompeur, X, 33, 34; XIII, 9; — *employé comme substantif*, VIII, 18.

falsamen, *adv.* avec fausseté, avec perfidie, X, 53.

falsetat, *s. f.* fausseté, X, 48.

falsia, *s. f.* fausseté, tromperie, XIV, 30.

falsura, *s. f.* fausseté, tromperie, XII, 40.

fat, *adj.* fou, VIII, 23.

fays, *s. m.* faix, charge, ennui, VII, 10.

fe, *s. f.* foi, IV, 24.

fencha, *s. f.* feinte, tromperie, IV, 8.

ferm, *adj.* ferme, solide, véritable, App., II, 10, 24.

feunia, *s. f.* méchanceté, mauvais sentiments, II, 46; VI, 14; XIV, 72.

fin, fi, *adj.* parfait, accompli, II, 51; V, 40; VI, 37; VII, 6, 51; VIII, 4, 28, 30; IX, 15, 25; X, 26; XIV, 71; — sincère, sans perfidie, VII, 28; XIV, 41; — fidèle, XIV, 66.

fin, fi, *s. f.* fin; *venir a fi*, finir, VIII, 10.

finamen, *adv.* sincèrement, avec un cœur pur, XIV, 27.

finimen, *s. m.* fin, X, 36.

floc, *s. m.* froc, IV, 35.

flor, *s. f. fleur*, II, 3; VII, 20; VIII, 51.

fol, folla, *adj.* fou, insensé, déraisonnable, IV, 16; VII, 45; XIII, 12, 13, 35, 40; XIV, 36, 60; — *employé comme subst.*, VIII, 23; XIII, 38.

foldat, fondat, *s. f.* folie, VIII, 24, 49; XIV, 35.

follia, *s. f.* folie, VI, 40; IX, 5; XIV, 34.

follor, *s. f.* folie, II, 22; IV, 28; VII, 25; XIII, 26.

fon, *s. f.* fontaine, VIII, 38.

forfag, *s. m.* mauvaise action, forfait, XII, 9.

formar, *v. tr.* former, composer, *ind. pr.* 3e *p. s.* forma, XIII, 22; *ind. parf.* 3e *p. s.* formet, App., II, 36.

forsa, *s. f.* force, violence, XII, 26.

forsar, *v. tr.* violenter, user de violence à l'égard de quelqu'un, *subj. pr.* 3e *p. s.* forse, XII, 28.

forsenat, *adj.* insensé, XIV, 32.

fondat. *Voyez* foldat.

Foys, *le comte de Foix*, III, 17.

frachura, *s. f.* manque, disette, XII, 33; App., II, 1.

franchamen, *adv.* de tout cœur, sans arrière-pensée, XIV, 62.

franher, *v. tr.* rompre, briser, *subj. pr.* 3e *p. s.* franha, X, 33.

Frances, *Français*, III, 37; V, 16, 18, 28.

fraydis, *adj.* mauvais, coupable, VII, 38.

Frederic, *l'empereur Frédéric II*, IX, 20.

freit, *adj.* froid, glacé, XIV, 23.

fresc, fresca, *adj.* frais, II, 41.

fromen, *s. m.* froment, blé, XI, 15.

fuelha, *s. f.* feuillage, III, 42.

fugir, *v. tr.* fuir, éviter, *ind. pr.* 3e *p. s.* fug, IX, 2.

G

galiamen, *s. m.* tromperie, perfidie, X, 11; XIV, 38.

galiar, gualiar, *v. tr.* tromper, *ind. pr.* 3e *p. s.* gualia, XIV, 28; *subj. pr.* 3e *p. s.* gali, VIII, 49; *part. pass.* galiat, XIV, 9.

gandia, *s. m.* moyen d'éviter, abri, refuge, VIII, 27.

gandir, *v. tr.* éviter, se détourner de, fuir, *ind. pr.* 3e *p. s.* gan, IX, 2.

garar, guarar, *v. tr.* conserver, veiller sur, *ind. pr.* 3e *p. s.* gara, V, 39; *subj. pr.* 1re *p. s.* gar, IX, 18; 3e *p. s.* gar, VI, 22, 36;

garar, guarar, *v. tr.* regarder,

considérer, *ind. pr.* 3e *p. s.* guara, V, 20.

gardar, guardar, *v. intr.* regarder, VIII, 39; — *v. tr.* regarder, considérer, XIII, 15; veiller sur, préserver de, *inf. pr.* garder, VI, 33; X, 52; *subj. pr.* 3e *p. s.* guart, IV, 40; *part. pass.* gardat, VIII, 50; — faire attention à, prendre garde que, *inf. pr.* gardar, VIII, 48; *impér.* 2e *p. pl.* gardatz, XI, 36; — *v. réfl.* se garder de, se méfier de, faire attention à, *inf. pr.* se gardar, VI, 33; *subj. pr.* 3e *p. s.* se guart, IV, 48.

gaug, *s. m.* joie, App. II, 8, 9, 14.

Gauseranda, *nom propre*, Jausserande, I, 11.

gazan, *s. m.* travail, IV, 26.

gen, *s. f.* personne, X, 45; XIII, 17, 33; App., II, 15; — *collectif*, les gens, App., II, 31; — les gens d'un seigneur, ses sujets, XII, 26.

gen, *adj.* gracieux, joli, II, 49; — séant, convenable : *es gen*, il me sied, X, 54; XI, 51; *parer gen*, XIV, 15.

gen, gent, *adv.* bien, noblement, avec élégance, II, 38, 54; IV, 32, 34; VII, 7; XI, 20, 31.

gensar, *v. tr.* orner, parer, faire briller, *ind. pr.* 3e *p. s.* gensa, App., I, 6; — *v. intr.* briller, être beau, se faire beau, *ind. pr.* 3e *p. s.* gensa, XI, 28; App., I, 13.

gensor, *adj.*, *comparat. de* gent, plus beau, plus belle, II, 32; VII, 41; IX, 10.

ges, *partic. négative*, ges... no, IV, 9; V, 1; VII, 11; X, 10, 36, 37; XI, 10, 50; XII, 27; XIII, 33.

gilos, *adj.* jaloux, envieux, I, 19.

gitar, *v. tr.* rejeter, exclure, *ind. parf.* 3e *p. s.* gieta, XIII, 32.

glatz, *s. m.* glace, XIV, 23.

gran, *adj.* grand, I, 44; II, 22; III, 35; V, 38; VII, 17, 25; VIII, 39, 46, 53; XII, 25, 43; App., I, 14; App., II, 30.

grat, *s. m.* gré, reconnaissance, IV, 18; *de bon grat*, de bon cœur, avec plaisir, VIII, 32.

grazir, *v. intr.* montrer de la reconnaissance, *ind. pr.* 3e *p. s.* grazis, IX, 29; — *v. tr.* agréer, bien accueillir, VII, 35, 52, 57; *part. pass.* grazit, XIII, 17; — *grazir alcuna re ad alcu*, montrer de la reconnaissance pour une chose, *cond. pr.* 3e *p. s.* graziria, IX, 17.

greu, *adj.* difficile, pénible, III, 32; VIII, 58.

greu, *adv.* péniblement, difficilement, II, 29.

greujat, *adj* peiné, torturé, XIV, 68.

guai, guay, gai, *adj.* gai, gracieux, agréable, I, 4, II, 12; VI, 18, 38; VII, 7; VIII, 3; XI, 21; App., I, 10.

guarar. *Voyez* garar.

guarnir, *inf. pris comme subst. masc.* parure, XI, 29.

guia, *s. f.* manière, guise, XIV, 10.

Guia. *Voyez* Guiza.

Guilhem, *nom propre*, Guilhem Montanhagol, App., I, 1, 7, 11, 17; App., II, titre et 7; — Guilhem de Moncada, V, 36.

Guiraut Amic, *nom d'un seigneur de Provence*, I, 17.

guirensa, *s. f.* protection, secours, V, 18; XI, 39.

Guiza, Guia, *nom propre*, Guise, VII, 49; XI, 50.

I

i, y, *pr. pers.* à lui, à elle, à eux, à elles, à cela; en lui, en elle, etc.: pour lui, pour elle, etc.; vers elle, etc., II, 30; IV, 27, 45; VI, 30, et *passim*.

ieu, yeu, *pr. pers.* je, moi, I, 19; II, 36, 40, 48; III, 19; IV, 11, et *passim*.

ilh, *pr. pers. fém. sing. cas sujet*, elle, I, 13; VIII, 15, 33; XIV, 16, 42, 57; App., I, 18.

ilh, *pr. pers. masc. pl.* ils, eux, IV, 35; XI, 12; XIII, 39.

ira, *s. f.* chagrin, tristesse, App., II, 5.

iraisser (s'), *v. réfl.* s'irriter, *ind. pr.* 3e *p. s.* s'irays, VII, 34.

irat, *adj.* affligé, triste, VIII, 5.

iror, yror, *s. f.* colère, IV, 23.

issample, yssample, *s. m.* exemple, App., II, 22.

J

Ja, *adv.* déjà, XI, 28; — *sert à renforcer une affirmation*, XI, 35; — jadis, VIII, 21; IX, 20; jamais, un jour, VIII, 16; *ja... no*, jamais plus, désormais... ne pas, IV, 33, 36; V, 29; VI, 3; XI, 17.

Jacme, *le roi Jacques Ier d'Aragon*, III, 33.

jamais, *adv.* jamais; *jamais... no*, jamais... ne pas, III, 25.

jauzensa, *s. f.* plaisir, joie, I, 14.

jauzimen, *s. m.* plaisir, joie, VIII, 6.

jauzir, *v. tr.* réjouir, rendre heureux, *subj. pr.* 1re *p. s.* jauzisca, VIII, 4; *part. prés.* jauzen, I, 14; — goûter, jouir de, *ind. imp.* 3e *p. s.* jauzia, VIII, 9; — *v. réfl. se jauzir*, se réjouir de, *inf. prés.* se jauzir, VIII, 7; *ind. imp.* 3e *p. s.* si jauzia, VII, 32.

jazer, *v. intr.* se trouver, être, *ind. pr.* 3e *p. s.* jatz, X, 30.

joi, joy, *s. m.* joie, plaisir, I, 3, 7, 13; II, 27, 36; V, 4; VI, 4, 16; VIII, 2, 5, 15, 34; IX, 1; X, 9; XIV, 43.

joios, *adj.* joyeux, content, I, 15.

jorn, *s. m.* jour, X, 58; XIII, 47; App., I, 5; *anc jorn... no...* jamais ... ne pas, VIII, 31.

jove, *adj.* jeune, X, 58.

joven, *s. m.* jeunesse, I, 4.

jurar, *v. tr.* jurer, *ind. pr.* 1re *p. s.* jur, IX, 33.

jutgamen, *s. m.* jugement, décision, XIV, 83.

jutjar, *v. tr.* juger, décider, *ind. pr.* 3e *p. pl.* jutjon, IV, 20; *subj. pr.* 3e *p. s.* jutge, XIV, 75; *condit.* 3e *p. s.* jutjaria, XIV, 78.

L

l', *forme élidée de l'article*, lo, le, la li, *passim* ; — *forme élidée du pronom personnel*, le, la, li, *passim*.

·l, *forme appuyée de l'article, du pronom démonstratif ou du pronom personnel masc.*, *passim*.

la, *art. fém. sing.* la, *passim*.

la, *pr. pers. fém. sing.* elle, la, *passim*.

la. *Voyez* lai.

lai, la, *adv.* là, là-bas, dans l'autre vie, IV, 39; *sai e lai*, partout, IV, 18; *sai ni lai*, nulle part, IV, 2; *lai on* = où. là où, III, 2; — *au sens temporel*, jadis, VII, 2; *lai... on* = où, alors que, App., II. 11.

laic, layc, *s. m.* laïque, XII, 2, 10, 14.

laidura, *s. f.* vilenie, faute, XII, 9.

laissar, *v. tr.* abandonner, renoncer à, *inf. pr.* laissar, XIII, 47; *ind. pr.* 1re *p. s.* lais, VIII, 44; laissi, IX, 35; — *se laissar de alcuna re*, s'abstenir de, VI, 6.

languir, *v. intr.* languir, dépérir, *ind. pr.* 1re *p. s.* languis, XIV, 46; *part. pr.* languen, XIV, 65.

laor, *s. m.* récolte, bien, richesse, IV, 4.

larc, *adj.* large, libéral, XIII, 25.

largamen, *adv.* largement, généreusement, XI, 25, 26.

largueza, *s. f.* libéralité, générosité, XIII, 26.

las, *art. fém. pl.* les *passim*.

las, *exclamation*, hélas, II, 48; App. II, 13.

'las = elas, *pr. pers. fém. plur. dans l'expression* si 'las = si 'elas, VI, 17.

latz, *s. m.* côté, direction, II, 4.

laus, *s. m.* louange, éloge, VIII, 53; XIII, 28, 40; App., I, 8, 18.

lauzar, *v. tr.* louer, faire l'éloge de, *inf. pr.* lauzar, VI, 19; XI, 50; *part. prés.* lauzan, App., I, 1; *part. pass.* lauzat, XIV, 79; *ind. pr.* 2e *p. pl.* lauzatz, XIV, 59; 3e *p. pl.* lauzon, XIII, 38; — *se lauzar de*, être content de; *ind. pr.* 1re *p. s.* me laus, XI, 53.

lauzar, *s. masc.* le fait de louer, l'éloge, XIII, 39.

lauzor, *s. f.* éloge, louange, II, 31; IV, 10; VII, 19; XIII, 27.

le, *art. masc. sing.*, *passim*.

lei, leis, lieis, lieys. *pr. pers. fém.* elle, *passim* ; — *pron. démonstratif*, celle, VIII, 51; XIV, 27, 38, 63.

leu, *adj.* facile, léger, gracieux, VI, 1.

leu, *adv.* facilement, XI, 4; — bientôt, V, 21; VII, 32; XIV, 43, 69.

levar, *v. tr.* exciter, faire lever; — concevoir, éprouver, *ind. pr.* 3e *p. s.* leva, IV, 31; — *se levar*, prendre pour soi, se charger de, s'a levat, III, 26.

leyal, lial, *adj.* loyal, noble, V, 12; XIII, 10.

·lh, *forme appuyée de* li, *art. masc. pl.*, VII, 9; X, 34, 44, et *passim*.

·lh, *forme appuyée de* li, *pron. pers. masc. et fém. sing.*, à lui, à elle, IV, 9; X, 1; XIII, 12, 14, 46, et *passim*.

li, *art. masc. pl.*, VII, 11; X, 37; XI, 8, 9, et *passim*.

li, *pr. pers. masc. et fém. sing.* à lui, à elle, IV, 13, 47; VII, 35, 35, et *passim*.

lial, *adj. Voyez* leyal.

lialmen, leyalmen, *adv.* loyalement, X, 17; XII, 36; XIV, 39.

lialtat, *s. f.* loyauté, XII, 38; XIII, 41.

lieis, *pron. pers. Voyez* lei.

lo, *art. masc. sing.* le, *passim*.

lo, *pron. pers. masc. sing.* lui, le, *passim*.

lo, ·l, *pron. dém. masc. sing.* celui, III, 27.

loc, luec, *s. masc.* lieu, endroit, XIII, 52; App., I, 8; fond moral, nature, IV, 9; — personne, VII, 45; VIII, 33, 48.

lognar, *v. tr.* éloigner, écarter, *ind. pr.* 3e *p. s.* logna, VIII, 15; *part. pass.* lognat, VIII, 14.

lonc, *adj.* long, qui dure longtemps, VII, 26.

loqual, *pron. relat.* lequel, App., II, titre.

lor, lur, *pron. pers. oblat. plur.* eux, elles, à eux, à elles, *passim*.

lor, lur, *adj. et pron. possessif*, leur, *passim*.

los, *art. masc. pl., passim*.

los, *pron. pers. masc. plur.* eux, *passim*.

·ls, *forme appuyée pour* los, *art. et pron. pers. masc. pluriel, passim*.

·ls, *forme appuyée pour* los, *pr. pers. datif pl.* à eux, I, 18.

luec. *Voyez* loc.

lur. *Voyez* lor.

lugor, *s. f.* lumière, clarté, I, 2.

lui, *pron. pers. mas. sing.* lui, VIII, 23.

lum, *s. m.* lumière, I, 2, 5.

lun, lunh, *adj. indéf.* lun... no, aucun, V, 30; XIV, 38.

luna, *s. f.* lune, I, 1; App., I, 2, 3, 6, 17, 19.

Lunel, *ancienne seigneurie, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'Hérault*, I, 1, 5, 8.

lunh. *Voyez* lun.

luzensa, *s. f.* clarté, éclat, I, 5.

luzir, *v. intr.* luire, *inf. pr.* luzir, I, 8; *ind. pr.* 3e *p. s.* lutz, I, 1; luz, App., I, 8; *part. pr.* luzen, I, 1.

M

m', *forme élidée de* me, mi, *pr. pers.* moi, à moi, *passim*.

m', *forme élidée de* ma, *adj. pos. fém. sing.*, X, 33, et *passim*.

·m, *forme appuyée de* me, mi, *pron. pers., passim*.

ma, *adj. poss. f. s.*, VII, 19; XIV, 48, et *passim*.

maestria, *s. f.* art, VII, 8.

mager. *Voyez* major.

maior, major. *nom sing.* maer, *adj. comparatif*, plus grand, plus puissant, supérieur, IV, 14; V, 27; IX, 26; XII, 29.

maire, *s. f.* mère, App., II, 19.

mais, mays, may, mai, *adv.* plus, davantage, *passim*; — plutôt, XIV, 70; — *mais... de, mais... que*, plus... que, IV, 15; X, 27, 59, et *passim*; — *no... mais*, jamais... ne pas, III, 16; VII, 12, 14; App., II, 14.

majormen, *adv.* plus que tout, surtout, II, 9.

mal, *s. m.* le mal moral, VIII, 9, 25; X, 50; XIII, 24, 47.

mal, *adj.* mauvais, méchant, VII, 30; X, 46; XI, 13; XII, 5; XIII, 31.

mal, *adv.* mal, II, 20; IV, 5; VII, 40, et *passim*.

malamen, *adv.* par malice, méchamment, XII, 10; — mal, honteusement, XIII, 36.

maldizen, *adj.* médisant, App., I, 1.

malestan, *s. m.* mauvaise action, faute, péché, IX, 26; XI, 8.

malestansa, *s. f.* mal, déshonneur, X, 25.

malvat, *adj. pris comme subst. masc.* mauvais, méchant, II, 14; XI, 5, 8, 11.

malvastat, *s. f.* malice, perfidie, V, 1; VIII, 20.

man, mant, manht, manta, manhta, *adj.* maint, mainte, V, 37; IX, 6; X, 45; XI, 30; XII, 9; — *au pluriel*, mans plazers, IX, 35; mans de plazers, VIII, 45, beaucoup de plaisirs.

man, *s. m.* ordre, commandement, VI, 2.

mandamen, *s. m.* ordre, XII, 38; XIV, 1.

mandar, *v. tr.* faire savoir, notifier, *ind. pr.* 1re *p. s.* man, IX, 37.

manen, *adj. pris comme subst. masc.* riche, puissant, XI, 34.

manjar, *inf. employé comme subst. masc.* le manger, XII, 23.

mans. *Voyez* man.

mantenir, *v. tr.* soutenir un état, XI, 23; — protéger, assister, VIII, 56.

la Marcha, *le comte de la Marche*, III, 17.

marrimen, *s. m.* tristesse, douleur, X, 9; App., II, 2.

marrit, *adj.* attristé, affligé, App., II, 1.

mas, mais, *conj.* mais, *passim*; no... mais, si ce n'est, seulement, IV, 4; X, 4, 16, 38; XIII, 20, 28, et *passim*; *mas quan de*, excepté de, IV, 39; — *mas* que, XIII, 19; *mas quar*, V, 9, excepté que.

me, mi, *pron. pers. sing.* me, moi, à moi, *passim*.

meins, mens, *adv.* moins, IX, 15, 16; — *subst.*, XIII, 30.

melhor, *adj. comp.* meilleur, meilleure, II, 15; III, 3; VII, 43; *subst. masc. et fém.*, VII, 47; VIII, 35; IX, 11; XIII, 34.

melhoransa, *s. f.* amélioration, X, 57.

melhuramen, *s. m.* amélioration, progrès, XI, 33.

melhurar, *v. intr.* s'améliorer, faire des progrès, *ind. pr.* 3e *p. s.* melhura, XI, 28.

membrar, *v. impers.*; *subj. pr.* 3e *p. s.* membre li, IV, 17, qu'il lui souvienne.

membre, *s. m.* membre, App., II, 28.

menar, *v. tr.* mener, conduire, diriger, *ind. pr.* 3e *p. pl.* menon, VII, 26; *subj. pr.* 3e *p. pl.* menon, IV, 26.

menor, *adj. comp.* plus petit, moindre, IX, 27; XII, 27.

mens. *Voyez* meins.

mensura, *s. f.* mesure, niveau, taille, XII, 8.

mentaure, *v. tr.* avoir dans l'esprit, *ind. pr.* 3e *p. s.* mentau, VII, 52.

mentir, *v. intr.* mentir, *ind. pr.* 1re *p. s.* men, X, 32; 3e *p. s.* men, XII, 24; — manquer de parole, *ind. parf.* 1re *p. pl.* mentim, III, 32.

merce, *s. f.* bonté, VII, 48; App., II, 41, 44; — pitié, grâce, XII, 12; XIV, 24; App., II, 53; — grâce, pardon, IV, 25; — reconnaissance, VIII, 32.

mercear, *v. tr.* avoir de la reconnaissance à quelqu'un, l'honorer, *inf. pr.* mercear, VIII, 12; *part. pr.* mercean, VIII, 9.

merir, *v. tr.* mériter, *ind. pr.* meron, IV, 5; X, 34.

mermar, *v. intr.* décroître, diminuer, *inf. pr.*, App., I, 20; — *ind. pr.* 3e *p. s.* merma, App., I, 18.

metre, *v. tr.* mettre, placer, appliquer, *inf. pr.* metre, XII, 13; — *ind. pr.* 3e *p. s.* met, II, 16; IV, 8; XIV, 51; *ind. parf.* 3e *p. s.* mes, App., II, 35; *part. pass.* mes, III, 23; — dépenser, *ind. pr.* 3e *p. s.* met, XII, 22; *fut.* 3e *p. pl.* metran, XI, 17; — se mettre, *v. réfl.* se mettre, se placer, *inf. pr.*, XII, 40; *ind. parf.* 3e *p. s.* se mes, IX, 21.

mezura, *s. f.* mesure, la vertu qui fuit tout excès, X, 30, 31; XIII, 5, 18, 20, 32, 45; App., II, 17, 32.

mi, *pron. pers.* moi, me, à moi, *passim.*

midons, *s. f.* ma dame, II, 9; VI, 7, 8, 23; VIII, 35, 58; X, 13, 15, 27.

mielhs, *adv.* mieux, plus, plutôt, I, 19; VII, 21; IX, 31; XI, 2, 53; XIV, 78; — *substant.* le meilleur, la meilleure, X, 57.

mien, *adj. pron. poss. masc. sing.* mon, mien.

mil, *adj. num.* mille, VIII, 32.

molher, *s. f.* épouse, App., II, titre.

mon, *s. m.* monde, III, 40; VI, 18, 52; X, 57; XII, 1, 50; App., II, 10, 21, 36, 50.

mon, munda, *adj.* pure, VI, 40; IX, 43.

mon, mo, *cas sujet* mos, *adj. poss.* mon, V, 8; VII, 19; VIII, 33; XI, 49; XIV, 17, 41, 79.

Moncada, *Guilhem de Moncade*, V, 36.

Montanhagol, *le poète Guilhem Montanhagol*, XIV, 13, 37, 62, 82; App., II, titre et 7.

morir, *v. intr.* mourir, *ind. pr.* 1re *p. s.* mueir, II, 49; muer, XIV, 15; 3e *p. s.* mor, App., II, 29, 30; — *fut.* 1re *p. s.* morrai, II, 39; 2e *p. pl.* morretz, XI, 35; *subj. pr.* 3e *p. pl.* mueiran, App., II, 29; *subj. imparf.* 3e *p. s.* moris, VII, 31; *cond. pr.* 1re *p. s.* morria, II, 37; — *part. pass.* mort, App., II, 15.

morir, *s. m.* le mourir, la mort, II, 34.

mort, *s. f.* mort, XIV, 18.

mostrar, *v. tr.* montrer, *ind. imp.* 3e *p. s.* mostrava, XIV, 19.

mot, *adv.* bien, beaucoup, XI, 24.

mover, *v. tr.* soulever, exciter, *subj. imparf.* 3e *p. s.* mogues, V, 16; — *v. réfl.* se mover, se lever, naître, *ind. pr.* 3e *p. s.* se mou, XII, 43; — *v. intr.* venir de, naître de, *ind. près.* 3e *p. s.* mon, II, 18; *employé impersonnellement*, IV, 9.

N

n', *forme élidée de* no, *négation*, *passim.*

n', *forme élidée pour* ne = en, *pron. pers.* ou *prépos.*, *passim.*

n', *forme élidée pour* ne *ou* ni = *conj. de coordination*. Cf. XII, 21.

n' *forme élidée pour* na. *Voyez* na.

·n, *forme appuyée pour* ne = en, *passim.*

·n, *forme appuyée de* no, *négation*, *passim.*

na,· n' *particule honorifique*, madame, dame, V, 39, 40; VI, 36, 51; VII, 48, 49; VIII, 55; XI, 50.

naisser, *v. intr.* naître, venir de, *ind. pr.* 3e *p. s.* nays, VII, 20, 48; *part. pass.* natz, XIV, 77.

natura, *s. f.* nature; *per natura*, App., II, 27, naturellement.

natural, *adj*, naturel, II, 45.

ne. *Voyez* en, *pron. personnel.*

negre, negra, *adj.* noir, noire, IV, 35; App., I, 6.

negun, neguna, *cas sujet* : negus, *adj.* aucun, pas un, IV, 15; X, 23; App., II, 14.

neis, neys, *adv.* même, II, 34; III, 44; IX, 37.

ni, *conj. de coordination*, et *passim*; — *no... ni*, et... ne pas, *passim*; — ni... ni, *passim.*

no. *Voyez* non.

noble, nobla, *adj.* noble, II, 35; App., II, 24, 33.

noel, *adj.* nouveau, VII, 8.

noirir, *v. tr.* nourrir, soutenir, inspirer, *ind. pr.* 3e *p. s.* noyris, VII, 15.

noit. *Voyez* nueg.

nom, *s. m.* nom, I, 9, 16, 18, 20; V, 9, 11; VI, 39, 51; VII, 49; IX, 4; X, 18.

non, no, ·n, *négation*, non, ne pas, *passim.*

nonchalensa, *s. f.* indifférence; — *tornar en nonchalensa*, V, 32, être négligé.

nonsen, *s. m.* sottise, folie, XIII, 28; XIV, 49.

nos, *pron. pers. pl.* nous, III, 34; VII, 3; VIII, 6; App., II, 23.

nostre, nostra, *adj. poss.* nôtre, IV, 38; XIV, 76; *cas sujet pluriel* nostri, III, 4.

nou, nova, *adj.* neuf, nouveau, VII, 4, 7, 8, 10, 11, 13, 14.

nozer, *v. intr.* nuire, faire du mal, *inf. pr.* nozer, XII, 16; — *ind. pr.* 3e *p. s.* notz, X, 32.

ns, *forme appuyée de nos, pron. pers.* nous; *no' ns*, VIII, 5.

nueg, noit, *s. f.* nuit, XIV, 46; App., I, 6.

nulh, nul, *adj. indéf.* nulh..., no, aucun..., ne pas, *passim;* — nulh, *sens positif :* aucun, un, X, 13, 20, et *passim.*

O

o, *conj.* ou, *passim.*

o, *pron. démonstr. masc. sing.* cela, le, *passim.*

obra, *s. f.* œuvre, créature, VII, 23.

ome, om, *s. m.* homme, *passim;* — *pron.* on, *passim.*

ombra, *s. f.* l'ombre d'un corps, VIII, 38.

on, *adv. de lieu :* où, III, 2; — *se rapportant à des personnes.* II, 23; VII, 41; VIII, 27; X, 48; XIII, 49; XIV, 73; — *on que*, en quelque endroit que, IV, 10; XIV, 16, 42; — *adv. de temps :* où, alors que, V, 37; App., II, 11; *on plus*, plus... plus, III, 9; *on meins... mais*, IX, 16, moins... plus; *on mais... mielhs*, XI, 1; *on mais... mens*, plus... moins, XI, 18.

ondrar, *v. tr.* honorer, *ind. pr.* 3e *p. s.* ondra, VIII, 28; *v. réfl.* s'ondrar, s'honorer de, être fier de, *ind. pr.* 1re *p. s.* m'ondri, VIII, 54.

onor, *s. f.* honneur, III, 19; IV, 13; VII, 17; VIII, 46; IX, 12, 18; XIII, 2; App., II, 16.

onorar, *v. tr.* honorer, *ind. pr.* 1re *p. s.* onor, IX, 34.

onramen, *s. m.* honneur, X, 38, 55.

onransa, *s. f.* honneur, X, 42, 56.

onrar, *v. tr.* honorer, *inf pr.* onrar, XIII, 52; *ind. pr.* 3e *p. s.* onra, XIII, 34; *part. pass.* onrat, II, 34, 53.

ops, *s. m. pl.* besoins, VIII, 30; *als ops*, III, 18, dans le besoin; *als ops de*, pour, en ce qui concerne, VIII, 30.

ora, *s. f.* heure; *d'esta ora enan*, IV, 48, dorénavant.

Orien, *s. m.* l'Orient, XII, 6.

P

pagat, *part. pass. de* pagar, récompensé, satisfait, content, II, 38.

paire, *s. m.* père, App., II, 25.

papa, *s. m.* le pape, XII, 13.

par, *adj.* de même sorte, semblable, VI, 34; — de même rang, égal, VI, 37; IX, 26, 30.

paradis, *s. m.* le paradis, VII, 23; App., II, 45.

parer, *v. intr.* paraître, sembler, *ind. pr.* 3e *p. s.* par, VII, 24; XIII, 39; — *impers.* : *ind. pr.* 3e *p. s.* par, App., II, 29; *cond.* 3e *p. s.* parria, XIV, 5.

parsonier, *adj.* qui participe à, complice de, X, 50.

part, *s. f.* part, côté; *de part*, III, 19, de la part de, au nom de.

part, *prép.* au delà de I, 6; au-dessus de, par-dessus, III, 12; VIII, 20, 35; IX, 11, 12; XIII, 29; — en outre de, en plus de, VIII, 96; XII, 23.

partia, *s. f.* différend, débat, XIV, 76.

partir, *v. intr.* venir de, procéder de, descendre de, *ind. pr.* 3e *p. sing.* partis, VII, 22.

parven, *s. m.* apparence, semblant, XIV, 29.

parvensa, *s. f.* apparence, semblant, V, 4; XI, 21; XIII, 6.

pascor, *s. m.* le temps de Pâques, le printemps, II, 1.

passar, *v. intr.* passer; *part. pass.* passat. X, 37.

paubramen, *adv.* pauvrement, XII, 20.

paubre, *s. m.* pauvre; XI, 41; XII, 24.

pauc, *adv.* peu, un peu, de peu, IV, 45; IX, 26; XI, 27; XIV, 80; App., II, 9; — *employé comme subst.* le peu; *lo trop e·l pauc*, X, 30; *de pauc*, XIII, 21; — peu de gens, App., II, 18.

pausar, *v. tr.* poser, placer; *part. pass.* pausat, VIII, 33.

pe, *s. m.* pied, patte d'un animal, VIII, 40, 42.

pec, *s. m.* mal, péché, faute, VII, 52.

peccat, *s. m.* péché, faute, II, 13; VII, 36.

pejor, *adj. comp.* plus mauvais, pire, III, 26.

peire, *s. f.* pierre, XIV, 23.

peleya, *s. f.* dispute, combat, V, 29.

pena, *s. f.* a penas, VII, 24, à peine.

penar (se), *v. réfl.* se châtier, se repentir, *ind. parf.* 3e *p. s.* se penet, IV, 25.

penre, *v. tr.* *Voyez* prendre.

per, *préposit.* par, à travers, II, 3; XII, 1; — par, *indiquant l'agent*, X, 46, 47, 48; XIV, 20, 38, 81; App., II, 17, 50; — par, *servant à indiquer le moyen, la circonstance, la manière*, II, 5; IV, 32, 34, 35; V, 7; IX, 23, 32, 42; X, 24, 40; XI, 7; XIV, 52; App., II, 25, 27, 44, 53; — pour, dans l'intérêt de, IV, 37; V, 13; — *per un cen*, X, 26; — comme, *tener per*, VII, 43, 44; VIII, 13; X, 10, 22; XII, 27; conoisser per, IX, 3; onrar per, VIII, 28; aver per, App., II, titre; — pour, *servant à marquer la cause*, VI, 6; VIII, 41; IX, 12, 26; X, 14; XII, 9; XIV, 15; *per... que*, quelque... que, V, 1; VIII, 1, 20; — pour, *marquant le but*, IV, 7; IX, 13; per *et l'infinitif*, XIII, 14, afin de; — per que, *dans interr. directes ou indirectes*, pourquoi, VIII, 10; IX, 1, 39; XII, 17, 18, 19, 21, 25; — per que, *relatif :* à cause de quoi, c'est pourquoi, III, 19; V, 11, 41; VI, 9, 14; VII, 30, 39, 42; VIII, 6, 23, 32; IX, 31, 35; X, 53; XII, 43; XIII, 34; XIV, 41, 53; App., I, 8, 12, 18.

perdre, *v. tr.* perdre, *ind. pr.* 3e *p. s.* pert, II, 46; IV, 32; V, 14; VI, 35; XII, 31; *subj. pr.* 3e *p. pl.* perdan, IV, 27; *v. réfl.* : *se perdre*, se perdre, disparaître; *ind. pr.* 3e *p. s.* se pert, VI, 16.

perir, *v. intr.* périr, mourir, *ind. pr.* 3e *p. s.* peris, VII, 39.

pero, *conj.* c'est pour quoi, pour cela, VII, 21; VIII, 14; IX, 38; X, 19, 41; — pourtant, cependant, IV, 21, 30; VII, 11; VIII, 42, App., II, 39.

perpausamen, *s. m.* propos, des-

sein, intention, désir, App., II, 10.

pessamen, *s. m.* pensée, XIII, 9.

pessar, pensar, *v. tr.* penser, considérer, *ind. pr.* 1re *p. s.* pes, VII, 17; VIII, 31: *subj. pr.* 3e *p. s.* pes, IX, 28; — *pessar de*, penser à, *ind. pr.* 3e *p. plur.* pesson, IV, 3, 39; pessar de *et l'infin.*, VI, 13.

pessar, *s. m.* le fait de penser, la pensée, XIII, 8.

pessat, *s. m.* pensée, XIV, 55.

pesseyar, *v. tr.* tailler en pièces, battre, *ind. pr.* 3e *p. s.* pesseya, V, 17.

pezansa, *s. f.* ennui, peine, X, 51.

pezar, *v. intr.* être ennuyeux, *imp.* peza, X, 54.

piegz, *adv. compar.* pis; — subst. IV, 30.

pietat, *s. f.* pitié, compassion, XIV, 21.

plan, *adv.* tout à fait, IX, 41.

planch, *s. m.* chant de deuil, App., II, titre.

planher, *v. tr.* plaindre, *ind. pr.* 3e *p. s.* planh, App., II, 16; — *v. réfl.* se planho de alcu de alcuna re, XII, 3, *reprocher une chose à quelqu'un.*

play, *s. m.* débat, discussion, difficulté, VII, 26.

plazen, plasen, *adj.* plaisant, agréable, II, 8; VI, 38; VII, 4; X, 22; XIII, 1; XIV, 2, 11; App., II, 18.

plazentier, *adj.* qui plaît, persuasif, IV, 23.

plazer, *v. intr.* plaire, *inf. pr.* plazer, IX, 38; *ind. pr.* 3e *p. s.* platz, VIII, 5; X, 59; plai, VI, 1; — *impers.*, I, 18; IV, 20, 22; VII, 17; VIII, 54, 56; IX, 40; XIV, 40, 75; App., II, 48; 2e *p. pl.* platz, II, 48; — *ind. imp.* 3e *p. s.* plazia, VI, 17; — *impers.*, IX, 37; — *subj. pr.* 3e *p. s.* plassa, VIII, 58; — *cond.* 3e *p. s.* plairia, II, 26; *imp.*, XIV, 4.

plazer, *s. m.* plaisir, VIII, 45; IX, 30, 35.

ple, *adj.* plein, rempli, XII, 5.

plevir, *v. tr.* garantir, assurer, *ind. pr.* 1re *p. s.* plin, IX, 33; *ind. parf.* 1re *p. pl.* plevim, III, 31.

plor, *s. m.* pleur, larme, III, 36; App., II, 6.

plueja, *s. f.* pluie, VIII, 22.

plus, pus, *adv.* plus, davantage, III, 9; VII, 35; IX, 1, 15, 29, 30; XIV, 5; App., II, 11; *non... pus...* ne plus, V, 25; — plus, *en corrélation avec* que, *plus.. que*, VII, 36; XIV, 11, et *pus sim*; — *subst.* los plus, *la plupart*, VIII, 12.

poble, *s. m.* peuple, XII, 3, 33.

poder, *v. tr.* pouvoir, *ind. pr.* 1re *p. s.* puese, App., II, 13; — 3e *p. s.* pot, VI, 24; VII, 5; IX, 22, 25; X, 2; XI, 4, 19, 21, 23; XII, 16; App., II, 38; 2e *p. pl.* podetz, IX, 36; 3e *p. pl.* podon, VI, 12; — *futur* 3e *p. s.* poira, VIII, 16; — *subj. pr.* 3e *p. s.* puesca, XII, 40; — *cond.* 3e *p. s.* poiria, X, 21; XI, 38; XIV, 52.

poder, *s. m.* pouvoir, puissance, IX, 15, 32; *a son poder*, selon sa puissance, XII, 31.

Pons, *Pons Santolh, troubadour*, App., II, titre.

pos, *voyez* pus.

prat, *s. m.* pré, II, 3.

prec, *s. m.* prière, VIII, 17.

pregar, *v. tr.* prier, *ind. prés.* 1re *p. s.* prec, App., II, 53; — *pregar alcu de alcuna re*, demander quelque chose à quelqu'un; — *ind. près.* 3e *p. s.* prec, X, 13.

prendre, penre, *v. tr.* prendre, *ind. près.* 3e *p. s.* pren, I, 3; XII, 28; App., II, 38; *ind. parf.* 3e *p. s.* pres, I, 5; — *futur* 3e *p. s.* penran, V, 27; — *part. pass.* pres., App., I, 17; — prendre, choisir, *cond.* 2e *p. pl.* penriatz, XIV, 11; — faire prisonnier, *ind. près.* 3e *p. s.* pren, V, 17; prendre à la chasse, VIII, 43; — recevoir, subir, *ind. près.* 3e *p. s.* pren, V, 33; — *prendre per*, considérer comme, *ind. près.* 1re *p. s.* pren, XIV, 37; — *se prendre cura*, prendre souci, XII, 25; — *intrans.* naître, se produire, *fenuia en pren à mon cor*, VI, 34; *merces pren a Dieu*, XII, 12; *cond.* 3e *p. s. penria liu pietatz*, XIV, 21; — prendre a *et l'inf.* commencer à, *ind. parf.* 3e *p. s.* pres, VIII, 39.

pres, *prép.* près de, IV, 15.

presen, *s. m.* don, présent, XIV, 61.

pretz, *s. m.* honneur, valeur, noblesse, II, 51; III, 10, 13, 24; IV, 7, 8, 10; V, 32, 37, 39; VI, 16, 32, 34; VIII, 11, 15, 27; X, 13, 56; XI, 16; XIII, 48; XIV, 3.

preyador, *s. m.* soupirant, amoureux, VII, 35.

prezan, *part. près. pris comme subst. masc.* homme de valeur, XI, 9.

prezar, *v. tr.* estimer, VIII, 20; — considérer, regarder, *ind. près.* 3e *p. pl.* prezon, IV, 15.

prezat, *part. pass.* estimé, prisé, X, 1; XIV, 15, 73; — *subst.*, II, 24.

prezicador, *s. m.* frère prêcheur, IV, 5.

prim, *adv.* d'une façon menue et serrée, *trazer prim*, III, 3; — *subst.* de prim, III, 18; dès l'abord, dès le premier moment.

primier, *adj.* précédent, ancien, VII, 1.

pro, *adv.* assez, VI, 7, 8; IX, 35; XI, 15, 16; XIV, 80; pro de, IX, 12.

pro, *s. m.* profit, avantage, XIII, 16.

pro, *adj.* bon, excellent, noble, IV, 16; V, 41; XIII, 13; App., I, 15; — *subst.*, X, 37.

Proensa, *s. f.* Provence, I, 6, 17; V, 9.

proensal, *adj.* de Provence, XIV, 3, 75.

profeg, *s. m.* profit, avantage, VIII, 46.

prometre, *v. tr.* promettre; — se prometre, *ind. près.* 3e *p. s.* se promet, VIII, 16.

pueis, pueys, *adv.* puis, ensuite, dans la suite, II, 20, 26; IV, 45; VI, 13; VII, 52; VIII, 43; XII, 16; XIV, 33; *pueis... que*, du moment où, XIV, 35.

pujar, *v. tr.* élever, faire croître, XIII, 12; *part. pass.* pujat, II, 33.

pur, pura, *adj.* pur, parfait, XII, 35; App., II, 16, 17, 41.

pus. *Voyez* plus.

pus, pos, *conj.* puisque, vu que, du moment où, II, 21, 25; VI, 2; VII, 27; VIII, 2; IX, 3, 8; XIV, 15, 61; App., I, 3, 20; App., II, 15; — *pus... que*, puisque, VI, 10.

Q

qu', *forme élidée pour* que, *pr. relat.* ou que, *conjonction*, *passim*.

quada, *adv. marquant la répétition ;* quad'an, *chaque année*, XI, 15.

quaisque, *conj.* quoique, VII, 37.

qual, *pron. interr.* quel, quelle, XIV, 11 ; — *qual que*, quel que, XIV, 84.

quan, quant, *conj.* quand, lorsque, I, 15; II, 2, 49; III, 1, et *passim ;* — *quan que quan*, un jour ou l'autre, de toute façon, XI, 35.

quan, quant, *pron. relatif*, que (*quantum*) ; — tot quan, XII, 22; tan quan, VII, 29; aitan quan, X, 2; tan ni quan, XI, 52, *absolument pas*.

quar, *conj.* car, en effet, vu que, *passim ;* — *e quar*, et parce que, et comme, III, 38; XI, 48, 51; XIII, 38; XIV, 79, et *passim ;* — *quar* = que, VIII, 56, et *passim*.

quascun, quasqun, *adj. et pr.* chaque ; — *quascun dia*, VI, 11, *quascus amans*, X, 32 ; — chacun, chacune, III, 21; VII, 27, 50.

que, *pron. interrog.* que, quoi ; — *dans interr. directe*, XI, 34; XII, 17, 18, 19, 21, et *passim ;* — *dans interr. indirecte*, IV, 47; VIII, 10, et *passim ;* — *pron. relatif masc. et fém. s. et pl.* que, qui, ce que, ce qui, *passim*.

que, *conj.* que, à savoir que ; — car, vu que ; afin que ; de telle sorte que : *si que*, *tal que*, *tan que*, etc. ; *servant à introduire un souhait*, — *conj. de comparaison*, tan que, aitan que, enaissi que, mais que, *et après les comparatifs ;* — *formule concessive*, qui que, cui que, qual que. *Voyez aux mots* cora, on, qual, etc.

quec, quecx, *pron.* chacun, V, 6; VI, 20; VII, 51; X, 42; App., II, 37.

querre, *v. tr.* chercher, demander, *ind. prés.* 3e *p. s.* quier, X, 18.

qui, *pron. relat. masc. et fém. sing. et pl.* qui ; — *qui, que. Voyez* que, *conj.*

R

rancura, *s. f.* plainte, récrimination, XII, 1, 43.

rauba, *s. f.* vêtement, XI, 29.

razo, *s. f.* raison, discernement, XIII, 11 ; chose dite, VII, 11 ; — droit, *es razo que*, App., II, 27.

re, ren, res, *s. f.* chose, IV, 12 ; VII, 25 ; X, 15, 25 ; XII, 34 ; App., II, 39 ; — être, créature, IV, 15 ; — per re, *en un point*, *par un côté*, X, 24, 40 ; no... res, res no = *rien*, II, 55 ; IV, 11, 45 ; V, 8 ; VI, 24 ; IX, 31 ; XIII, 17, et *passim*.

recebre, *v. tr.* recevoir, agréer, *ind. pr.* 3e *p. s.* recep, VII, 19.

recreire (se), *v. réfl.* s'abstenir, *subj. pr.* 1re *p. s.* me recreya, V, 3.

refrim, *s. m.* son, bruit, III, 1.

regardar, *v. tr.* regarder comme, traiter comme, *subj. pr.* 2e *p. pl.* regardetz, App., II, 54.

regina, *s. f.* reine, App., II, 49.

rei, rey, *s. m.* roi, III, 33; V, 16, 22; VI, 29, 31, 33, 53; X, 56; XII, 41, 44; XIII, 19.

reiruelhar, *v. tr.* regarder par derrière, de côté, avec mépris, *ind. près.* 3e *p. s.* reiruelha, III, 40.

remaner, *v. intr.* rester, *condit.* 3e *p. s.* remanria, VI, 25; — rester de côté, être abandonné, IV, 1.

rendre, *v. tr.* rendre, *ind. près.* 3e *p. s.* ren, VIII, 32; — donner, *ind. près.* 1re *p. s.* ren, XIV, 41.

renhar, regnar, *v. tr.* régner, *inf. près.* regnar, VI, 31; *ind. pr.* 3e *p. s.* renha, X, 48; — se conduire, agir, *subj. pr.* 3e *p. s.* renh, II, 20.

repentir (se), *v. réfl.* se repentir, *ind. près.* 1re *p. s.* me repen, XI, 51.

reprendre, *v. tr.* blâmer, reprocher quelque chose à quelqu'un, *ind. près.* 1re *p. s.* repren, X, 49; *ind. imparf.* 3e *p. s.* reprendia, XIV, 12; *part. près.* reprendens, XIII, 4.

rescondre (se), *v. réfl.* se cacher, *ind. près.* 3e *p. s.* se rescon, XIV, 30.

resplandir, *v. intr.* resplendir, *ind. près.* 3e *p. s.* resplan, App., II, 50; *part. pres.* resplanden, I, 9; App., II, 49.

resplandensa, *s. f.* éclat., App., I, 5.

resplandor, *s. f.* lumière, éclat, II, 45; App., I, 2.

respondre, *v. tr.* répondre, *ind. près.* 1re *p. s.* respon, App., I, 9.

resson, *s. m.* bruit, rumeur, XIII, 31.

restaurar, *v. tr.* sauver; *part. pass.* restaurat, VIII, 42.

retener, *v. tr.* garder avec soi, IX, 31.

revestimen, *s. m.* vêtement, App., II, 47.

revinensa, *s. f.* moyen de salut, V, 25.

ric, *adj.* riche, puissant, III, 28; IX, 16, 30; XI, 20; XIV, 2, 73; noble, excellent, III, 13; IV, 14; VII, 18; VIII, 33; IX, 44; X, 7; XIII, 51; — *subst.*, III, 10; V, 2, 37; VI, 5, 9; VIII, 12.

ricamen, *adv.* richement, fastueusement, XII, 18.

ricor, *s. f.* noblesse, puissance, II, 35; XIII, 19, 43; — air hautain, VII, 33.

rictat, *s. f.* noblesse, dignité, VIII, 55; X, 3.

Rodez, *Rodez, ancien comté, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Aveyron*, III, 17.

S

s', *forme élidée de* se *ou* si, *pr. réfléchi.*

s', *forme élidée de* si, *conjonction.*

s', *forme élidée de* sa, *adj. poss. fém. sing.*

·s, *forme appuyée de* se *ou* si, *pron. réfl.*

sa, *adj. poss. fém. sing.* sa, *passim.*

saber, *v. intr.* avoir du goût, *part.* saben, mal saben. App., II, 1, malheureux; — *v. tr.* savoir, connaître, *inf. prés.* saber, IX, 39; — *ind. prés.* 1re *p. s.* sai, II, 37; IV, 11; say, XIV, 11; 3e *p. s.* sap, VI, 31; VIII, 8; IX, 1; XI, 40; XII, 20, 22; XIV, 57; 2e *p. pl.* sabetz, VIII, 10; XIII, 52; — *ind. imp.* 1re *p. s.* sabia, XIV, 18; *ind. parf.* 3e *p. s.* saup, VIII, 21; — *futur* 3e *p. s.* sabra, XIV, 45; — *subj. prés.* 3e *p. s.* sapcha, VI, 33; XIV, 42; 2e *p. pl.* sapchatz, XIV, 8, 26; — *subj. imp.* 3e *p. s.* saupes, XIV, 6, 17; 2e *p. pl.* saupessetz, XIV, 51.

saber, *s. m.* le savoir, VII, 15; VIII, 53; XIV, 74; App., II, 30.

sai, *adv.* ici, IV, 3; XII, 6, 42; ici-bas, App., II, 31; sai e lai, *dans ce monde et dans l'autre*, IV, 18; sai ni lai, *nulle part*, IV, 2.

salhir, *v. intr.* s'élancer, *ind. pr.* 3e *p. s.* salh, III, 39.

salvamen, *s. m.* salut, XI, 43; App., II, 31, 50.

salvar, *v. tr.* sauver, *subj. prés.* 3e *p. s.* salv, XI, 45; sal, VI, 36.

salvatio, *s. f.* salut, rédemption, App., II, 52.

sanht, *adj.* saint, App., II, 45.

sanhtamen, *adv.* saintement, App. II, 22.

Santolh, *le troubadour Pons Santolh*, App., II, titre.

sas, *adj. poss. fém. plur., passim.*

saut, *s. m.* saut, élan, V, 27.

savai, savay, *adj.* mauvais, pervers, IV, 48; VII, 36.

savi, *adj.* sage, App., II, 19; — *subst.*, I, 17; VIII, 21; X, 52; XIII, 54.

sciensa, *s. f.* science, App., II, 21.

Scriptura, *s. f.* la Sainte Ecriture, XII, 24.

scur, *adj.* obscur, App., I, 8.

se, *pron. réfl.* soi, à soi, *passim.*

sec, *adj.* sec, maigre, VIII, 40.

secat, *adj.* séché, XIV, 71.

segle, *s. m.* siècle, monde, IV, 17, 38; XI, 10; XIII, 42; App., II, 52.

segon, *prép.* suivant, d'après, III, 35; App., I, 7; segon que, X, 3; XIII, 19.

seguir, *v. tr.* suivre, *part. prés.* siguen, App., II, 30; — *ind. prés.* 3e *p. s.* sec, X, 35; siec, XIII, 31; — *subj. prés.* 3e *p. s.* siegua, X, 33; XIII, 27; segua, XII, 45; — poursuivre une chose, y persévérer, *ind. prés.* 2e *p. pl.*, seguetz, XIV, 31.

segur, *adj.* sûr, véritable, App., II, 24, 25; — assuré de, App., II, 9.

sel, sels, *pron. démonst. masc.* celui, ceux, *passim.*

semblan, *s. m.* ce qui semble, avis, opinion; *al mieu semblan*, IV, 9; — ressemblance, IV, 14; — apparence, extérieur; *en fag e en semblan*, IX, 1.

semblan, *adj.* qui semble; *semblans es*, V, 20, il semble.

semblar, *v. intr.* sembler, *ind. prés.* 3e *p. s.* sembla, VII, 23; *ind. futur* 2e *p. pl.* semblaretz, XIV, 32; — *impers.* sembla que, App., II, 35.

sen, *s. m.* esprit, sens, raison, VIII, 24, 55; X, 58; XI, 47; App., II, 32; — *so de sen*, App., II, 20, cette sagesse; *tan de sen*, II, 29, chose si raisonnable; — l'esprit des hommes, les esprits, VIII, 29.

senes, *prép.* sans, IX, 4, 20.

senha, *s. f.* enseigne, étendard, III, 5.

senh'en. *Voyez* senhor.

senhor, *s. m.* seigneur, III, 28, 31; IV, 37; XII, 4, 25, 34, 36, 37; *nom. sing.* senher, XII, 42; XIII, 52; XIV, 79; App., II, 15; — *vocat.* senh'en, XIV, 1; App., II, 7),

senhoria, *s. f.* puissance, domination, V, 12, 36; IX, 31; XIV, 66.

seror, *s. f.* sœur, App., II, titre.

servidor, *s. m.* serviteur, IX, 3.

servir, *v. tr.* servir quelqu'un, II, 12; XII, 36; — *ind. prés.* 1re *p. s.* sierf, XIV, 39.

servir, *s. m.* le service d'amour, la courtoisie, l'ensemble des vertus courtoises, XI, 32.

ses, *prép.* sans, IV, 23; V, 28; VI, 37; VII, 28; IX, 9, 17; X, 42; XI, 37; XIII, 38; XIV, 63; App., I, 20.

si, s'. *conj.* si, *condit., passim*; si *interrog.* demandar si, etc., *passim*.

si, *adv.* de telle sorte; *si... que*, de telle façon... que, XIII, 27; *si com = com*, XIII, 3; XIV, 7.

si, s', 's, *pron. réfl.* soi, à soi, *passim*.

sidons, *s. f.* sa dame, X, 13, 15, 17.

sieu, *adj.* sien, IV, 11; VI, 25, 26, 28; VIII, 53; X, 27; XI, 13; — *pron.* le sien, XIV, 8, 18; — subst. *lo sieu*, ce qui appartient à quelqu'un, App., II, 40; *li sieu*, les gens de quelqu'un, ses sujets, XII, 27, 31, 37.

signifiar, *v. tr.* signifier. *ind. pr.* 3e *p. s.* signifia, IX, 41.

sirventes, *s. m.* sirventes, IV, 46.

sitot, *conj.* quoique, V, 5.

sivals, *adv.* du moins, X, 36.

so, *pron. dém.* ce, cela, *passim*.

so, son, *adj. poss.* son, *passim*.

soan, *s. m.* mépris, dédain; *metre en soan*, IV, 8, mépriser.

sobrar, *v. tr.* dominer, s'emparer de, *ind. parf.* 3e *p. s.* sobret, X, 19.

sobre, *prép.* par-dessus, I, 20.

sobrenom, *s. m.* surnom, XI, 39.

soen. *Voyez* soven.

sofrir, *v. tr.* souffrir, supporter, admettre; *subj. pr.* 3e *p. s.* sofra, VII, 35

sol, *adj.* seul, VIII, 23; IX, 25.

sol, *conj.* pourvu que, VI, 8, 36; IX, 28; *sol que*, III, 11; VI, 22.

solamens, *adv.* seulement, XIII, 20.

solatz, *s. m.* plaisir, joie, I, 4; II, 28.

solelh, *s. m.* soleil, App., I, 2.

soler, *v. intr.* avoir coutume; *ind. imparf.* 3e *p. s.* solia, VI, 18; VII, 29.

sonalh, *s. m.* cloche, III, 2.

Sordel, *le troubadour Sordel*, XIV, 1, 25, 49, 73.

sors, *adj.* exalté, I, 2; App., I, 10.

sorzer, *v. intr.* jaillir, naître, résulter; *ind. pr.* 3e *p. s.* sortz, X, 45.

sostener, *v. tr.* soutenir, *ind. pr.* 3e *p. s.* soste, XIII, 10; *ind. imparf.* 3e *p. s.* sostenia, II, 52.

sotz, *prép.* sous, XIV, 29.

soven, soen, *adv.* souvent, XII, 1; XIV, 29.

sufrens, *adj.* indulgent, XIII, 11.

sufrensa, *s. f.* patience, V, 35; — manque : *aver sufrensa de*, s'abstenir de, XI, 19.

T

tal, *adj.* tel, telle, VIII, 37 : *tal... que*, II, 7; III, 22; VIII, 33; — *tal... on*, XIII, 49; — *pron.* un tel, une telle : *tals... que*, VII, 19.

talan, talen, *s. m.* désir, sentiment, IX, 18; X, 14; XII, 5; XIII, 12; XIV, 26; App., II, 12; — idée personnelle, caprice, XI, 24.

talh, *s. m.* coupe; *a un talh*, III, 14, d'une même façon, sans distinction.

tan, tant, *adjectif pris comme substantif :* cen tans, IX, 37, *cent fois autant*; — tant, autant : *dire tan... que*, VII, 1, 10; *faire tan que*, IV, 17; — *tan de*, II, 21; *tan de... que*, VIII, 55; X, 55; — *tan de sen*, chose si raisonnable, II, 29; — *tan ni quan*, absolument pas.

tan, tant, *adv.* tant, autant; — *devant un adjectif*, VII, 26, 38; tan... que, II, 3; V, 6; VI, 25; tan... com, XIII, 18; — *devant un adverbe*, XII, 21; tan... que, II, 54; XII, 39; — tan, *devant un verbe*, I, 20; II, 35, 50; V, 32; IX, 21, 23; XI, 48; XII, 21; tan... que, II, 40; V, 10; VII, 23; X, 20; XI, 41; XII, 32; XIII, 11; XIV, 24; tan... quen, VII, 29; tan... com, IX, 34.

tanher, *v. intr.* convenir; — *impers. ind. pr.* 3e *p. s.*, VII, 24; XII, 37, 41; XIII, 10; App., II, 4; *ind. imp.* 3e *p. s.* tanhia, IX, 14.

tart, *adv.* tard; *o tart o temps*, X, 36, un moment ou l'autre.

Tartari, *s. pl.* les Mongols, XII, 7.

tarzar, *v. intr.* tarder, *inf. pr.* tarzar, IX, 5; *part. pr.* tarzan, IX, 1; — *s. m.* le fait de tarder, VII, 31.

temensa, *s. f.* crainte; *ses temensa*, V, 28; XI, 37.

temer, *v. tr.* craindre, *ind. pr.* 1re *p. s.* tem, VIII, 10, 19; — *part. pr.* temen, XIII, 43; — *v. réfl.* se temer de alcuna re, *craindre une chose*, IX, 6.

temor, *s. f.* crainte, hésitation; *senes temor*, IX, 20.

temps, *s. m.* temps, VII, 2; VIII, 25; X, 37; XI, 36; *tots temps*, toujours, VIII, 57; X, 57; XIII, 50; *o tart o temps*, un moment ou l'autre, X, 36.

tenebros, *adj.* couvert de ténèbres, I, 7.

tenensa, *s. f.* fief, XIII, 49.

tener, tenir, *v. tr.* tenir, posséder, occuper, être maître de, *ind. pr.* 3e *p. s.* te, IV, 42; 2e *p. pl.* tenetz, XIII, 49; — maintenir, *ind. pr.* 3e *p. s.* ten, XIV, 17; App., I, 15 : tener en car, VII, 40; — tenir une promesse, *inf. pr.* tenir, VIII, 16;

tenir, considérer, *ind. pr.* 1re *p. sing.* tenc, X, 10; *tener per*, tenir pour, considérer comme, *ind. pr.* 1re *p. s.* tenc, XII, 27; 3e *p. s.* te, VII, 43; *imparf.* 3e *p. pl.* tenio, VIII, 23; *cond.* 1re *p. s.* tenria, X, 22; — *tenir a*, considérer comme, *ind. prés.* 1re *p. s.* tenc, XIV, 49, 53; — se tener, *v. réfl.* se maintenir, se conduire, vivre, *ind. pr.* 3e *p. s.* se te, IV, 16; *cond.* 3e *p. p.* se tengran, VI, 19; — s'abstenir de, XI, 22; — se tenir, se vêtir, se parer, XI, 31.

tener, *s. m.* le fait de se tenir, de se vêtir, IV, 32, 34.

tensa, *s. f.* dispute, querelle, V, 16.

terrenal, *adj.* terrestre, VII, 24.

Toloza, *ancien comté, aujourd'hui chef-lieu du département de la Haute-Garonne*, III, 29; IV, 47; App., II, titre.

tolre, *v. tr.* enlever, *ind. pr.* 3e *p. s.* tol, X, 9; XII, 24; XIII, 14, 21; App., I, 5; — *subj. pr.* 3e *p. s.* tuelha, III, 29, 45; *part. pr.* tollen, XIII, 24.

Tolza, *s. m.* le pays de Toulouse, le Toulousain, I, 6; III, 9; V, 24.

tornar, *v. tr.* tourner, faire tomber; *tornar en decli*, VIII, 13; *tornar en balansa*, X, 43; — changer, *part. pass.* tornat, XIV, 43; — ramener, *ind. pr.* 3e *p. pl.* tornon, IV, 24; — *intr.* tourner, changer, devenir, *part. pass.* tornat, VI, 5; *ind. pr.* 3e *p. s.* torna en nonchalensa, V, 34; torna a fais, VII, 10; — *subj. imparf.* 3e *p. s.* tornes a desonransa, X, 15, 23, 25.

tort, *s. m.* tort, dommage, XII, 26.

tort, *adj.* faux, injuste, XIV, 81.

tot (*cas sujet masc. sing.* et *cas régime plur.* totz; *cas sujet plur.* tug), *adj.* tout entier, *passim*; — tout, chaque, tous, *passim*; — *subst. neutre*, IV, 44; del tot, IV, 1, absolument.

traire, *v. tr.* tirer, pousser, *ind. pr.* 3e *p. s.* trai, IX, 10; *subj. pr.* 3e *p. s.* tragua, XII, 45; *traire à cap*, achever; — tirer, lancer des traits, *ind. pr.* 3e *p. plur.* trazon, III, 3.

trassalher, tressalhir, *v. intr.* tressaillir; *ind. pr.* 3e *p. s.* trassalh, III, 6; — sauter au delà, disparaître, *ind. pr.* tressalh, VII, 39.

trebalh, *s. m.* peine, souci, III, 43.

trebalhat, *adj.* torturé, XIV, 44.

triar, *v. tr.* choisir, faire élection de, *subj. pr.* 1re *p. s.* tri, VIII, 46; *part. pass.* triat, IX, 37; — *triar en*, choisir, *ind. pr.* 3e *p. sing.* tria, VII, 45; — mettre de côté, *part. pass.* triat, XIV, 74; — se triar, *v. réfl.* se choisir, se désigner; *ind. parf.* 3e *p. s.* se triet, IX, 19; — se mettre à l'abri de, VIII, 21.

trichairia, *s. f.* tromperie, VI, 21.

tro, tro que, *conj.* jusqu'au moment où, jusqu'à ce que, tant que, III, 8, 45; VII, 7; VIII, 24, 39, 43.

trobador (*cas sujet sing.* trobaire), *s. m.* troubadour, VII, I, 6; App., II, 26.

trobar, *v. tr.* trouver, rencontrer, obtenir, *ind. prés.* 3e *p. sing.* troba, XIII, 25, 50; *futur* 3e *p. s.* troba, XIII, 45; *subj. pr.* 3e *p. s.* truep, IV, 25; trobe, VIII, 27; 3e *p. pl.* truebon, VIII, 18; — trouver, faire des vers, *condit.* 1re *p. s.* trobaria, VII, 16; *part. pass.* trobat, VII, 16; — se trobar, *réfl.* se trouver, être par hasard, *ind. prés.* 2e *p. pl.*, trobatz, XIV, 31.

trobar, *s. m.* l'art de trouver, la poésie, II, 10.

trompa, *s. f.* trompe, III, 2.

trop, *subst.* trop, V, 23, 35; X, 30; XIII, 21, 29; — *adv.* : *devant un verbe*, trop, VII, 31; IX, 5; très, VII, 33; — *devant un adj.* très, VII, 25; XIV, 33; — *devant un adv.* très, XI, 31.

Turc, *s. m.* les Turcs, V, 18.

turmen, *s. m.* tourment, XIV, 17.

turmentat, *adj.* tourmenté, XIV, 20.

U

ueymais, ueymai, *adv.* désormais, à l'avenir, V, 11, 25; IX, 38; App., II, 2.

uelh, *s. m.* œil, II, 13.

umil, *adj.* humble, App., II, 42.

umilmen, *adv.* humblement, App. II, 42.

un (*nom masc.* us), un, une, *indéfini, passim*; — un seul, III, 14; IX, 25; XII, 8; App., II, 37; — *subst.* una, *une personne*, App., I, 16; — *pron.* l'us l'autre, V, 26; XII, 39; li un, XII, 12.

·us, *forme appuyée de* vos, *pr. pers.*

usansa, *s. fém.* usage, pratique, X, 33.

V

vair, *adj.* brillant, II, 12.

valen, *adj.* vaillant, noble, VI, 29; X, 41; qui a une valeur réelle, X, 5; XI, 46; XIV, 3; *tener a mais valen*, XIV, 53; considérer comme valant mieux.

valensa, *s. f.* valeur, personnelle, mérite, V, 11, 38; XI, 1; XIII, 29; App., I, 11.

valer, *v. intr.* valoir, avoir du prix, du mérite, être estimé, *inf. prés.* valer, IX, 11; X, 3; XI, 44, 49; — *ind. prés.* 3e *p. s.* val, X, 1; 3e *p. pl.* valon, XI, 18; *subj. prés.* 3e *p. s.* valha, I, 20; XIII, 19; — être utile, être bon à quelqu'un ou à quelque chose, *ind. prés.* 1re *p. s.* valh, IX, 21; *ind. imp.* 3e *p. s.* valia, IX, 21; *impér.* mais val que, XIV, 25; — *v. tr. valer alcu*, IX, 22, égaler quelqu'un, être aussi bon, aussi utile que lui pour quelque chose.

valor, *s. f.* valeur personnelle, honneur, mérite, I, 3; III, 20; IV, 1; V, 2, 5; VII, 48; IX, 11, 13, 27; X, 2, 5; XI, 47; XIII, 18; — valeur matérielle, prix, VII, 4; — pouvoir, vertu, II, 21.

valoros, *adj.* noble, qui a du prix, XIII, 47.

vas, *prép.* du côté de, vers, VIII, 40; — à l'égard de, IV, 12; VI, 32; VIII, 31.

vassalh, *s. m.* chevalier, guerrier, III, 7.

venent, *part. employé comme subst. masc.* vaincu, V, 21.

venir, *v. intr.* venir, arriver, *ind. prés.* 3e *p. pl.*, venon, XII, 6; — *venir a fi*, finir, disparaître, *subj. prés.* 3e *p. s.* venha, VIII, 10; venir en desesper, *ind. pr.* 3e *p. s.* ven, IX, 6; *venir en cor*, se présenter à l'esprit;

subj. prés. 3e *p. sing.* vengua, XIII, 12; — *impers.* : *ind. pr.* 3e *p. s.* ven, V, 3; aller vers, XI, 38; — arriver, se produire, *ind. prés.* 3e *p. s.* ven, XII, 11; *futur* 3e *p. s.* venra, XII, 11; — venir de, résulter, être donné par, *inf. prés.* venir, XIV, 71; *ind. prés.* 3e *p. s.* ven, VII, 18; App., I, 2, 3.

venjar (se), *v. réfl.* se venger, *ind. prés.* 3e *p. s.* se venja, V, 31.

vensador, *s. m.* vainqueur, V, 19.

venser, *v. tr.* vaincre, être victorieux de, *ind. prés.* 3e *p. s.* vens, V, 17, 19; *subj. prés.* 3e *p. sing.* vensa, V, 21; XIII, 13.

ver, *adj.* vrai, véritable, I, 16; IV, 11; — *subst.* per ver, IX, 23, 33, 42, vraiment, véritablement.

veramen, *adv.* vraiment, XIV, 25.

veray, *adj.* vrai, sincère, VII, 4.

vergier, *s. m.* verger, II, 3.

vergonhos, *adj.* qui a honte de, qui craint de, XIII, 7; — modeste, XIII, 41.

vertat, *s. f.* vérité, XIV, 19.

vertut, *s. f.* vertu, II, 14; XIII, 23.

vestidura, *s. f.* vêtement, XII, 17; App., II, 18.

vestir, *s. m.* le fait de se vêtir, XII, 23.

vezer, *v. tr.* voir, *ind. prés.* 1re *p. s.* vey, II, 2; III, 5, 10; IV, 1; VIII, 20, 27; XI, 33; 3e *p. s.* ve, II, 43; IV, 43; VII, 27; IX, 8, 28; 1re *p. pl.* vesem, VIII, 13; — *ind. parf.* 3e *p. s.* vic, App., II, 16; vi, VIII, 37; 1re *p. pl.* vim, III, 17; — *futur* 3e *p. pl.* veiran, I, 12; — *subj. prés.* 3e *p. s.* veya, V, 1.

vi, *s. m.* vin, XI, 15.

via, vida, *s. f.* vie, existence, XIV, 48, 54; App., II, 31, 46.

via, *s. f.* chemin, route; *tener via*, VI, 16; *tener sa via*, VI, 30; s'en aller; *metre en via de* II, 16, rendre capable de; *tota via*, IX, 29, par tous les moyens, toujours.

vici, *s. m.* vice, XIII, 23.

vielh, *adj.* vieux, X, 58.

vilimen, *s. m.* honte, souillure; *tornar a vilimen*, X, 23.

vilmen, *adv.* pauvrement, XII, 23; — avec honte, VII, 46.

vilsir (se), *v. réfl.* se salir, se déshonorer, *ind. prés.* 3e *p. s.* vilsis, VII, 46.

viltenensa, *s. f.* mépris, XIII, 37.

virar, *v. tr.* tourner, changer, *ind. parf.* 3e *p. s.* viret, VIII, 24; — se tourner, se diriger, s'en aller vers, *subj. pr.* 3e *p. s.* se vir, XIII, 10.

viure, vieure, *v. intr.* vivre; *inf. prés.* viure, XII, 18, 20; App., II, 22; vieure, X, 8; — *ind. pr.* 3e *p. s.* viu, VII, 29; *ind. parf.* 2e *p. pl.* visquetz, App., II, 21; *futur* 1re *p. s.* viurai, App., II, 2; *condit.* 1re *p. s.* viuria, II, 38; *part. prés.* viven, XIV, 15; Ap., II, 14.

viu, *adj.* vivant, XIV, 77.

voler, *v. tr.* vouloir, désirer; *inf. prés.* voler, X, 14, 26; *ind. pr.* 1re *p. s.* vuelh, I, 20; II, 6; III, 11; VI, 3; VIII, 18, 57; XI, 49; 3e *p. s.* vol, VIII, 2, 29, 56; IX, 14; X, 5; XIII, 1, 12; 3e *p. pl.* volon, IV, 43, 54; VI, 10; XIII, 35; — *futur* 3e *p. s.* volra, I, 15; VIII, 17; — *subj. prés.* 3e *p. s.* vuelha, XIII, 2; *subj. imp.* 3e *p. s.* volgues, X, 20; 3e *p. pl.* volguesson, VI, 17; — *condit.* 1re *p. s.* volria, V, 15; VI, 23; volgra, VII, 30; 3e *p. s.* volria, VI, 23; volgra, VI, 20; — désirer, aimer quelqu'un, *ind. prés.* 3e *p. s.* vol, X, 17;

voler alcu, vouloir de quelqu'un, l'avouer, le reconnaître comme sien; *subj. prés.* 3e *p. s.* vuelha, III, 24; — vouloir, prescrire, *ind. prés.* 3e *p. s.* vol, IV, 10.

voler, *s. m.* désir, volonté, XIII, 13; App., II, 37.

voluntat, *s. f.* volonté, caprice, X, 19.

vos, *pron pers.* vous, à vous, *passim*.

vostre, vostra, *adj. poss.* vôtre; — *subst.* li vostre, *les vôtres, vos parents*, XI, 53.

Y

y. *Voyez* i.

yeu. *Voyez* ieu.

yror. *Voyez* iror.

yssamen. *Voyez* eissamen.

yssample. *Voyez* issample.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Préface..... 7

Introduction. — Étude sur Guilhem Montanhagol..... 11

I. La vie..... 17
II. L'œuvre..... 34

Ancienne biographie provençale..... 59

Poésies de Guilhem Montanhagol..... 61

Traductions..... 175

Appendice..... 193

I. Réponse de Blacasset..... 195
II. *Planh* de Pons Santolh sur la mort de Montanhagol.. 197
III. La vie de Guillem d'Agout, par P. de Nostre-Dame.. 200

Glossaire..... 203

Toulouse, Édouard Privat, imprimeur-libraire. — 3101

18918

Guillem de Montaignagout.

PONTIFICAL INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO—5, CANADA
18918